BIBLIOTECA NAZ.
147
B
35
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
147
B
35
NAPOLI

lcc. B. 29

Digitized by Google

Digitized by Google

VIE
DU PRINCE EUGÈNE
DE SAVOIE,

GÉNÉRALISSIME DES ARMÉES IMPÉRIALES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

EUGÈNE FRANÇOIS

PRINCE DE SAVOIE,

Né le 18 Octobre 1663.

Digitized by Google

VIE
DU PRINCE EUGÈNE
DE SAVOIE,

GÉNÉRALISSIME DES ARMÉES AUTRICHIENNES,

ÉCRITE PAR LUI-MÊME,

ET PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1809.

TROISIEME ÉDITION,

Revue, corrigée, augmentée de notes, et de la dernière partie de la vie de l'auteur, jusqu'à sa mort.

AVEC PORTRAIT.

Prix : 2 fr. 50 cent.

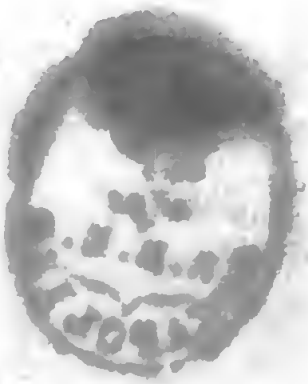
A PARIS,

CHEZ MICHAUD FRÈRES, IMP.-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

M. DCCC. X.

Digitized by Google



Google

AVIS DES ÉDITEURS

DE

CETTE TROISIÈME ÉDITION.

A PEINE cet ouvrage est-il sorti du secret où il est resté si long-temps, que trois éditions se sont déjà succédées. La première, publiée à Weimar en 1809, est très fautive, surtout dans les noms propres; celle de Paris, publiée récemment, est plus exacte sous ce rapport : mais on n'a pas cru devoir y ajouter des notes nécessaires à une narration si rapide; on n'y a pas non plus ajouté la dernière partie de la vie de l'auteur. Nous n'avons rien négligé pour l'exactitude des noms pro-

pres, et nous avons aisément trouvé dans les nombreux matériaux qui existent sur le prince Eugène, de quoi éclaircir suffisamment ses récits par un petit nombre de notes, et de quoi former un tableau complet, en présentant l'histoire des derniers moments de sa vie. Nous avons terminé ce volume par une table des matières, qui n'est autre chose que le relevé des notes marginales dont nous avons aussi enrichi cette édition.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Tous ceux qui ont connu Vienne savent que le comte de Canale y a été ministre du roi de Sardaigne pendant près de trente ans; une de ses filles y est mariée au grand-veneur comte de Hardegg, et une ou deux autres sont chanoinesses. Dans le temps qui suivit la mort du prince Eugène et précéda l'arrivée du comte de Canale, une nièce du prince Eugène, mariée au prince de Hildbourghausen, héritière de son oncle, avait

une maison excellente, et tenait presque une petite cour à ce jardin du prince, qu'on appelle à présent le Belvédère. Le comte de Canale y fut présenté le lendemain de son arrivée; elle s'attacha bientôt à lui, non seulement comme au ministre du roi son cousin, mais aussi comme à un homme très aimable, très instruit, et qui cherchait toujours à l'être davantage. La mémoire du prince Eugène étant bien fraîche encore, il en circulait dans la société beaucoup de mots, de traits et d'anecdotes. Le comte de Canale recueillait tout avec avidité. Un éditeur, dans le genre de ceux qui à présent mystifient les vivants en faisant parler les morts, aurait beau jeu de faire dire à celui-ci tout ce qu'il voudrait. Je ne sais si le comte de Canale a écrit ce qu'il

a appris par une tradition très récente, mais rien ne s'est trouvé dans ses papiers; c'est dans ceux d'un autre que ce qu'on va lire l'a été, et voici comment.

La princesse d'Hildbourghausen, après lui avoir raconté quantité de choses sur son oncle, lui dit : « Pour » les faits de guerre, vous m'en dis- » penserez; en voici un petit abrégé, » écrit en partie de la main du prince, » entre sa dernière campagne et sa » mort. Ne le gardez pas; lisez-le » avec attention, et rendez-le moi » ensuite. »

Je crois que le comte de Canale ne se pressa pas. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce manuscrit était encore entre ses mains lorsque la princesse mourut, en 1752 ou 53, à ce que je crois.

Il n'en fut pas question pendant très long-temps ; il le prêtait, on le lui rendait. Le général de cavalerie comte d'Odonel, oncle à la mode de Bretagne du comte Odonel, qui est présentement à Vienne, m'a dit l'avoir lu.

Pendant plus de vingt ans, le comte de Canale passait toutes ses soirées avec le fameux Métastase et le baron de Hagen, qui est mort président du conseil aulique, il y a sept à huit ans. Tantôt c'étaient les classiques sérieux qui les occupaient ; tantôt c'étaient les aimables de toutes les littératures et les langues qu'ils possédaient.

Un ami de Montesquieu, l'abbé Guasco, comme Piémontais et homme de lettres, était admis aux soirées du comte de Canale, lorsqu'il revenait

Digitized by Google

de Paris ou de Tournay, où il avait un canonicat. Un jour que tous les quatre donnaient dans l'histoire, il fut question du prince Eugène : « Voici, » dit le comte de Canale, ce que j'ai » recueilli de sa vie privée et mili- » taire ; vous l'écouterez et ne l'em- » porterez pas. Je ne vous donnerai » pas le prince en robe-de-chambre, » mais je veux bien vous le montrer » en casque et en cuirasse. Quant à » vous, dit-il, en s'adressant à l'abbé » de Guasco, je veux bien vous le » confier pour l'instruction de votre » frère ; qu'il l'étudie, il en aura be- » soin, puisqu'il vient d'être nommé » quartier-maître-général de l'armée » du maréchal Daun. » Par conséquent cette conversation doit avoir eu lieu au mois de février 1757.

Bien des gens qui vivent encore,

peuvent certifier l'exactitude de ce que j'avance, et surtout celle des dates; car je suis très scrupuleux là-dessus. En voici un que j'ose interpeller s'il existe, ainsi que je l'espère, car il se rétablissait d'une très grande maladie il y a deux ans à Moron, petite ville du Tyrol, où, chassé de l'Italie, j'allai porter mon petit bagage, ma triste existence et mon émigration. S'il est mort, sa fille ne l'est pas : on lui avait promis de la faire chanoinesse de Halle; elle ne se refusera pas à certifier tout ce que je dis ici; car elle était présente à mes conversations avec son respectable père, âgé de quatre-vingt-douze ans, M. de Feraris, major pensionné, jadis aide-de-camp du général d'infanterie, comte de Guasco.

On commence à voir la filiation

de ce que je viens de faire imprimer, et comment cela paraît au grand jour. Besoin d'argent de ma part, ancienne curiosité militaire, reconnaissance de mes soins de sa part, et indifférence d'un mourant sur tout ce qui se passe autour de lui, voilà ce qui me valut le don magnifique qu'il me fit d'une voix presque éteinte. Il n'y avait rien à vendre dans une petite ville du Tyrol; point d'acheteur; d'ailleurs ce bon M. de Feraris donnait ou laissait tout prendre. Quelques uns de ses vieux amis, officiers retirés comme lui, se jetèrent sur ses livres; un général autrichien, employé à Inspruck, sur ses cartes; et moi, quoique je ne compte point avoir d'armées à commander, sur un manuscrit que le titre me rendit précieux. Il était d'une longue et

mince écriture, dont on peut constater l'authenticité, en allant regarder la signature du prince Eugène au conseil aulique de guerre à Vienne.

Du reste il n'y a que les conversations qu'il a eues avec les uns et les autres, les réflexions et la dernière année, qui sont de sa main; il paraît qu'il avait dicté le reste à un secrétaire.

Ce major Feraris était un homme de beaucoup de mérite, qui avait la confiance de son général, dont il partagea les dangers, et aida les travaux au siége de Schweidnitz, en 1762; il y concourut d'autant plus, qu'il rétablissait souvent l'intelligence entre M. de Guasco et M. de Gribeauval, célèbre ingénieur français, dans les différends qui surviennent toujours entre les commandants

dont l'autorité n'est pas bien déterminée ; et il hérita de tous les livres et plans de son général, lorsqu'il mourut prisonnier, un ou deux ans après, je crois, à Kœnisberg. Dépositaire de ce manuscrit, je l'ai déposé entre les mains de George-Conrad Waldburg, libraire-imprimeur, à Klagenfurt, où l'on peut voir et consulter l'écriture du prince Eugène, et par-là constater son authenticité. Voici la reconnaissance que j'ai de sa part de ce précieux manuscrit :

Ich bekenne hiemit empfangen zu haben, von Herrn N., emigrirter französischer Offizier, dieses Manuscrit von Prinz Eugenius, in meinem Gewölbe in Klagenfurt, den 1.ten January 1807.

George-Conrad WALDBURG.

Je ne sais si quelque homme de la chancellerie du prince n'a pas tiré copie de cet excellent ouvrage, qui aura servi de canevas à l'histoire qui a été imprimée à Vienne chez Briffaut, en 1777. Il y est question dans la préface, de quelques manuscrits qui ont été trouvés à Vienne : celui-ci doit vraisemblablement avoir été du nombre. J'ignore ce que l'auteur a entendu par ces mots : *Je pourrais me servir de ce qui était écrit du prince Eugène en langue allemande.* A-t-il voulu dire, ou a-t-il voulu faire croire que le prince a écrit en allemand ? Il n'en savait pas assez pour cela. Je crois que c'est un M. Larrey qui a été auteur ou imprimeur d'une histoire en cinq volumes, ou un M. Rousset.

On trouvera au moins dans le style du prince, un air militaire qui va bien à sa physionomie et à ses actions. Une preuve encore de la vérité de ce manuscrit, c'est qu'il y a du rabachage de vieillard, des répétitions qui ne sont pas d'un auteur, des négligences qui ne sont pas d'un homme de lettres, rien qui ne soit d'un homme de guerre; un ton qui irait mal à un autre, mais qui convient très bien à un soldat. Son style, tel qu'il est, est clair et concis, ainsi que sa conversation, à ce que m'a dit le général prussien Lentulus, retiré à Neuchâtel, où il est mort dans un âge très avancé. Il avait servi sous lui à sa dernière campagne sur le Rhin, où il avait accompagné le grand Frédéric, alors prince royal. Voilà bien des faits, des dates et des

noms que l'on peut confronter; mais ce n'est pas dans tout cela qu'est la meilleure preuve de l'authenticité du manuscrit, c'est quand on l'aura lu, qu'il sera démontré que personne n'a pu imaginer tant de curieux détails, et se mettre aussi bien à la place d'un grand homme. Il eût fallu être aussi grand que lui pour trouver tout cela dans son imagination, et les hommes qui en ont seulement la prétention ne s'amusent pas à faire des romans.

Digitized by Google

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Il y a, à ce qu'on m'a dit, plusieurs manuscrits italiens et allemands sur mon compte, que je n'ai ni lus, ni écrits. Un flatteur, qui s'appelle Dumont, a fait imprimer un grand in-folio, qui s'appelle mes batailles; il est bien ampoulé, ce monsieur-là; il fait l'aimable aux dépens de Turenne, qui, à ce qu'il dit, aurait été pris à Crémone en 1703, ou tué à Hochstett en 1704, s'il avait eu affaire à moi: quelle platitude!

Quelques historiens, bons ou mauvais, se donneront peut-être la peine d'entrer dans les détails de ma jeunesse, dont je ne me souviens presque plus. Ils parleront sûrement de ma mère, un peu intrigante à la vérité, chassée de la cour, exilée de Paris, et soupçonnée, je crois, de sorcellerie, par des gens qui n'étaient pas de grands

sorciers. Ils diront comment je suis né en France, et comment j'en suis sorti, la rage dans le cœur contre Louis XIV, qui m'a refusé une compagnie de cavalerie; parce que, disait-il, j'avais une complexion trop faible; et une abbaye, parce qu'il prétendait (sur je ne sais quels mauvais propos sur mon compte, ou fausses anecdotes de galerie de Versailles) que j'étais plus fait pour le plaisir que pour l'église. Il n'y a pas de huguenot chassé par la révocation de l'édit de Nantes, qui lui ait conservé plus de haine. Aussi, quand Louvois, apprenant mon départ, dit: *Tant mieux, il ne rentrera plus dans ce pays-ci*... je jurai bien de n'y rentrer que les armes à la main; j'ai tenu ma parole.

J'y suis venu de plusieurs côtés. Ce n'est pas ma faute si je n'ai pas été plus avant; sans les Anglais, je donnais la loi dans la capitale du grand monarque, et je faisais enfermer dans un couvent sa Maintenon pour toute sa vie.

VIE

DU PRINCE EUGÈNE

DE SAVOIE.

Je fis bien de partir. Jamais la cour ne fut plus triste que cette année. C'était celle de la dévotion de Louis XIV, pour avoir perdu ses deux fils le comte de Vexin, le duc de Vermandois, Colbert, et la reine.

1683. Le prince Eugène quitte la France, et entre au service d'Autriche.

Le roi très chrétien, qui avant d'être dévot secourait les chrétiens en 1664 contre les infidèles, devenu pourtant un grand homme de bien, les agaçait contre l'empereur, et soutenait les rebelles de Hongrie. Sans lui ils ne seraient jamais venus, les uns et les autres, aux portes de Vienne. Pour ne pas en avoir l'air, il n'osait pas défendre tout-à-fait aux jeunes princes du sang d'aller se

distinguer dans cette guerre. Je partis avec eux, ennuyé d'être appelé le petit abbé de Louis XIV. Il m'aimait assez. C'était peut-être par conscience qu'il m'avait refusé cette abbaye. Ce n'étaient pas des succès d'église ni de cour que je désirais ; j'en avais assez de société : mais j'en voulais à la guerre. Enfin, à vingt ans me voilà au service de Léopold Ier. sans qu'il le sache. Il s'était retiré de sa capitale, et me voilà au siége et à la bataille de Vienne. Je crus d'abord, à la première vue, qu'il valait mieux s'attacher au duc de Lorraine et au prince Louis de Baden, qu'aux deux électeurs de Bavière et de Saxe pour apprendre mon métier. L'un et l'autre me firent faire bien des courses, d'une attaque à l'autre, et porter des ordres dans les endroits les plus chauds. Le duc de Lorraine n'employait, m'a-t-on dit, les jours de bataille, que des généraux auprès de lui pour porter ou changer même un ordre s'il le fallait. Je fus sensible à cet honneur : il parut content de moi. On ne peut que confusément rendre compte du désordre de cette journée. Sobiesky servit la messe les bras en croix dans l'église du Léopoldberg. Les Polonais qui y

avaient été grimper, je ne sais pourquoi, en descendirent comme des fous et se battirent comme des lions.

Les Turcs campés où je fis faire les lignes en 1703, ne sachant ou faire front, ayant négligé les hauteurs, se conduisirent comme des imbécilles. L'empereur revint. Je lui fus présenté. N'étant pas fait encore aux manières allemandes, je m'amusai beaucoup de sa fière entrevue avec le roi de Pologne. Comme volontaire, j'étais avec les plus pressés à la poursuite des Turcs. Nous allions grand train : et pour ma récompense Kuffstein étant mort, on me donna son régiment de dragons, le 11 décembre, trois mois jour pour jour après cette grande victoire. Je suis le plus heureux du monde, et je sers sous le duc de Lorraine.

Après avoir pris avec lui Vicegrad, Gran et Weitzen, et un glorieux combat près de cette dernière place, nous en avons un autre plus considérable près de l'île de St.-André. On dit que je fis une assez belle manœuvre à la tête de mon régiment, et que cela mit les Turcs en déroute. On les hachait à faire plaisir. Le duc de Lorraine avait assuré son

1684. Bataille de l'île de St.-André.

centre par un marais, sa gauche par le Danube, sa droite par une montagne impraticable.

Siége de Bude.

Nous voici au siége de Bude. Beaucoup de sorties meurtrières par dix-huit mille hommes. Douze mille arrivent, en en attendant deux ou trois fois plus pour nous attaquer. Le duc se presse de les battre, et a la bonté d'écrire à l'empereur que j'y ai le plus contribué. Le prince Louis de Baden me mange de caresses.

Première blessure.

Le siége se poussait vigoureusement : j'y attrapai, en visitant la tranchée, à côté du prince de Salm, ma première blessure, une balle au travers du bras.

On crut que le moment de l'assaut général était arrivé. Il ne réussit pas. Chaque attaque fut repoussée. Il y eut, je ne sais, quelle altercation parmi les premiers généraux. Cela vient souvent de leurs alentours. Il y a des commérages de quartier-général comme de société. Enfin, après avoir perdu trente mille hommes, le duc de Lorraine leva le siége le 1er. novembre.

On raisonnait et déraisonnait à Vienne. C'est faute de bons ingénieurs, disait l'un;

non, disait l'autre, c'est méchanceté de Guido Stahremberg qui avait déconseillé le siége. Un troisième disait que c'était malice de commissariat ou de ministres, etc., faisant manquer les assiégeants de tout ce qui était le plus nécessaire, pour affaiblir le crédit du duc de Lorraine dont on était jaloux. Pour moi, encore assez insignifiant, et moyennant cela bien avec tout le monde (ce qui arrive surtout lorsqu'on est jeune), je conservai l'amitié de mes deux maîtres Lorraine et Baden, quoique celui-ci se brouillât avec celui-là, secondé par l'électeur qui ne m'en aima pas moins : et j'allai passer l'hiver à Vienne où je fus reçu à merveille.

Le mariage d'une archiduchesse avec l'électeur de Bavière retarda l'ouverture de la campagne. Belle raison! Le duc de Lorraine va reconnaître Nowigrad. Les princes du sang de France et de Lorraine, et des volontaires à leur suite qui arrivaient de Paris, se mêlent à l'escorte : les voilà à agacer les Spahis, le pistolet à la main, et des têtes françaises qui tombent sous le sabre des Turcs. Je sauvai les autres avec mes dra- 1685.

gons que je fis arriver à propos. Charmé de me retrouver avec tous ces jeunes gens de mes anciens amis, et trop jeune moi-même pour les gronder, je n'en fis rien : mais le duc de Lorraine s'en chargea. Il les tança d'importance, tout en approuvant dans le fond de son cœur la jolie et bouillante audace de ses cousins Commerci et Thomas de Vaudemont qui, dans la suite, servirent avec tant de distinction sous mes ordres.

Siége de Neuhausel.

Après un mois de tranchée devant Neuhausel, comme on voulait donner l'assaut au chemin couvert, on apprend qu'un Séraskir arrive avec soixante mille hommes, qu'il a repris Vicegrad et qu'il assiége Gran. Nous y marchâmes, et il leva le siége à l'approche du duc de Lorraine, qui avait laissé Caprara devant Neuhausel. Mais voici ce qui arriva.

Ce Séraskir s'avise de prendre un poste excellent. Le duc lui fait dire par les gens du pays qu'il n'a que vingt mille hommes, et qu'il se retire mourant de peur. Le bon Turo le croit. Le duc s'arrête à une merveilleuse position. Je suis au centre sous le prince de Baden avec mes dragons pied à

terre. L'électeur de Bavière commande la gauche. Le duc la droite, devant laquelle les braves et jeunes étourdis dont j'ai parlé obtiennent avec bien de la peine de rester en petit escadron. Ils préviennent les Turcs, qui les attaquent avec une furie et des cris épouvantables. Mais ils sont entourés. Nos cuirassiers les dégagent. Le duc les soutient lui-même, et est victorieux à son aile comme l'électeur de Bavière à la sienne, et le prince Louis au centre où je le seconde de mon mieux. Le prince d'Hanovre et le comte de la Lippe culbutent les Turcs dans un marais. C'étaient trois grandes batailles dans une. Le Séraskir est blessé à la cuisse; il s'arrache la barbe parce qu'il est obligé de fuir.

Nous voilà encore devant Neuhausel. Le 19 du mois d'août la brêche est faite. Commerci, suivi des jeunes volontaires, y paraît le premier à la trouée de la muraille, et y arbore, avec le baron d'Asti, le drapeau impérial. Le bacha et la garnison sont massacrés. Le Séraskir brûle et rase Nowigrad, Vicegrad et Weitzen. Et moi, je pars pour passer l'hiver à Vienne.

1686. C'est alors que le prince de Baden, me prenant par la main, dit à l'empereur : *Sire, voici un jeune Savoyard....* Je n'ose pas dire le reste par modestie (1).

Les tracasseries de l'année précédente, à l'occasion du siége de Bude, firent qu'on y prit garde cette année-ci : nous fûmes servis à merveille. Le 13 juin nous en commençâmes le siége ; le prince de Baden et moi sous l'électeur de Bavière. Nous donnâmes tous les trois l'assaut à une tour importante, et nous nous en rendîmes maîtres.

Le 26 juillet nous battîmes, de cette tour, le château de Bude en brêche. Nous comptions y entrer. Point du tout ; trois mille Turcs font une sortie. J'ai un cheval tué sous moi. Deux fois nous pénétrons l'épée à la main dans l'intérieur du château ; deux fois nous sommes repoussés. Le prince Louis et moi nous sommes blessés. Un Stahremberg, un Heberstein, un Kaunitz sont tués, et on est obligé de remettre à un autre jour l'assaut général. Je n'en fus pas malheureuse-

(1) Le prince de Baden ajouta : *Qui m'a tout l'air d'égaler un jour nos plus grands capitaines.*

(*Note de l'Éditeur.*)

ment. Je fus chargé de garder les lignes menacées par une armée nombreuse; poste de confiance à la vérité, ainsi que l'on me le dit. Mais ce maudit grand-visir, paisible sur une hauteur, n'osant pas m'attaquer, je ne sais pourquoi, vit avec plus de sang-froid que moi prendre et saccager sous ses yeux la place la plus importante.

Le prince Louis et moi nous allâmes, par ordre du duc de Lorraine, prendre cinq églises, Coloeza, Simontorna, Caposwar et Sicklos; et ensuite brûler à Esseck le pont qui était de six mille pas de long sur vingt-quatre de large. L'armée prit ses quartiers d'hiver.

J'allai passer le carnaval à Venise avec mes chers volontaires et princes français, ainsi que presque tous les autres princes qui étaient à notre armée, et quantité de généraux.

Ils y devinrent presque tous amoureux. Le duc de Mantoue était pis que cela, il y fut bien libertin. Je ne fus ni l'un ni l'autre, et m'amusais beaucoup de voir ce prince aussi brave avec les Vénitiennes qu'il était poltron avec les Turcs.

L'électeur de Bavière était si tendre qu'il m'eût dégouté de l'être, si j'en avais eu envie. Cette mobilité de cœur influait sur la mobilité de son esprit pour ses opinions et le parti qu'il prenait. Je jugeai dès lors (et je m'en suis bien trouvé) les grandes amours insipides et ridicules, faites pour les oisifs, et les petites trop peu glorieuses.

Morosini nous régala à merveille. Tous les jours fêtes charmantes et magnifiques sur terre et sur mer. J'y vis des femmes plus entreprenantes que des généraux. Comme tout a une fin, je m'en allai passer le reste de la mauvaise saison à Vienne.

1687. Victoire sur les Turcs près du mont Hersan, dont le prince Eugène est chargé de porter la nouvelle à Vienne.

C'est alors que le duc de Lorraine écrasa les ennemis de Jésus-Christ, et ceux qu'il avait à l'armée et à la cour, dont je ne fus pas, quoique à merveille avec l'électeur et le prince Louis qui étaient de ce parti. Le duc marcha au grand-vizir pour l'attaquer. La prudence chez lui égalait sa valeur. Il fit servir l'une à l'autre. S'étant trop avancé, vu l'excellente position des Turcs, car ils se retranchent à merveille d'abord en arrivant, il ne rougit pas de se retirer. Cela

est scabreux vis-à-vis de ces diables de gens. Je couvris avec mes dragons la marche de l'arrière-garde, et je la conservai intacte en chargeant plusieurs fois les Spahis qui me tourmentaient. Au bout de quelque temps cela devint plus sérieux. Ligneville, Thungen, Zinzendorff furent tués. Le duc de Lorraine se forma heureusement et habilement, avec les ailes bien appuyées, près du mont Hersan; le duc de Mantoue qui y grimpa vit bien en sûreté toute la bataille dans cette plaine de Mohaez où avait péri le roi Louis: ce qui fut un sujet de rire général des soldats qui, grâce à lui, coururent gaiement à la mort. L'ennemi vint nous y attaquer. On combattit avec acharnement de part et d'autre. Piccolomini bat, est presque battu, est soutenu par le brave électeur. Son artillerie fait des trous, mes dragons en profitent, et j'ai le bonheur de poursuivre les Turcs jusqu'au camp retranché; après m'être arrêté un moment pour le considérer, j'y fais sauter mes dragons, les uns à pied, les autres à cheval avec moi. On dit que j'y fus le premier; il est vrai que j'y pris un croissant et plantai l'aigle

impérial. C'est pour cela vraisemblablement que je fus chargé de porter la nouvelle de la victoire à l'empereur; il me donna son portrait entouré de diamants. J'étais arrivé à Vienne en très peu de jours, et après y en avoir passé trois, je revins dans très peu encore à l'armée, où je fus aussi très bien reçu, car alors apparemment j'avais trop peu de mérite pour avoir des ennemis.

L'histoire parlera, j'espère, du superbe trait de Commerci à cette bataille de Hersan(1). Il ne se passa ensuite rien de consi-

(1) Ce prince était à la tête des volontaires, et ayant remarqué que le cornette de la compagnie-colonelle de son régiment s'était laissé prendre son étendard dans l'escarmouche qui avait précédé le combat, il demanda au duc de Lorraine la permission d'en chercher un autre chez les ennemis. Le duc se rendit à ses instances. Alors le prince de Commerci apercevant un enseigne turc qui portait un petit drapeau au bout d'une zagaye, courut à lui le pistolet à la main. Il le tira d'assez près; mais ayant manqué son coup, il jeta le pistolet à terre, et mit l'épée à la main. Le Turc profitant de ce moment, lui enfonça dans le flanc sa zagaye: et comme il s'efforçait de la retirer, le prince, d'un grand sang-froid, saisit cette arme de la main gauche, et de la droite assena un si grand coup du tranchant de son épée sur l'officier turc, qu'il lui fendit la tête en deux. Après cet

dérable, et la campagne tout-à fait finie, je trouvai un hiver très brillant à Vienne pour le couronnement du roi de Hongrie. Le duc de Lorraine et plusieurs généraux y allèrent aussi; les uns y intriguaient, les autres s'amusaient. J'étais du nombre de ceux-ci.

Colonel à vingt ans, général-major à vingt-un, je fus fait lieutenant-général à vingt-cinq. Je menai un renfort au prince de Baden en Esclavonie, et m'en revins bien vite, parce qu'il était question d'assiéger ou pour mieux

---

exploit, il arracha lui-même la zagaye de son corps, porta le drapeau tout teint de son sang au duc de Lorraine, et fit appeler son cornette, auquel il dit sans s'émouvoir: « Voilà, monsieur, un étendard que je vous confie; il me » coûte un peu cher, et vous me ferez plaisir de le mieux con- » server que celui que vous vous êtes laissé enlever. » Cette réprimande singulière fut presque autant admirée que l'action même. Le prince de Commerci guérit de sa blessure. L'empereur ayant appris toutes les circonstances de cette aventure, voulut voir l'étendard turc; il était de taffetas rouge, ayant un croissant en broderie d'or au milieu. Ce monarque le fit exposer dans une église, et l'impératrice fit de sa propre main un autre étendard qu'elle envoya au prince de Commerci, pour remplacer celui que sa compagnie-colonelle avait perdu. (*Note de l'éditeur.*)

1688. Assaut et prise de Belgrade.

dire de brusquer Belgrade. On donna le commandement des cinq points d'assaut le 6 septembre à d'autres généraux; je m'en plaignis; l'électeur me dit: « Vous resterez » avec moi en réserve, et je ne compte point » prendre ni vous donner par-là une mau- » vaise commission. Dieu sait ce qui nous » arrivera. » Il l'avait deviné. Tous les attaquants sont repoussés: ce brave prince et moi, l'épée à la main, nous les rallions, nous les animons; je monte sur la brêche, un janissaire casse mon casque d'un coup de sabre, je lui passe mon épée au travers du corps; et l'électeur qui avait reçu un coup de fusil dans la main, la campagne précédente, est encore blessé d'un coup de flèche à la joue droite. Rien ne fut plus brillant et plus sanglant; comme à côté du tableau le plus horrible, il s'en trouve quelquefois un plaisant, ce fut la mine des Juifs qu'on obligea à jeter dans le Danube une douzaine de mille tués de part et d'autre, pour épargner la peine et les frais d'enterrement. Je partis pour Vienne.

Je regrettai bien de n'être pas resté à

l'armée; peut-être qu'on n'aurait pas pensé à moi ni à mon nom. Enfin après la plus belle défense du monde, je sacrifiai ma gloire à mon zèle. Cela me coûta beaucoup. Mes trois chefs, maîtres et amis, Lorraine, Bavière en avaient en empire; Baden en Hongrie, et me voilà en Italie en négociateur. L'ambassadeur de France à Turin ne fut pas la dupe de mon voyage, pour voir ma famille et le duc de Savoye, disait-on. Il le connaissait comme moi : *avare*, *ambitieux*, *faux*, *rancunier*, craignant et détestant Louis XIV, n'aimant pas Léopold, mais ne lui en voulant pas personnellement; toujours prêt à les trahir tous les deux, et mené par ses maîtresses et ses ministres, dans tout ce qui n'était pas sa haute ou basse politique.

1689. Voyage en Piémont pour négocier avec le duc de Savoie.

Ne pouvant pas, moyennant cela, tirer parti ni des uns ni des autres, je lui dis franchement :

« Mon cousin, vous serez toujours esclave » de votre ennemi mortel, si vous ne vous » déclarez pas pour l'empereur, qui vous » fait *Altesse royale*, généralissime, et vous » donne tout ce que vous *prendrez* en Dau-

» phiné et en Provence ; et en *cachant* vos » intentions jusqu'à ce que tout soit prêt, » vous vous *vengerez* ».

C'était bien le prendre par les quatre qualités dominantes que j'ai soulignées plus haut.

« Où et quand ferai-je ce traité, dit Vic- » tor Amédée ? Point à Turin, car l'ambas- » sadeur de France s'en douterait. A Venise, » lui dis-je, le carnaval prochain. L'électeur » de Bavière, qui, de même que votre al- » tesse royale (je me dépêchai de lui don- » ner ce titre) aime à se divertir, y ira le » signer. Je m'en charge. D'ici-là je m'en » rapporte à vous pour écrire au roi de » France, ruser, vous excuser, promettre » et gagner du temps ».

Les quatre raisons de ses procédés quelconques que j'ai citées, me répondant de sa conduite, et non de sa bonne-foi, que je ne garantissais pas pour la suite, j'engageai ma parole à l'empereur, en retournant bien vite à Vienne, que mon cousin, cette fois-ci, serait pour nous. Léopold m'en remercia beaucoup, et m'accorda pour récompense d'aller voir un bout du siége de Maïence,

défendu par d'Uxelles, qui durait depuis six semaines. J'arrivai précisément à l'attaque du chemin couvert, où je reçus un coup de fusil; et je m'en retournai à Vienne. Seconde blessure.

Vingt mille écus par mois de l'Angleterre, vingt mille autres de la Hollande, quatre millions pour les frais de la guerre; une espèce de souscription de tous les petits princes d'Italie, firent plus encore que mon éloquence; et voilà le duc de Savoie pour quelque temps, le meilleur Autrichien du monde. Sa conduite, que je ne veux pas justifier, me rappelle celle que les ducs de Lorraine ont tenue autrefois, ainsi que les ducs de Bavière. La géographie les empêche d'être honnêtes gens. 1690.

Les ministres de l'empereur me promirent sept mille hommes pour aller au secours de Victor Amédée. Je connaissais la lenteur de ce que l'on ordonne et exécute à Vienne; et pressé de me battre avec les Français, que je n'avais pas encore vus devant moi, j'allai joindre le duc de Savoie à son camp de Villa-Franca. « Vous arrivez à propos, » me dit-il, je vais livrer bataille à Catinat. Bataille de Staffarde.

» — Prenez-y garde, lui dis-je, c'est un » excellent général qui a sous lui les vieux » corps, les meilleurs de l'infanterie fran- » çaise. Les vôtres sont de nouvelles levées, » et les miens ne sont pas encore arrivés. » — Qu'est-ce que cela me fait, me dit le » duc, je connais mieux mon pays que » Catinat. Demain je ferai avancer mon » armée jusqu'à l'abbaye de Staffarde. »

Au lieu de livrer bataille, c'est nous qui la recevons. L'aile droite, où était le duc de Savoie, est attaquée de front. Celle des Français traverse des marais qu'on croyait impraticables, et après avoir tourné et battu celle-là, toutes les deux se réunissent et tombent sur l'aile gauche que je commandais. Je me retire en aussi bon ordre que je peux, et à mon arrière-garde, composée des gens d'armes et des gardes-du corps de Savoie, je suis blessé légèrement d'une balle mortè. Je ne voulus pas rappeler à mon cher cousin sa présomption et ma prédiction. Je tâchai de la réparer un peu, au moins du côté de la gloire; car quelque temps après j'ai le bonheur de couper un gros détachement qui avait pillé Rivoli. Il donna dans

une embuscade, d'où entendant venir les Français, qui chantaient à s'égosiller, je sortis pour faire main basse sur eux. Je grondai beaucoup les soldats d'avoir traité tous les prisonniers à la turque. Ils avaient oublié qu'on accordait quartier aux chrétiens. J'allai châtier mon ancienne connaissance le duc de Mantoue, le héros de Hersan, qui avait fait des siennes. Je dis adieu au duc de Savoie, à qui il ne restait plus que Turin, et je partis pour Vienne.

Je profitai de mon crédit pour mener des renforts au duc de Savoie; mais je le surpris en arrivant, donnant une audience secrète à un émissaire français. « Pourquoi m'a-t-on » refusé votre porte ? lui dis-je en entrant. » Quel est cet homme ? — Je vous avoue, » me dit le duc, tout déconcerté, que je » traite un peu par lui avec Catinat; mais » c'est pour le mieux tromper. Voilà sa » lettre en original, et la copie des miennes. » — Je conçois, lui-dis-je, que vous voudriez » bien garder en même temps les subsides » considérables que je vous ai fait donner; » c'est très embarrassant pour votre altesse 1691.

» royale ». Je l'observai de plus près que jamais, connaissant bien mon homme. Je sauvai son honneur pour cette fois, et je servis sa gloire et desservis ses projets en attrapant Balonde, qui assiégeait Coni; et grâces à une lettre que je prévis être interceptée par quelque parti français, il leva le siége. Catinat repassa le Pô. J'y chargeai son arrière-garde : il y était lui-même, et y fit des merveilles en général et en soldat. Je n'avais avec moi que quelques escadrons. Catinat, plus fort que moi, anime les siens par sa présence : je m'échauffe mal à propos, et me voilà si avant dans la mêlée, qu'après avoir reçu plusieurs coups dans mes habits, un cavalier français allait me casser la tête d'un coup de pistolet, lorsqu'un dragon de mon régiment m'en débarrasse: cela lui fit autant de plaisir qu'à moi, car j'étais fort aimé de ces braves gens. Les renforts nous arrivèrent de tous les côtés ; j'allai prendre Carmagnole, où tous mes soldats se conduisirent encore un peu trop à la turque; mais je fis des exemples. Catinat manœuvra à merveille, il nous aurait battus si nous ne nous étions pas retirés. Langallerie eut même un grand

Dangers que court le prince Eugène dans une mêlée.

succès sur notre arrière-garde ; c'est ce qui m'engagea à le prendre ensuite au service de l'empereur. J'accompagnai à Venise l'électeur de Bavière, qui avait encore été des nôtres cette campagne-ci ; je revis avec plaisir mes anciennes connaissances. Encore des amours, et même pour moi, si j'en avais voulu : des maris trop complaisants, qui voulaient me faire renvoyer des Sisgisbés qui leur déplaisaient ; trop de Putiphar, dont je fus le Joseph, parce que j'avais d'autres choses à faire. Je m'en retournai à Vienne au commencement de janvier.

1692. Invasion en Dauphiné.

On m'en renvoya bien vite pour observer non Catinat, mais le duc de Savoie ; et pour le retenir, je lui portai le diplôme de généralissime, qui lui fit grand plaisir. Il voulut tout de suite aller attaquer Catinat sous Pignerol ; tous ses généraux, et ceux de ses alliés furent de cet avis ; et moi point du tout. Je lui dis : « Catinat est habile ; s'il est » battu, il aura des renforts ; s'il nous bat » encore, adieu l'Italie. Faisons-lui perdre » ses conquêtes par une bonne diversion, » qui humiliera le grand Louis : amusons-le

» dans ce pays-ci ; et pénétrons en Dauphiné
» malgré tous les obstacles des passages ».

Mon opinion prévalut : j'allai prendre Quillastre et Embrun : j'y reçus une contusion à l'épaule, dans la tranchée, à côté du duc de Savoie ; et Commerci, une balle qui lui cassa trois dents. J'y perdis Leganez et quinze cents hommes ; mais enfin j'étais en France. Je m'emparai ensuite de Gap ; et voilà le duc de Savoie prêt à marcher par Sisteron, à Aix, et peut-être jusqu'à Lyon sans la moindre difficulté, sans la petite-vérole qui sauva la France, et le mit à deux doigts de la mort. Il me donna, par son testament, la régence de ses états. La duchesse, en arrivant, le trouva moins mal, et l'emmena à Turin. Arrêté par ce contretemps, qui nous fit perdre tant de temps, et par l'incertitude de ses généraux, qui ne pouvant jamais savoir au juste les véritables intentions de leur maître, ne savaient pas à quel point ils devaient m'obéir, je fus obligé de ramener l'armée par le même chemin, car Catinat nous attendait près de Briançon. « Au moins, disaient nos soldats, nous avons » vengé les horreurs des Français dans le

» Palatinat, sans en faire à leur façon ; nous » avons bien pillé, et levé un million de » contributions ». Il y avait des cuirassiers qui mettaient vingt louis sur une carte.

« Pourquoi le roi a-t-il exilé ma mère, » disais-je à Commerci ? Je viens d'exiler » plusieurs milliers de ses sujets ». On m'envoya l'ordre de la Toison d'or à Turin : et arrivant à Vienne on me fit feld-maréchal, dix ans après mon entrée au service. J'en fus charmé, comme on peut bien s'y attendre, mais désolé que Commerci ne fût encore que général-major.

Victor Amédée voulut prendre Pignerol, et attendre Catinat dans la plaine d'Orbassan. Je le lui déconseillai. « Au moins, lui » dis-je, puisque vous voulez vous battre » près de la Marsalle, emparez-vous de la » hauteur de Piosaque ». Il était de mauvaise humeur de ce qu'on avait brûlé par représaille, la Vénerie, maison à lui, et une autre à son ministre St.-Thomas, et fit dire aux Français qu'il ne donnerait plus de quartier aux soldats. Cela n'était déjà que trop bien établi. Catinat déploya ce jour-là tout son ta-

1693. Bataille d'Orbassan.

lent, et le duc de Savoie sa valeur inutile. Le premier, maître de la hauteur, eut beau jeu de nos deux ailes, foudroyées en flanc à-la-fois par son artillerie. Que pouvais-je faire au centre ? Je m'y battis avec assez d'avantage pendant quelque temps. Mais accablé des deux côtés, je me retirai le plus honnêtement que je pus. Catinat désapprouva la furie de ses soldats, qui criaient : *traitons aussi les Allemands à la tartare.*

On n'aurait pas pu décider si ce duc indéfinissable voulait ou ne voulait pas gagner les batailles qu'il donnait : mais ces deux-là m'ont servi de leçon ; et comme on sut que je les avais déconseillées, je n'en fus pas moins bien à l'armée, à la ville, et à la cour. Ce fut pourtant alors que je m'aperçus que j'y avais des ennemis. Caprara fut le premier : il était jaloux de moi, mal à propos, car il avait du mérite ; il fut le chef de la cabale autrichienne et espagnole, qui chercha à me tourmenter toute ma vie, et dont je me suis toujours moqué.

J'allai demander des secours à Vienne ; je les obtins, mais bien tard. L'Italie n'était

plus à la mode. On pensait davantage à la Turquie, l'empire et les Pays-Bas. On n'avait pas d'argent. Je retournai auprès du duc de Savoie, et lui dis en arrivant : « Mon » cousin, vous ne pouvez pas encore m'é- » chapper cette campagne-ci. Le siége de » Casal sera garant de votre conduite. Le » voulez-vous ? Commençons tout de suite. » — Hélas ! je le voudrais bien, me répon- » dit-il, mais cela sera bien long ; croyez- » moi, il vaut mieux bloquer cette forteresse » tout l'hiver, pour la prendre au printemps. » — Au moins, lui dis-je, prenons le châ- » teau de St.-Georges » ; et il fut pris. Quelle triste campagne ! et quel homme que mon cousin !

1694. Troisième campagne avec le duc de Savoie.

Je l'oblige enfin à faire ce siége : la neige nous le fit abandonner jusqu'à la fin de juin. Je l'avançais beaucoup lorsque j'étais de tranchée. Le prince Charles de Brandebourg, qui m'y releva un jour, reçut un coup de fusil au travers du corps. Casal enfin capitula. Je voulus faire assiéger Pignerol. Tous les jours nouveaux prétextes pour s'y opposer, en faisant semblant d'y consentir.

1695. Prise de Casal.

Nous prîmes nos quartiers d'hiver. Encore une fois, quelle triste campagne! et quel homme que mon cousin!

1696. Le duc de Savoie fait sa paix avec la France.

Il ne perdit pas son temps. Pour échapper aux espions de sa conduite, que j'avais laissés à Turin, le carnaval de Venise lui paraissant trop suspect, il imagina un voyage à Notre-Dame de Lorette : *vœu*, disait-il, *qu'il avait fait pendant sa petite-vérole*. Connaissant le pélerin, pour n'être rien moins que dévôt, j'appris bientôt qu'il y avait trouvé les agents du pape, des Vénitiens et des Français, et les conditions du traité. « Je vous ai » déjà averti, lui dis-je, en retournant à » Turin, que je vous observais plus que » Catinat : vous ne m'en imposerez plus. — » Il est dur, me répondit-il, d'être soup- » çonné par un parent ». A peine étais-je sorti de son cabinet, que j'appris la publication de sa trève avec les Français; et ne voulant plus lui faire l'honneur de lui parler, je lui marquai mon indignation dans la lettre la plus vive que j'aie écrite de ma vie. Commerci, plus étourdi, lui envoya un cartel. Le duc l'avait accepté; et il allait au

rendez-vous, mais son ministère et ses généraux l'en empêchèrent.

Il ne se gêna plus : il convint que sans vouloir faire la guerre à personne, désirant qu'on ne la fît plus en Italie, il avait fait un traité de neutralité avec Louis XIV; et que puisque les alliés ne voulaient pas y accéder, il allait se joindre aux Français. Pour commencer, Catinat et le duc de Savoie allèrent mettre le siége devant Valence. Les généraux des alliés et moi, trouvant que depuis cette jonction, nous étions trop faibles pour résister, et craignant pour le Milanais, nous acceptâmes la neutralité; et chacun, après avoir évacué l'Italie, s'en retourna, soit en Allemagne, soit pour attendre les Français de l'autre côté des montagnes.

Déjoué en campagne et en négociations, je retournai à Vienne exposer à l'empereur ma triste situation et celle de nos affaires. Il trouva que je n'avais rien à me reprocher; et pour me le prouver, il me donna le commandement de son armée en Hongrie. « Du » reste, lui dis-je, sire (puisque j'avais tou- » jours l'Italie sur le cœur), le seul moyen » d'avoir le duc de Savoie pour, c'est qu'il

» se déclare contre. Il ne tient pas au géné-
» ralissime ; le voilà le même chez les Fran-
» çais, dans quelque temps il sera à nous ».

Louis XIV fait proposer au prince Eugène d'entrer à son service.

Louis XIV croyant peut-être que j'étais mécontent, ou qu'on le serait de moi, me fit proposer de passer à son service(1). Je reçus joliment celui qui m'en parla de sa part, et il n'osa sûrement pas lui rendre ma réponse telle qu'elle était.

1697. Seconde campagne contre les Turcs.

Les Turcs ne se pressent jamais. Le grand-seigneur lui-même, Kara Mustapha, me fit l'honneur d'arriver à Sophie, avec son armée, au mois de juillet. Je rassemblai la mienne à Vérismarton. Je retirai à moi Vaudemont et Rabutin, car il me parut que le grand-turc voulait s'emparer de Titul, pour pouvoir faire le siége de Péterwaradin. J'allai camper le 26 août à Zenta. Le général Nehm fut attaqué. J'arrivai trop tard à son secours, à la tête de sept escadrons. Je ne l'en louai pas moins, car il n'avait pas pu

(1) Louis XIV avait fait offrir au prince Eugène le bâton de maréchal de France, le gouvernement de Champagne que son père avait eu, et 20,000 pistoles de pension.

tenir plus long-temps, accablé par le nombre. Grâce à Dieu je ne me suis jamais plaint de personne, et n'ai jamais rejeté sur un autre une faute ou un malheur. Titul fut brûlé. Le grand-vizir resta en deçà du Danube, que le grand-seigneur devait passer pour aller assiéger Péterwaradin. Mais après l'avoir côtoyé, et caché mon dessein par mes escarmouches avec les Spahis, je le prévins, et passai le pont avant lui. Je sauvai par-là Péterwaradin. Cette marche, que j'avoue avoir été assez belle, valait une bataille gagnée. Je me postai et me retranchai bien vite : on n'osa pas m'attaquer. Parmi quelques prisonniers que nous fîmes, il se trouva un bacha que j'interrogeai inutilement sur les desseins de Kara-Mustapha ; mais quatre hussards, le sabre nu, prêts à le hacher en pièces, lui firent avouer qu'on en avait voulu à Ségédin ; qu'ensuite, changeant d'avis, le grand-seigneur commençait déjà à passer la Theisse, et qu'une grande partie de l'armée sous les ordres du grand-vizir, était encore dans de bons retranchements près de Zenta.

Bataille de Zenta.

J'étais en marche pour l'attaquer, lors-

qu'un maudit courrier vint m'apporter un ordre de l'empereur de ne point donner de bataille, dans telle circonstance que ce fût. J'étais déjà trop avancé. J'aurais perdu, en m'arrêtant, une partie de mes troupes et mon honneur. Je mis la lettre en poche; et, à la tête de six régiments de dragons, je m'approchai assez des Turcs pour remarquer qu'ils se disposaient tous à passer la Theisse. Je retournai chercher mon armée avec un air de satisfaction qui fut, m'a-t-on dit, un bon présage pour les soldats. Je commençai la bataille en fondant moi-même sur deux mille Spahis, que je forçai à rentrer dans leurs retranchements. Cent pièces de canon m'incommodaient beaucoup. Je fis dire à Rabutin d'avancer avec son aile gauche, en la recourbant sur la droite; et à Stahrenberg qui commandait la droite, de faire de même sur la gauche pour embrasser ainsi, par un demi-cercle, tout le retranchement : ce que je n'aurais pas osé faire devant Catinat, qui m'aurait interrompu dans un mouvement aussi lent et un peu compliqué. Mais les Turcs me laissèrent faire; ils attaquèrent trop tard mon aile gauche. Cependant, ils

l'auraient mal menée, sans quatre bataillons de la seconde ligne et l'artillerie, que j'envoyai bien à propos pour dissiper leur cavalerie et faire une brèche aux retranchements. Il était six heures du soir; on monta à l'assaut. Les Turcs, forcés sur tous les points, se jetèrent en foule sur le pont et le bouchèrent, si bien qu'ils étaient obligés de se jeter dans la Theisse, où l'on tuait ceux qui ne se noyaient pas. On n'entendait partout que *aman! aman!* qui veut dire, quartier. On tuait encore à dix heures du soir. Je ne pus faire que quatre mille prisonniers, car vingt mille hommes étaient restés sur la place et dix mille noyés. Je ne perdis pas mille hommes. Les premiers fuyards du commencement de la bataille réussirent seuls à joindre le corps qui était resté de l'autre côté de la rivière. Ce fut le 11 septembre que j'envoyai Vaudemont porter la relation à Vienne. J'allai prendre deux phalanges et des châteaux en Bosnie, brûler Seraglio, et retournai prendre mes quartiers d'hiver en Hongrie.

Disgrâce du prince Eugène.

Je partis ensuite pour Vienne, où je croyais être reçu cent fois mieux encore

que je ne l'avais été jusqu'ici. Léopold me donna une audience plus froide et plus grave que jamais. Il m'écouta et ne me dit pas un mot. Je vis tout de suite que j'avais été travaillé pendant mon absence, et que, dans le temps que je me débarrassais des Turcs, les bons chrétiens de Vienne cherchaient à se débarrasser de moi. Je sortis de l'audience, indigné. Je le fus bien davantage quand Schlick, tout consterné, vint me demander mon épée. Je la remis dans sa main tremblante, avec l'air du plus profond dédain, qui le consterna encore davantage. On a prétendu que j'avais dit : *La voilà encore fumante du sang des ennemis ; je consens à ne la plus reprendre, si ce n'est pas pour être utile au service de sa Majesté.* La moitié de cette phrase serait une gasconnade, et l'autre moitié une basse résignation. Ma rage était muette. J'allai aux arrêts dans mon hôtel. J'appris bientôt que Caprara, Kinski, Stahrenberg et quelques autres Allemands, voulaient me faire faire mon procès pour avoir désobéi et fait une action téméraire ; que je serais jugé dans un conseil de guerre, et qu'il y allait de ma tête. Le bruit

s'en répandit bientôt dans toute la ville. On s'assembla autour de mon hôtel. Des députés de la bourgeoisie s'offrirent à me garder, et empêcher qu'on ne vînt m'enlever, en cas qu'on voulût me faire mettre sur la sellette ainsi qu'il en avait été question. Je les priai de ne point s'écarter de leur devoir de fidélité et tranquillité. Je les remerciai de leur zèle, et j'en fus touché aux larmes. La ville de Vienne est petite. On sut à la cour, quelques minutes après, cet attroupement. Soit peur ou repentir, l'empereur me renvoya mon épée, et me fit prier de commander encore son armée de Hongrie. Je lui fis répondre que ce serait à condition d'avoir carte blanche, et de ne plus être exposé à la malice de ses généraux et ministres. Le pauvre empereur n'osa pas me donner publiquement ce plein-pouvoir, mais secrètement par un billet signé de sa main, et je voulus bien m'en contenter.

Léopold lui rend le commandement avec plein pouvoir.

Ce trait de Léopold, que je plaignis de ne pas sentir qu'il m'eût fallu une réparation plus éclatante, prouve bien la fausseté de ce qu'on m'a fait dire, que des trois empereurs que j'avais servis, le premier avait été

mon père, le second mon frère, et le troisième mon maître. Plaisante paternité de me faire couper la tête pour avoir sauvé son empire! Il faut que je porte ailleurs mes regards pour chercher de l'énergie. En voilà dans le Nord. Charles XII, roi de Suède, est à vingt ans médiateur de la paix entre les puissances européennes; elle est signée à Riswick le 21 septembre.

1698. Campagne peu importante contre les Turcs.

Par-là, mon armée reçut des renforts de celle d'Allemagne. Malgré cela, celle des Turcs était quatre fois plus forte. Je manquai de gagner encore une bataille à Zenta. J'eus beau faire des marches et des contre-marches, les infidèles se retranchaient partout. Je me retirai ensuite pour les engager à sortir de leurs trous; toutes les tentatives furent inutiles. Je voulus marcher en Bosnie; ils avaient reçu un renfort de quarante mille Tartares, et tous les passages étaient gardés. Je voulus assiéger Temeswar : ils m'auraient fait lever le siége. Avant qu'ils eussent le temps de se rassembler pour cette opération, je crus pouvoir m'en emparer en interceptant un convoi immense prêt à y

entrer : j'y marchai moi-même à la tête de ma cavalerie ; j'embusquai mon infanterie : un hussard qui déserte me fait manquer mon coup. Voilà la plus misérable campagne pour ma gloire, que j'aie faite de ma vie. Je ne fis périr que trente-deux chefs d'un complot de révolte de sept régiments qui, n'ayant pas de solde depuis quatre mois (car la cour me laissait manquer d'argent), avaient voulu se rendre aux Turcs. On signa, le 26 janvier, la paix à Carlowitz, pour faire bientôt la guerre ailleurs, comme c'est la coutume.

Je renvoyai mon armée, et je partis pour Vienne. Ce fut cette année-là que je rassemblai ma belle bibliothèque, et que je commençai à avoir du goût pour les jardins et les palais. 1699.

Voilà un siècle de guerres continuelles terminé. La fameuse paix de Westphalie, en 1648, qui devait s'étendre sur toute l'Europe, n'avait pas rempli ce projet. Les bons conseillers de Léopold, et Léopold lui-même, n'étant point corrigés par mon exemple, voulurent faire mettre le prince Louis

de Baden à un conseil de guerre, pour sa campagne sur le Rhin. Salm et Kaunitz étaient les seuls honnêtes qui s'y opposèrent. Mais ils auraient succombé sans moi, qui, plus par justice que par liaison de parenté et amitié intime que je conservai toute ma vie, en parlai vigoureusement, en laissant entrevoir que je n'avais pas oublié Zenta.

Conversations avec Villars.

Après cette paix de Carlowitz, la France nous fit la politesse de nous envoyer M. de Villars pour ambassadeur, qui fut reçu à merveille de toutes ses connaissances de Hongrie, où il avait été très brillant comme volontaire, et de toute la ville qui le trouva extrêmement aimable. Mais on travaillait à sa cour contre la nôtre, à son insu. Il fut très étonné de l'air froid qu'on eut tout d'un coup avec lui. Malgré l'amitié du roi des Romains pour moi, je ne pus rien gagner sur sa roideur à son égard. « A quoi bon, lui di-
» sais-je, ainsi qu'aux courtisans et généraux
» qui l'imitaient, cette aigreur personnelle
» que M. de Villars ne mérite pas? Je le ver-
» rai, et serai de même avec lui jusqu'à ce
» que nous commencions à lui tirer des

» coups de fusil. » Le prince Louis de Baden fit de même, quoiqu'on nous en voulût pour cela. Nous nous séparâmes tous les trois fort bons amis. Ce fut une grande perte pour la société ; mais enfin, quand Louis XIV eut fini toutes ses machinations et se découvrit tout-à-fait, son ambassadeur partit. Nous eûmes, auparavant, cette explication-ci.

« Ce n'est pas ma faute, dit-il, si, sans » savoir terminer votre rébellion de Hon- » grie, vous allez nous faire la guerre. J'ai- » merais mieux, Monseigneur, que vous » fissiez comme ces Messieurs, qui m'ont » tourné le dos ici, et me le tourneront aussi » ailleurs si je commande une armée. » C'était bien un propos à la Villars. « Vous espé- » rez que les Turcs s'en mêleront, parce » que l'abbé Joachim a prédit que l'impé- » ratrice accoucherait de deux jumeaux, » dont l'un serait sur le trône de Constan- » tinople. — Je ne vous en veux pas, » M. de Villars, lui dis-je, car dans votre » correspondance un peu légère à la fran- » çaise, vous avez fait de moi à votre cour » un portrait tracé de la main de l'amitié. » — J'en veux à vos Autrichiens, me dit-il,

» qui, parmi les contes qu'ils font sur moi, » disent que je conspirais avec Ragotzi contre la personne de l'empereur. — C'est » une bêtise de plus, lui dis-je, mais voici » d'où cela vient. On s'est ressouvenu d'une » phrase d'une lettre, interceptée lorsque » vous étiez notre volontaire : *Je suis Autrichien à l'armée, mais Français à Vienne.* » Cela veut dire bien des choses, ont dit les » sots. On n'a jamais conspiré contre nos » empereurs; ils n'ont jamais été assassinés. » On voulut persuader, l'année passée, à » Léopold, qu'on avait voulu le tuer, puis» qu'une balle avait percé son chapeau à » la chasse. — Qu'on cherche l'homme, » dit-il avec son air espagnol, c'est un mal» adroit d'une façon ou de l'autre. Il meurt » de peur ou il meurt de faim; qu'on lui » donne mille ducats. »

1701. La guerre se rallume avec la France. Le prince Eugène va commander en Italie.

La guerre étant près de s'allumer pour la succession d'Espagne, il se tint un grand conseil de conférences. Mon avis fut qu'il fallait envoyer tout de suite l'archiduc en Espagne, et faire entrer une armée en Lombardie; il fut rejeté par les bons conseillers

de Léopold. On s'en trouva mal. Le prince Louis fut nommé pour commander en empire, et moi en Italie.

J'avais trente mille hommes de bonnes et vieilles troupes. Le duc de Mantoue consentant ou ne consentant pas à recevoir garnison française dans sa capitale, prétendit que c'était un commencement d'hostilités de la part de Catinat; cela me servit de prétexte pour commencer les miennes. Encore un mot sur ce duc dont j'ai déjà tant parlé. Formigha était à peu près son premier ministre. L'abbé Fantoni, son gentilhomme de la chambre, lui cherchait tantôt des filles, comme une certaine Matthia; tantôt une maîtresse, comme la comtesse Calori; tantôt une femme à épouser, pour être dans le parti de Louis XIV, comme une Condé et une d'Elbœuf de la main du roi. L'un et l'autre, gagnés par la France, l'empêchèrent d'épouser une Aremberg qui nous l'aurait rendu favorable. Le duc n'en avait pas moins un sérail gardé par des eunuques. Jamais on ne vit pareil original. Enfin, grâce à lui, me voilà en pleine guerre, au bout de dix jours d'un travail incroyable, au travers des mon-

tagnes et des précipices avec deux mille pionniers ; et une partie de mes succès décidés, parce que je ne respectai pas la neutralité de la république de Venise.

Combat de Carpi et d'Ostiglia.

Catinat ayant eu des ordres bien précis de sa cour de ne pas la violer, ne put point me disputer l'entrée dans le Véronais, à ma sortie des gorges du Tyrol ; je fis faire mes excuses à la sérénissime république par un major, et passai mon chemin. Catinat m'attendait dans un autre où j'aurais dû déboucher par des défilés, où j'aurais été battu sans le moyen assez peu délicat, à la vérité, que j'avais pris sur moi. J'engageai, par mes passages de l'Adige et du Pô, Catinat à s'étendre. J'attaquai et forçai St.-Frémont à Carpi. Tessé vint à son secours et empêcha sa perte totale, inévitable si les chemins n'avaient pas arrêté Commerci avec ma cavalerie. Je force néanmoins ces deux généraux, coupés de Catinat, qui m'attendaient à Ostiglia ; et en les poursuivant et les chargeant à la tête des cuirassiers, je reçois un bon coup de feu au genou gauche. Réuni à Commerci, Catinat n'ose pas me livrer bataille ou plutôt con-

tinuer celle-là qui en était presque une. Il profite de la nuit pour passer le Mincio. Je le suis de l'autre côté de la rivière parce qu'il n'avait pas eu le temps de retirer tous ses détachements et que le duc de Savoie, qui commençait ses tours, n'avait pas voulu lui envoyer ses troupes. Catinat se retire sur la Chiesa, et me voilà maître de tout le pays entre l'Adige et l'Adda; excepté Mantoue. J'avais entretenu une correspondance régulière avec Victor Amédée, dont je me doutai bien que je tirerais parti. Il faut ruser en Italie. Je gagnai un récolet de Mantoue; il gagna tout le couvent. Sous prétexte de nous confesser dans notre camp, les moines en emportaient des armes sous leurs robes pour égorger le corps-de-garde de la porte voisine, et l'ouvrir à mes soldats déguisés en paysans, un jour qu'avec une grosse escorte, je devais aller entendre la messe à Notre-Dame-de-Grâce. Ils avaient gagné même une partie des habitants. Ils furent découverts, désarmés et punis comme ils le méritaient; je manquai Mantoue.

Le duc de Savoie, content d'être redevenu généralissime et d'avoir marié sa fille au duc

de Bourgogne, arriva à l'armée des deux couronnes; je le fis complimenter par respect, et lui fis présent par amitié, de quelques chevaux turcs superbes que j'avais encore de Zenta: il n'en osa accepter qu'un. Louis XIV, mécontent de ce que j'avais trompé Catinat, me fit grand plaisir en mettant le présomptueux et ignorant Villeroi à la place d'un des meilleurs généraux qu'ait jamais eus la France. Quand le duc de Savoie voulait faire quelque chose, il lui disait : *Je suis généralissime ;* Villeroi lui répondait : *J'ai un ordre du roi.* Il l'avait en effet de me chercher partout pour me combattre. Mon cousin eut la bonté de m'en avertir. J'avais besoin de Chiari pour la tête de mon camp; le commandant vénitien me parla neutralité, je lui dis que je m'en moquais; il me pria d'accepter sa protestation, et je signai tout ce qu'il voulut. L'ennemi m'attrapa. Je fus bien sa dupe cette fois-là. Je suis obligé d'en convenir. Prawntal avec tous les tambours de l'armée fit tant de bruit au pont de Palazzuolo que le corps destiné à empêcher le passage de l'Oglio y resta; et l'ennemi le passa ailleurs. Je pris une position à faire

Catinat est remplacé par Villeroi.

face de trois côtés. L'honnête Catinat au lieu d'être bien aise de voir son chef battu, lui disait : *Ne vous battez pas, retirons-nous.* Le duc de Savoye qui souhaitait un bon échec à Villeroi, lui disait : *Battez-vous! Attaquons! Catinat est timide, comme vous savez.*

Le 1er. septembre, vers ma gauche, mon poste de Chiari, tout excellent qu'il était, fut presque forcé par une vivacité française inouïe. Cassines, moulins, tout était déjà emporté. Je ne vis jamais tant de valeur. Daun les en chassa. Ma droite, cachée derrière un retranchement, ventre à terre, se leva tout d'un coup et tira à bout portant. Villeroi fit essayer le centre. Cela ne réussit guère quand les ailes sont battues. Bataille de Chiari.

Le digne, l'admirable Catinat rallie, ramène les troupes à l'attaque, reçoit une forte contusion à la poitrine, et un coup de feu à la main. Pour Victor Amédée, il était partout. Il s'exposa comme le plus déterminé des soldats; il eut un cheval tué sous lui. Quel singulier caractère ! cette fois-ci il voulait perdre la bataille ; mais l'habitude du courage éteignait en lui la politique.

Malgré la perte de l'armée des deux couronnes, elle était bien plus forte encore que la mienne. Je pris une bonne position. Mes deux succès avaient un peu calmé la confiance et le ton avantageux de Villeroi. On ne se battait plus qu'aux postes avancés et par petits détachements. Les miens avaient toujours l'avantage, parce que mes espions à qui je donnais souvent trois cents ducats pour une petite nouvelle, m'avertissaient du plus petit mouvement. Le tout était de décamper. Le premier courait risque d'être battu. Il fallait cependant prendre ses quartiers d'hiver.

Mes chevaux, sur les dents, n'avaient pas de quoi s'en servir. On leur donnait des feuilles mortes. Mes soldats maigrissaient à vue d'œil. Ils m'aimaient et souffraient patiemment. Ceux de Villeroi souffrant aussi, mais beaucoup moins, désertaient par centaines. Je donnai l'exemple de sobriété et de patience. Pour charmer notre ennui, mon Vaudemont voulut enlever son père dans son quartier (1); éveillé par un coup de fusil, il se

(1) Le père du prince de Vaudemont commandait un corps de l'armée française sous le maréchal de Villeroi.

sauva à cheval, en robe de chambre ; et ce coup de piété filiale fut manqué. Le mien le fut aussi ; car Catinat me déroba pendant la nuit son décampement et le repassage de l'Oglio. Trompé, ou plutôt mal servi ce jour-là qui était pourtant bien important pour moi, j'y cours malgré l'obscurité, et au lieu de détruire Villeroi, je ne lui fis que quatre cents prisonniers, et je lui tuai cependant quelque monde de l'autre côté de la rivière, par mon artillerie qui me suivit au grand galop.

Les Français mourant de faim et de fatigue entrèrent en cantonnement. Les Vénitiens ne voulurent pas m'en donner dans le Bressan. Me battre pour être battu, me retirer en Tyrol me paraissaient également dur : où aller donc hiverner? Je jugeai le parti le plus hasardeux, le plus prudent. Je me jette dans le Mantouan. Je prends d'assaut Canette, l'ancienne Bedriacum, grâce à un soldat de Thaun, qui, sous mille coups de fusil, coupe la corde d'un pont-levis, et puis Mascaria, Rodolesco et le pont de Gazolo.

J'eus deux petits malheurs en détache-

ment : je ne sais si ce fut de ma faute ou de celle de Drack, qui commandait l'un, ou de Mered, qui commandait l'autre. Il fut fait prisonnier ; et dans le moment qu'il allait être sabré par représailles, il fut sauvé par un officier français. Il avait donné dans une embuscade de Tessé, sorti de Mantoue pour cette expédition, qui lui fit honneur. Malgré cela j'eus tout le Mantouan, excepté Goito et Mantoue que je bloquai. Je ne sais si c'est le cœur ou l'esprit de la princesse de la Mirandole qui lui parlait pour moi ; mais elle donna un grand souper à tous les principaux officiers français, pour me faire surprendre la place. Je pris Berculo, malgré le duc de Modène, qui feignait de s'y opposer. Le duc de Parme s'opposa tout-à-fait à l'entrée de mes troupes dans son pays : je me moquai de ses protestations, et de celles du pape, dont il se disait feudataire. Gustalla s'était dejà rendu à moi ; et après avoir rangé si bien tous ces petits princes de l'Italie, j'en occupai trois provinces, pour donner du repos à mes troupes pendant tout l'hiver.

1702. Surprise de Crémone.

Moi seul je n'en prenais pas. Je courais d'un quartier à l'autre, et remarquais avec

plaisir la négligence chez les Français. « Il » faut, disait Villeroi, que je fasse danser » le rigodon à ces trois princes pendant le » carnaval ». Cela nous donna envie de le prévenir, en surprenant Crémone ; Commerci allant l'attaquer d'un côté, et Vaudemont de l'autre. Le premier s'égara pendant la nuit. Un de mes détachements était entré par un égoût (1) ; j'étais déjà maître d'une porte de la place, des casernes et de quelques rues. Ce couplet des soldats français fait l'histoire du reste. D'ailleurs cela s'est lu partout :

Par une faveur de Bellone,
Et par un bonheur sans égal,
Nous avons retrouvé Crémone,
Et perdu notre général.

Villeroi, pris par nos soldats qui l'avaient

(1) Le prince Eugène avait séduit par des présents et la promesse d'un évêché un curé de Crémone, dont la maison touchait à cet égoût, mais la vigilance et le courage de Dentragues, colonel de Royal-des-Vaisseaux, qui se trouvait à la tête de son régiment en bataille pour faire l'exercice dès le point du jour, firent tout échouer.

jeté bas de son cheval, méconnaissable, sans chapeau, sans perruque et sans épée, dit à Macdonel : « Je suis le maréchal ; sauvez-» moi, je vous offre un régiment de cavale-» rie, et une pension de deux mille écus ». Les rues étaient teintes de sang. Pour faire finir tous ces petits combats, je fis dire par Commerci à Villeroi d'ordonner de les faire cesser, et que les Français se rendissent. Villeroi eut le bon esprit de répondre : *on ne doit pas obéir à un prisonnier ;* et il dit, en voyant rapporter Crenan, qui était tué : *j'envie son sort.* Je me rendis à l'hôtel-de-ville : je voulus exciter la bourgeoisie. Mahoni dit à un de mes officiers, *bon quartier pour M. de Friedberg.* Celui-ci répondit : *ce n'est point un jour de clémence, faites votre devoir, je ferai le mien :* et Friedberg fut tué. Nos soldats, et surtout les cuirassiers, dont je ne fus pas parfaitement content pour le courage et l'ordre, furent repoussés de tout côté. Avant d'être chassés tout-à-fait de la ville, j'allai voir Villeroi, qui me fit pitié. Je le fis partir pour Inspruck, et commençai à commander la retraite, qui aurait été bien embarrassante, si Créqui m'avait coupé du

reste de mon armée (1). J'admirai la valeur des Français réveillés et à demi-nus, résistant partout avec acharnement, et l'intelligence de leurs officiers. Les miens en manquèrent beaucoup. J'eus la gloire d'avoir surpris et la honte de n'avoir pas gardé. Mais d'ailleurs quand on ne réussit pas, c'est comme si l'on n'avait pas entrepris. J'allai resserrer davantage Mantoue, où son duc mourait de peur et de faim, malgré tout ce que faisait Tessé, qui s'y conduisait à merveille. Il trompait même quelquefois mes partis pour y faire entrer des vivres.

Arrivée du duc de Vendôme à l'armée française.

L'habile, l'intrépide, le bon, l'aimable, le généreux, l'adroit à pénétrer les projets des autres, l'indiscret pour les siens quelquefois, l'affable, le paresseux Vendôme vint remplacer Villeroi. Il fit faire, en arrivant, plusieurs mouvements à son armée. J'en fis faire à la mienne, car je vis bien qu'il voulait m'attaquer, ou délivrer Mantoue. La cour de Vienne ne m'ayant pas donné assez

(1) Le marquis de Créqui était à quatre lieues de Crémone avec un corps de 20,000 hommes.

de troupes, ou par malice, ou faute de moyens, ce commencement de Vendôme fut très brillant. Il me prenait toutes mes petites villes et mes communications. Je me retranchais partout où j'allais, et pour le mieux observer, je pris un camp très près du sien.

Des gens de mauvaise humeur m'ont blâmé d'avoir voulu enlever Vendôme dans sa maison, à Rivalte, au bord du lac de Mantoue, où était son quartier-général, par Davia, que je fis mettre, avec cinquante hommes, sur des barques. Un de ces soldats tua la sentinelle que Davia avait dit d'enlever. La garde accourut. Davia se rembarqua, et eut tort de faire tirer, en partant, dans les fenêtres de Vendôme.

D'abord, à la guerre, *attrape qui peut;* et puis c'était lui faire honneur; car Catinat lui-même n'aurait pas mis autant de rapidité dans ses manœuvres. En tout cas nous fûmes quittes bientôt. Vendôme fit mettre douze pièces de canon sur une hauteur, d'où il fit percer ma maison à jour. Je me levai, car elle était près de me tomber sur la tête. Celle de Commerci fut brûlée par les boulets

rouges, d'autres abattues. Les tentes de ma garde trouées, et une centaine d'hommes tués. Je trouvai cela tout simple, mais un peu long, car la canonnade dura trois heures, et je ne me plaignis pas.

Ne voulant pas m'éloigner de Mantoue, j'élevai les retranchements de mon camp jusqu'à vingt pieds de hauteur. Qui croirait que j'aie appris quelque chose des Turcs, et que les Turcs aient appris quelque chose des Romains! cela leur est resté, je crois, des colonies, comme les formes étrusques des vases, des cruches qu'on trouve chez chaque paysan. Je retourne à mon sujet.

Bataille de Luzara.

Je ne pouvais me vanter du plus petit avantage sur Vendôme. Un gros détachement pour l'observer, commandé par Visconti, qui eut trois chevaux tués sous lui, avait été surpris et battu. Commerci, quoique les jambes nues dans ses bottes, arriva trop tard; et encore sans y être obligé, car il était malade. Je vis bien qu'il fallait lever le blocus de Mantoue, rassembler mes détachements et petites garnisons, et donner bataille avec mes vingt-six mille hommes. Je

marchai vers le Peraglio, et Vendôme à Luzara, d'où ma petite garnison, que j'y avais encore, se retira dans une tour. De Peraglio j'allai passer le Pô, où commence le canal du Zero, et je cachai toute mon infanterie ventre à terre derrière une grande digue, près du camp que l'ennemi avait fait marquer. Au moment que l'armée des deux couronnes, trompée par mes espions, allait y entrer, nous fûmes découverts par le plus grand des hasards. Je fis grimper la digue à mes soldats, qui s'y poussaient comme ils pouvaient, et fonçait sur les ennemis qui n'eurent pas le temps de se ranger en bataille. Ma cavalerie, avec des fascines que je leur avais données pour cela, s'ouvrit un passage pour soutenir mon infanterie. Le valeureux Commerci, le meilleur de mes amis et de mes généraux, est tué en battant l'aile gauche. Liechtenstein le remplace, et y est tué aussi. Langallerie la rallie, et repousse les victorieux désolés de la perte de leurs chefs. Ils reviennent à la charge, et reprennent leur terrain : pendant ce temps-là mon aile gauche est battue. Stahremberg la rallie. Vaudemont vient à son secours, et fait des

Mort de Commerci.

merveilles. Je suis heureux au centre, malgré la présence de Vendôme, qui était aussi à celui de son armée : et malgré cela j'allais être battu, si je n'avais pas remarqué qu'une partie de ma cavalerie, jusqu'alors inutile, ainsi que celle des alliés, à cause du terrain coupé, traversant quelques fossés moins larges et quelques broussailles moins épaisses, pouvait décider du succès de ma gauche et assurer le mien. Il me semble que c'est de coucher sur le champ de bataille qui en rend le gain certain. Ce fut apparemment pour en faire la politesse au roi d'Espagne, que Vendôme fit chanter le *Te Deum*. On m'a dit que le duc de Mantoue a toujours été à côté de ce roi pendant la bataille ; ce qui me donna bonne idée de sa prudence. Pour le duc de Savoie, il n'en avait pas dans ce genre-là. Il se battit à son ordinaire. Mais mécontentant tout le monde à force de finesse, il avait été mal reçu lorsqu'il vint à l'armée de Philippe V. Celui-ci s'en retourna, deux jours après la bataille, en Espagne. Avant d'abandonner tout-à-fait Mantoue, je voulus y entrer par mes intelligences. Cela ne me réussit pas encore. Un déserteur m'em-

pêcha d'être enlevé au moment de tomber dans une embuscade. J'avais fait tout ce que j'avais pu. J'avais acquis quelque gloire et perdu bien du terrain. Ce n'était pas ma faute. Qu'on pense à la supériorité du double de l'armée de Vendôme. Je ne retins de tous mes postes qu'Ostiglia, et je ne voulus prendre mes quartiers d'hiver qu'après avoir vu les Français entrer dans les leurs. J'envoyai Solari couvrir le Trentin, et je partis pour Vienne, où je n'avais pas été depuis deux ans.

1703. Eugène est nommé président du conseil aulique.

L'empereur me fit président de guerre à la place de Mansfeld. Je lui dis qu'on ne faisait pas la guerre sans troupes et sans argent; qu'elles en manquaient depuis six mois, ainsi que de tout ce qui leur était nécessaire. Je voulus que les autres commandants d'armée fussent mieux servis que je ne l'avais été; et c'est ce qui arriva. J'arrêtais la volerie de tous les départements. Je dis à l'empereur: « Votre armée, sire, est la monarchie. Sans » vos troupes elle sera encore aux Turcs, aux » Français, et peut-être, l'un de ces jours, » aux Hongrois. Votre capitale est une fron-

» tière. V. M. n'a point de forteresse d'au-
» cun côté. Tout le monde est payé, excepté
» ceux qui vous servent. Faites la paix, sire,
» si vous ne pouvez pas faire la guerre ; elle
» est impossible sans l'argent de l'Angleterre.
» Que font vos ministres de ne pas tirer
» parti de la haine contre la France, et de
» vous brouiller avec toute l'Europe, et
» même vos sujets ? Au surplus, si votre
» majesté impériale ne me charge pas d'atti-
» rer tout-à-fait le duc de Savoie, qui est à
» moitié à moi, elle n'aura jamais de succès
» en Italie ».

Irruption des Hongrois jusqu'aux portes de Vienne.

J'y réussis. Voilà le seul succès ministériel que j'eus cette année-là ; et le seul succès militaire fut de repousser les rebelles de Hongrie, assez loin et vivement, pour qu'ils n'inquiétassent plus Vienne, que Presbourg fût sauvé. Tout président de guerre que j'étais, je ne pus pas même me donner l'armée que Léopold m'avait promise, et je ne pus pas faire davantage.

1704.

Ce n'était pas beaucoup, à la vérité, mais enfin, ainsi que j'avais prévu, Caroli entra à la tête des mécontents, le jour de Pâques,

dans les faubourgs de Vienne. Je ne sais pas pourquoi ils eurent peur, et n'allèrent pas jusqu'à la cour; car j'eus bien de la peine à rassembler la petite garnison, et la bourgeoisie, que je plaçai derrière un retranchement fait à la hâte à S. Marceks, qui continua ensuite jusqu'au Danube de droite et de gauche. Le peu de troupes que nous avions entre Vienne, Presbourg et Raab avait été dispersé. En vain j'avais demandé de leur envoyer des renforts. Grâce à cette leçon, j'en envoyai à Heister, qui coupa la retraite aux coureurs qui avaient été à Vienne, et défit les détachements qui vinrent à leurs secours. J'allai moi-même en Hongrie, faire un petit moment la guerre, et ensuite l'accommodement avec Ragotzi, Berezeni, etc.

Il fallait que Léopold eût peur, pour lui dire de grosses vérités. Quelle est la maîtresse ou l'amie à qui l'on en dise impunément? A plus forte raison un grand souverain gâté par des esclaves qui l'accompagnent tous les jours à l'église, mais qui se gardent bien de suivre ses généraux à la guerre. Je lui demandais une audience extraordinaire dans les cas pressants, comme si j'eusse été am-

bassadeur d'une puissance étrangère : et encore cela m'arriva très rarement.

« Recrues forcées, lui dis-je encore cette » fois ci, milice ; emprunt en Hollande, qui » n'est bonne qu'à cela ; peu d'impôts, mais » espèce de capitation, sans employés ; et » point de bienfaits aux moines, et aux gens » de la cour, qui du reste doit toujours être » magnifique. Que dans une conférence avec » des gens à argent qui connaissent les res- » sources des états, et le numéraire des pays, » on lise des mémoires à discuter devant » votre majesté. Ils se moquent de nos fi- » nances, et moi j'en pleure : et qu'elle » cherche dans son pays un Colbert, s'il est » possible ».

Ce que je gagnai fut de pouvoir traiter tout seul, et j'attirai à nous la reine Anne et Marlboroug. J'allai le trouver à Hailbronn pour concerter tout avec lui, et le prince Louis de Baden, que je n'avais pas vu depuis long-temps : je me donnai les lignes de Béhel à défendre, et j'en sortis pour suivre Tallard, qui voulait se joindre à l'électeur de Bavière. Si je ne suis pas assez heureux pour l'en empêcher, mon pis-aller, me disais-je, est

de les battre ensemble pour ne pas y revenir à deux fois. Tallard et Marsin avaient deux autres genres de présomption que Villeroi, et plus d'esprit. L'un fondait la sienne sur sa bataille de Spire, et l'autre sur la protection divine, qui lui avait valu à la vérité celle de la cour par la cabale des dévots. Tallard avait la vue aussi courte au moral qu'au physique. Marsin voyait mieux, avait plus de talent, mais heureusement perdait la tête tout de suite.

Avec de la patience, sans se battre, ils m'auraient obligé à abandonner la Bavière; car je n'avais pu avoir que Nordlingen pour y établir mes magasins; mais ces messieurs étaient pressés, et l'électeur, furieux des pillages que j'avais laissé faire à Marlboroug, qui, par-là, était tout à moi. Nous nous aimions et estimions véritablement: c'était un grand homme d'état et de guerre.

Bataille d'Ochstet.

Ils avaient quatre-vingt mille hommes et nous aussi. Pourquoi les Français étaient-ils séparés des Bavarois? Pourquoi campèrent-ils si loin du ruisseau qui eût embarrassé notre attaque? Pourquoi mirent-ils vingt-

sept bataillons et douze escadrons dans Blenheim? Pourquoi dispersèrent-ils encore tant de troupes dans d'autres villages? Marlboroug fut plus heureux que moi dans son passage du ruisseau et sa belle attaque. Un peu d'escarpement me la fit faire une demi-heure plus tard. Mon infanterie fit bien. Ma cavalerie très mal. J'y eus un cheval tué sous moi. Marlboroug fut arrêté, mais point repoussé. Je parvins à rallier les régiments qui d'abord n'avaient pas voulu mordre. Je les ramenai quatre fois à la charge. Marlboroug avec son infanterie et artillerie, et quelquefois avec sa cavalerie, se débarrassa de celle de l'ennemi, et alla prendre Blenheim. Nous fûmes battus un moment par la gendarmerie; mais nous finîmes par la jeter dans le Danube. J'eus les plus grandes obligations à Marlboroug pour ses changements de disposition suivant chaque circonstance. Un dragon Bavarois me coucha en joue. Un de mes Danois le prévint heureusement. Nous perdîmes neuf mille hommes; mais douze mille huit cents tués, vingt mille huit cents prisonniers empêchèrent, cette fois-ci, les Français de chanter leur *Te Deum* ordinaire pour leurs défaites,

qu'ils ne reconnaissent jamais. J'écrivis au roi de Prusse la superbe conduite d'Anhalt et de son corps.

Le pauvre électeur joignit son corps avec celui de Villeroi, qui avait marché pour favoriser sa retraite. Ils s'embrassèrent tristement. « J'ai sacrifié, dit le premier, mes états » au roi ; je veux lui sacrifier ma vie ». Milord, duc et prince (car il le devint alors), Louis de Baden et moi nous allâmes nous divertir à Stuttgard. Le second prit Landau, le premier Trarbach ; et moi je manquai les deux Brisach. L'un parce que le gouverneur de Fribourg s'égara, et l'autre par la fausse délicatesse du lieutenant-colonel de Bareuth, que j'avais fait entrer comme ouvrier avec quelques autres, et qui ne pouvant souffrir une volée de coups de canne d'un piqueur des ouvrages de la place, commanda feu sur lui. C'était en vérité de l'honneur bien mal à propos. J'allai devant Ingolstadt, prêt à se rendre sans la valeur d'un régiment Français composé de braves déserteurs au service de Bavière. Ils refusèrent mes promesses, mais les étonnant par ma générosité de les renvoyer, et convoyer pour qu'il ne leur arrivât

rien, ils évacuèrent la place; et excepté Munich, toute la Bavière fut à nous, grâce au traité que je fis avec l'électrice. Les conditions étaient dures. Elle s'y refusait. Mais par le père Schuhmacher, bon Jésuite, son confesseur, je réussis à les lui faire signer: et je partis pour Vienne.

Touché de l'état du duc de Savoie, redevenu bon Autrichien, qui avait presque tout perdu (1), que la cour de Vienne n'avait pas soutenu; je le représentai à l'empereur. « Eh » bien, me dit-il, menez-lui des renforts; » commandez l'armée d'Italie. — Je me sou- » viens, sire, lui répondis-je, de ma dernière » campagne, où par bêtise, ou friponnerie, » ou malice, ou jalousie, me laissant sans » argent et sans troupes, on m'a fait déblo- » quer Mantoue, perdre toutes les villes que » j'ai prises, et rendu inutile ma victoire de » Luzara. Ils ont intercepté mes lettres à » votre majesté, et veulent compromettre » mon honneur. J'aime mieux mettre tous » mes exploits à ses pieds, et mener, je ne 1705.

(1) Les Français avaient pris Verceil, Suze, Ivrée, Aoste et Vérue.

» sais où, une vie tranquille. Voilà vingt-
» deux années de travail, et les dix der-
» nières d'orages de cour et de chagrins. J'a-
» vais espéré de reconquérir la moitié de la
» succession d'Espagne; mais malgré ma
» victoire d'Hochstet, je crains encore pour
» les états de votre majesté, qui étaient
» perdus si j'avais été battu. » Léopold me promit vingt-huit mille hommes payés exactement et ne manquant de rien. Je ne voulus partir qu'après eux, et je me rendis à Roveredo. La Mirandole venait de se rendre. J'entrai dans le Bressan. Vendôme marcha pour m'attaquer; mais ayant été prévenu par moi pour occuper la hauteur de Gavardo, il ne l'osa pas. Ce fut là que j'appris la mort de l'empereur. J'aimais davantage Joseph Ier. qui lui succéda; mais je craignis, puisque les fils font toujours le contraire des pères, qu'il n'abandonnât le duc de Savoie, dont j'étais, en vérité, responsable. Point du tout. Il m'écrivit de continuer, et m'envoya tout de suite cent mille florins pour le paiement des troupes.

Le prince Eugène retourne en Italie.

Mort de Léopold.

Léopold avait de bonnes qualités; mais je ne conçois pas que quelques flatteurs espa-

gnols et autrichiens aient essayé de l'appeler Léopold-le-Grand : à la vérité, cela n'a pas pris. Il détestait tant les Français, qu'il avait défendu qu'on dît un mot de leur langue à sa cour. Je m'y tirais d'affaire en parlant italien, que je sais mieux que l'allemand, quoique je ne sois point embarrassé pour entendre cette dernière langue et donner des ordres.

Vendôme s'en alla dans le Piémont, et chargea son frère le grand-prieur de m'affamer dans mon camp de Gavardo, pour me faire quitter le Bressan. Je voulus le déloger de la cassine de la Bouline, poste important. A ce sujet, il y eut un combat incroyable en courage et en ressources : sept grenadiers défendirent le colombier. Si Würtemberg avait voulu mettre le feu à la cassine d'abord en arrivant, il ne l'aurait pas manquée. Le grand-prieur vint au secours : n'osant pas risquer un engagement général, je tentai le passage de l'Oglio. Cela était nécessaire, car il ne restait plus au duc de Savoie que Turin ; j'y réussis, mais comment ? Il me fallut ruse sur ruse, et me servir de la paresse du grand-prieur que je savais grand dormeur, pour

lui dérober ma marche à la faveur de la nuit. Il voulut réparer cette faute à son réveil par une diligence incroyable. Près de me rejoindre, je revirai vers lui pour l'attaquer. La position qu'il prit me fit peur; et contre mon ordinaire j'assemblai un conseil de guerre. Je me doutai bien qu'on me déciderait à ne pas attaquer.

Je me doutai aussi que l'Espagnol Toralba ne valait pas grand'chose. Je le chassai de Palazzuolo, en le menaçant de le fusiller s'il jetait dans l'Oglio les vivres dont j'avais le plus grand besoin. Il se sauva à Bergame : Visconti et Joseph de Lorraine qui y fut blessé, l'atteignirent; et au lieu de défendre la hauteur où il s'était fort bien posté, quelques coups de canon l'engagèrent à se rendre avec neuf cents hommes. Qu'on juge la colère et l'étonnement du grand-prieur. Palazzuolo et Ponte d'Oglio s'étant rendus, je m'avançai pour passer l'Adda, seule barrière du Milanais.

J'allai prendre Soncino; et apprenant que le quartier-général des Français était à Solesino, je dis à mes généraux : « Albergotti » a sûrement joint le grand-prieur, et je parie

» à ce mouvement hardi que Vendôme est » arrivé à l'armée ». J'en fus bien convaincu encore lorsqu'après avoir fait occuper le poste des quatorze Navilles par Wetzel, Vendôme lui-même vint l'en déloger. Ses grenadiers attaquaient le pont, pendant que d'autres se jetaient dans l'eau à droite et à gauche, pour prendre en flanc des deux côtés mon détachement. Voilà de la valeur, de l'intelligence et de la vivacité; et voilà le soldat français.

Bataille de Cassano ou du Ritorto.

Vendôme voulait se battre, et moi je ne le voulais pas. Je voulais secourir le duc de Savoie par le Mantouan; Vendôme ne le voulait pas. Vendôme, sans être aussi négligent que son frère, avait un peu de sa paresse. Je lui soufflai une marche pendant la nuit, et arrivai dans deux marches forcées sur les bords de l'Adda : je m'emparai d'une magnifique maison de campagne des Jésuites de Bergame, appelée le Paradiso. J'avais passé l'Adda tranquillement; mais un de mes chariots de pontons se rompit en chemin. L'Adda, presque torrent dans ce moment-là, n'était pas facile; sa rapidité empêchait de joindre aisément les pontons. Vendôme eut le temps d'arriver; mais une espèce

d'amphithéâtre de mes grenadiers pour protéger les travailleurs, le dégoûta du dessein de l'interrompre. L'Espagnol Colmenero m'instruisait de tout. Je voulus aller battre le grand-prieur ; il décampa, quoique lentement, sur un ordre positif de son frère. Je croyais passer l'Adda sur le pont de Cassano : Vendôme s'y opposa. C'était à qui se donnerait le change. Je voulus finir tout cela par une bataille. On m'avait dit que Vendôme dormait ordinairement l'après-midi, sans qu'on osât l'éveiller, de peur de le mettre de mauvaise humeur. Linange s'empare de la cassine et du pont de Ritorto ; il est repoussé. J'y arrive, je reprends tout, et j'enfonce la gauche des Français. Vendôme y arrive aussi avec sa troupe dorée, éclaircie dans un moment par notre feu. Il a un cheval tué sous lui, et reçoit un coup de fusil à sa botte. Je reçois un coup de fusil à la gorge, et malgré le sang qui coulait en abondance, je continue jusqu'à ce qu'un second coup de fusil, au-dessous du genou, m'oblige à me retirer pour me faire panser. C'était fait des Français, si je prenais une redoute. Je fis dire à d'Anhalt de finir une

tiraillerie, qui m'ennuyait au centre et à la gauche. Vif et brave comme il était, il pousse son cheval dans le Ritorto, suivi par ses Prussiens qui avaient de l'eau jusqu'au menton. Il est blessé. Wurtemberg fait de même à la droite; il est tué. Les armes et les munitions avaient été mouillées chez l'un et chez l'autre. On ne pouvait plus répondre au feu des Français; ils s'emparèrent du château de Cassano. Bibra, Rewentlau, Joseph de Lorraine, jeune prince de dix-neuf ans, furent tués en arrêtant l'ennemi et tenant ferme en deçà du Ritorto qu'ils avaient été obligés de repasser, et que l'ennemi respecta comme une barrière que je lui avais désignée. Il renonça à la franchir, comme moi je renonçai au passage de l'Adda. Si c'est-là ce qui s'appelle perdre une bataille, j'en conviens. J'allai prendre un poste excellent à Trevigio. Les soi-disant vainqueurs étaient apparemment en plus grande confusion que les vaincus, puisque personne ne s'approcha de mon arrière-garde. Ces vainqueurs-là perdirent plus de monde que les prétendus vaincus, me laissèrent des drapeaux et des prisonniers, et avaient jeté un

grand nombre d'équipages dans le canal. Quoique Vendôme eût été joint par son frère, qui dormait à Rivolta, à deux lieues de la bataille, et qui fut pour cela renvoyé de l'armée, il demanda des renforts à Lafeuillade, parce qu'il crut que je voulais l'attaquer. Je ne me réunis pas, à la vérité, au duc de Savoie, mais par les renforts que j'obligeai Vendôme à exiger de Lafeuillade, je fis échouer le projet du siége et de la prise de Turin. Ai-je perdu la bataille? je n'en sais rien. En tout cas, je ne me reproche pas de l'avoir donnée. Un grand succès me rendait maître de l'Italie; et le non succès qui est différent d'un revers, et que je pourrais attribuer à mes deux blessures, ne m'empêcha pas de ruser encore tout le reste de la campagne vis-à-vis de Vendôme, et de prendre mes quartiers d'hiver derrière les montagnes, à Cassinato, Lunato, etc. Avant d'y entrer, j'avais essayé encore quelques petites entreprises que Vendôme fit toutes échouer. N'être pas battu par un homme comme celui-là, est plus glorieux que d'en battre un autre. Je partis pour Vienne.

1706. Marlboroug arriva à Vienne. Je lui avais

écrit que sa présence me serait nécessaire. Je le présentai à l'empereur, qui le reçut comme on peut bien s'y attendre. Il m'aida à obtenir du secours pour le duc de Savoie. « La reine Anne, lui dit-il, m'a envoyé pour » cela. Nous prêterons 25,000 liv. sterling » à votre majesté impériale, et je compte » battre les ennemis dans les Pays-Bas. » Il s'y rendit, et moi en Italie. J'arrivai à Roveredo en même temps que les fuyards de mon armée, confiée à Reventlau qui venait d'être battu à Cabsinato. Je n'avais que trop corrigé Vendôme de sa paresse. Instruit de mon départ de Vienne, il m'avait devancé à son armée; il avait fait le malade, et pris, en présence de tout le monde, des remèdes comme s'il l'avait été : et quittant tout d'un coup les tisanes, il monta à cheval la nuit du 18 au 19 avril pour cette superbe expédition. Je ralliai les fuyards, et je courus à Gavardo pour empêcher Vendôme de m'ôter la communication avec le Trentin. Vendôme mit à toutes ses marches une célérité étonnante. J'eus bien de la peine à lui échapper. Jamais on ne m'avait donné autant de besogne. Je parvins cependant à m'emparer

de plusieurs postes, pour m'assurer du bord de l'Adige : cela m'était bien nécessaire pour faire lever le siége de Turin. Mais heureusement que, grâce au discernement de Louis XIV, Lafeuillade en fut chargé. On l'avait fort mal investi. Deux portes étaient libres. Vendôme m'observait de l'autre côté de l'Adige; il fallait pourtant passer cette rivière. Un commandant vénitien s'avisa encore de me refuser le passage à la Badia : je fis hacher la porte par mes grenadiers, et m'apercevant que Vendôme n'était plus à l'armée, dont il était allé remettre le commandement à Milan au duc d'Orléans, j'en rendis grâces d'abord à Dieu; et sans me gêner beaucoup je trompai les Français qui gardaient trois postes, et passai l'Adige où ils ne m'attendaient pas.

Passage de l'Adige et du Pô par l'armée impériale.

Tessé avait perdu l'Espagne à Barcelone; Villeroi, les Pays-Bas à Ramillies : il fallait que Lafeuillade perdît l'Italie. Je passai le Tanaro et le Pô. Vendôme avait emporté avec lui l'amour, le cœur et l'esprit des Français. Je passai la Secchia et le canal de Ledo, et je remerciai encore Dieu de m'avoir en-

Marche du prince Eugène pour secourir Turin.

levé Vendôme. Le duc de Parme m'envoya des compliments, des fourrages et des étapes dans ses états. Le duc de Savoie m'envoya un seigneur de sa cour pour me conjurer d'arriver. Il était mal à son aise avec son petit corps hors de la ville, dont il avait laissé le commandement à Daun. J'écrivis à celui-là que tout cela finirait bientôt; et à celui-ci que, comptant être à Nice-de-la-Paille le 30 du mois d'août, je lui remettrais bientôt dans Turin, pour le récompenser de sa belle défense, la patente de général d'infanterie que l'empereur m'avait donnée pour lui. Je fis prendre Goito par le prince de Hesse, et l'Astradella par Kirchbaum. Je ne marchais plus que la nuit, à cause des chaleurs qui nous incommodaient beaucoup. Je passai la Bormida, et je me reposai le 27 tout près du Tanaro, pour arriver en Piémont à l'endroit que j'avais annoncé au commandant de Turin, deux jours plus tôt que je ne le lui avais promis quinze jours auparavant. Je lui en donnai avis bien vite, avec ordre de remercier de ma part sa brave garnison. *Le grand calculateur Catinat*, me disais-je à moi-même, *et le spirituel et*

rapide Vendôme (quand il devait l'être), *ne m'auraient point laissé faire tout cela.* Je remerciai encore le ciel, car on est dévot quand on est heureux. *Apparemment*, disais-je encore, *que le pouvoir étendu et l'esprit rétréci de Marsin, arrêtent les talents et la valeur du duc d'Orléans.* J'allai trouver le duc de Savoie au-dessous de Carmagnole; et nos soldats, en nous voyant nous embrasser, jetaient leurs chapeaux en l'air et criaient : *Vive Joseph* Ier. *et Victor Amédée!* et, je crois aussi un peu: *vive Eugène!*

Lafeuillade donna un assaut le 30, et fut repoussé avec une grande perte. Le duc d'Orléans, plus habile que ses deux collégues, voulut marcher à moi. Marsin lui dit dans le conseil de guerre, que je ne songeais vraisemblablement qu'à jeter du secours dans la ville, et qu'avec le reste je serais spectateur de la prise. Tous les généraux furent de l'avis du duc d'Orléans. Marsin montra un écrit signé du roi. Le prince, en colère, leur dit: *Messieurs, j'ai un tuteur. Ma chaise de poste; je pars.* Il n'en fit pourtant rien,

parce qu'il avait envie de se battre. J'envoyai Visconti couper un convoi considérable.

Bataille de Turin.

Turin tenait depuis quatre mois, et n'en pouvait plus. Nous marchâmes enfin pour le délivrer. Le duc de Savoie et moi nous montâmes sur une hauteur d'où nous vîmes des mouvements incertains dans le camp ennemi. *Ces gens-là, mon cousin, lui dis-je, sont à demi-battus.* Toute notre artillerie donne un coup d'archet terrible : la bataille commence. Le duc de Savoie et moi nous courions où nous croyions notre présence nécessaire. Cette fois-ci il se battait de bonne-foi et de tout son cœur ; on pouvait en être sûr : l'aile droite fut repoussée d'abord, parce qu'elle ne put pas attaquer aussitôt que la gauche. Anhalt raccommoda tout avec sa brave infanterie prussienne, et moi à la tête de quelques escadrons. Pendant une heure et demie on eut quelques avantages de part et d'autre. On tuait, mais on ne battait pas. On parvint à sauter dans les retranchements des Français ; mais on se débanda en poursuivant. Trois pièces de canon bien postées arrêtèrent les carabiniers

qui, sans cela, auraient bien maltraité mes cuirassiers, et peut-être mon infanterie. C'est en ralliant celle qui avait déjà été un peu entamée, qu'un de mes pages et un valet de chambre furent tués derrière moi, et que mon cheval blessé d'un coup de carabine, me renversa dans un fossé. On me crut mort, et on dit que cela fit, un petit moment, quelque effet sur la troupe. L'ordre que je donnai, en remontant à cheval, couvert de poussière, de boue et de sang, au régiment de Starhemberg, de faire une décharge sur la cavalerie française, en débarrassa mon infanterie, qui se maintint dans l'endroit des lignes qu'elle avait forcé. Leur centre tenait bon. Rebinder fut repoussé trois fois par le duc d'Orléans, qui reçut deux coups de fusil. Ce fut le duc de Savoie qui enfin entra lui-même dans les retranchements.

On put alors donner du secours au prince de Saxe Gotha, qui faisait des merveilles à la droite, et ne pouvait pas réussir à cause du château de Lucento. Les Saxons alors sautent dans les retranchements, forcent Pont-Cassine, etc.; on croit la bataille gagnée

partout ; mais tout se rallie et nous attaque dans le champ de bataille que nous venions d'emporter. Daun, quoique pressé par Lafeuillade, fait une sortie dans ce moment si intéressant, et décide la victoire. Je ne sais ce qui en serait arrivé, si Albergotti n'avait pas fait la sottise de rester spectateur sur la hauteur des Capucins, avec quarante bataillons. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la bataille la plus disputée que j'aie vu, aurait duré encore plus long-temps. Du reste, ne pouvant pas m'attendre à cette bêtise, j'avais des troupes disposées pour le prendre en flanc, s'il avait voulu descendre jusqu'à moi. C'était le 7 de septembre.

Mon bonheur voulut que Marsin, qui y fut tué, m'ait attendu avec ses quatre-vingt mille hommes derrière des lignes : s'il était venu m'attaquer auparavant, et me tourner, j'aurais été bien embarrassé avec mes trente mille hommes. J'eus beaucoup d'obligation dans cette affaire à deux Français, Bonneval et Langalleri, mauvaises têtes qui finirent bien mal, mais que j'aimais beaucoup alors pour leur valeur et leur esprit. J'avais du

crédit chez l'empereur Joseph, et je les avais pris comme généraux à son service. C'est dommage qu'ils aient ainsi tourné. Ils faisaient les esprits forts qui sont presque toujours des esprits faibles. L'affiche d'irréligion est, indépendamment de cette sotte impiété, le cachet du mauvais goût.

Avant de me réjouir tout-à-fait, craignant que les assiégeants battus ne cherchassent à couvrir le Milanais, je tirai ma lunette d'approche, dont je ne me sers que lorsque je ne peux pas reconnaître de près; et les voyant se sauver vers Pignerol plutôt que de se retirer, je dis au duc de Savoie: *Mon cousin, l'Italie est à nous.*

On peut imaginer la manière dont nous fûmes reçus tous les deux dans Turin. Le peu de poudre qui restait dans la ville servit à peine pour faire une salve générale de l'artillerie pendant le *Te Deum. Je ne crois pas cette fois-ci*, dis-je à Daun que j'embrassai de tout mon cœur, *que Louis XIV en fasse chanter un à Paris.*

Le lendemain de la grande bataille, le

prince de Hesse en perdit une petite contre Médavi; mais cela ne me fit aucun tort: je poursuivais toujours. Les Vaudois massacraient les fuyards. Nous prîmes Chivas, Novare, Milan, dont nous bloquâmes la citadelle; Lodi, Pizzighitone, Tortone, Alexandrie, Seravalle et Casal. En allant reconnaître le poste de Caracorta, j'avais reçu une assez forte contusion d'une balle de mousquet au bras gauche.

Notre généralissime resta à Turin, bien content, et moi je pris mes quartiers d'hiver; et tous les deux nous songeâmes à faire le siége de Toulon, après avoir pris la citadelle de Milan, celle de Modène et quelques petits postes encore; ce qui engagea Louis XIV à nous offrir d'évacuer toute l'Italie. Nous y consentîmes, et en rendant quelque chose au duc de Mantoue, la Myrandole à son duc, et beaucoup au duc de Savoie, pour sa récompense. Daun signa la convention de notre part, et St.-Pater de celle des Français, le 7 de mars. 1707.

Je ne sais ce qui prit à Joseph Ier. de m'envoyer sur le Rhin à la place du prince de Baden. Je lui écrivis que c'était sûrement

un tour de mes ennemis; que je ne le voulais pas, et que j'étais en bon train dans ce pays-ci. Je ne m'attendais pas, à la vérité, à manquer Toulon. Nous l'aurions pris indubitablement, si on ne nous avait pas fait perdre du temps à la conquête du royaume de Naples, où il y avait une conspiration en faveur de la maison d'Autriche. Deux maudits cardinaux, Grimani et Pignatelli, qui en étaient, l'emportèrent sur l'avis du duc de Savoie et le mien. Il n'y a pas de crédit à la cour qui tienne à l'absence. Louis XIV aurait été bien plus humilié de voir emporter le Dauphiné, le Languedoc et la Provence. Tessé s'opposa en vain à notre passage des montagnes; je les passai le 4 juillet au Col de Tende, et le duc de Savoie et les autres corps ailleurs. On passa le Var; on prit quelques retranchements; on marcha à Fréjus; on arriva devant Toulon.

Siége de Toulon.

Le duc de Savoie me chargea d'emporter la hauteur de Sainte-Catherine. J'y plaçai le jeune prince de Saxe-Gotha, et le duc de Savoie lui promit un renfort de quatre bataillons, s'il y était attaqué. Ils ne purent

jamais y arriver à temps. Jamais les Français n'attaquèrent avec tant de rapidité et de furie. Ce prince de vingt ans, déjà lieutenant-général des armées de l'empereur, de l'Angleterre et de la Hollande, d'une figure charmante, en tout genre accompli, se défendit comme un lion. Il avait déjà perdu beaucoup de monde; de deux cents hommes qui lui restaient encore, il n'en avait plus que trente ou quarante auxquels il dit: *Mes amis, mourons au moins en gens d'honneur.* Il fut tué dans l'instant, de deux coups de fusil. Travaux, retranchements, batteries, tout était ruiné et emporté, tout était à recommencer. Je ne pouvais me consoler de la perte du jeune prince; mais je le fus un peu de la perte de Sainte-Catherine, par la prise de deux forts, Sainte-Marguerite et Saint-Louis. Cependant, dans le fond, je me disais, à quoi cela servira-t-il? Tessé faisait d'excellents arrangements dans la place, et je me doutais bien que l'expédition de Naples, qui avait retardé l'arrivée de la flotte anglaise et hollandaise devant Toulon, nous l'aurait fait manquer; mais voilà ce que c'est que les cabinets, les parlements, les états.

généraux et les coalitions. Il fallait, comme j'avais proposé, marcher tout de suite à Toulon, après l'expulsion des Français de la Lombardie. Malgré cela, sans le cœur et l'esprit de Tessé, et le jour malheureux de la mort de mon cher prince de Gotha, nous aurions réussi.

Je laissai au duc de Savoie l'honneur de proposer la levée du siége. Je n'eus garde de le contredire; je me doutai bien que les Anglais l'accuseraient d'être d'intelligence avec les Français. Ils avaient de l'humeur d'avoir fait tant de dépense inutilement; il faut leur pardonner. J'écrivis à Marlborough qu'ils avaient tort, et que cette fois-ci, par hasard, le duc de Savoie était le plus honnête homme du monde vis-à-vis de nous; mais il ne l'avait pas trop été vis-à-vis des Provençaux qu'il avait rudement extorsionés, et auxquels il faisait couper et déraciner les oliviers. On enlevait des plantes et des semences pour les porter dans son pays. Détesté comme il l'était, il fut souvent gêné dans sa retraite. La mienne se fit mieux. Le 25 juillet mon armée arriva à Fréjus. Je prévins Médavi qui voulait déranger ma marche

dans les défilés, et le passage du Var que j'exécutai sans aucun empêchement.

Fâché cependant d'avoir passé une campagne sans aucun succès, j'allai prendre Suze, seule place qui restât aux Français en deçà des monts. J'allai à Turin pour régler les quartiers d'hiver, à Milan pour régler les contributions des princes d'Italie, et à Vienne pour régler les plans de la campagne prochaine.

Voyage à Vienne.

Il ne faut pas paraître mécontent à la cour. Je hais les frondeurs, quand même ils auraient raison. Du boudoir, les mauvais propos ou plaisanteries passent au salon; du salon, à la salle à manger; et, grâce aux laquais, de là au cabaret. Ils font ensuite sur le peuple une impression qui peut devenir dangereuse. Etant sûr que Joseph Ier. serait embarrassé vis-à-vis de moi pour ne m'avoir pas cru, j'eus l'air respectueux comme de raison, mais aisé vis-à-vis de lui: il m'en sut gré, et me gronda de ce que je m'exposais trop. On peut bien se douter de la réponse que je fis à cet aimable reproche. « Vous avez chassé, me dit-il, les Français » de la Bavière et de l'Italie; allez les chasser

» des Pays-Bas. Reposez-vous, et partez le 26 » de mars pour plusieurs cours, et faites agir » la coalition comme vous et moi nous l'en- » tendons ».

1708. Voyages et négociations auprès de différentes cours.

Le 31 j'étais déjà à Dresde, et j'obtins du roi Auguste, qu'il m'enverrait un corps de ses troupes. J'allai de là à Hanovre ; l'électeur m'en promit autant. Je partis pour La Haye, où j'embrassai de tout mon cœur Marlborough, qui y était venu pour le même sujet. Nous pressâmes tous les deux Heinsius et Fagel de nous aider, en les assurant que pour empêcher l'ennemi d'assiéger des places, nous gagnerions une bataille le plus tôt possible. J'apaisai le mieux que je pus ces messieurs, mécontents de ce que l'empereur n'avait pas fait sa paix avec les rebelles de Hongrie, et s'appropriait les revenus de Naples, du Milanais et de la Bavière. J'allai ensuite à Dusseldorff apaiser aussi l'électeur Palatin, mécontent de Joseph Ier., au sujet du Haut-Palatinat. Je retournai à Hanovre avec Marlborough pour presser l'électeur. Je passai par Leipsick pour presser encore le roi Auguste que j'y trouvai ; et après avoir été rendre compte à Vienne de mes heureuses négociations, on m'envoya tout de suite à

Francfort pour conférer avec l'électeur de Maïence, celui d'Hanovre et Rechteren, ministre de Hollande. Je fis courir le bruit que c'était un voyage de santé, et que les médecins m'avaient ordonné les bains de Schlangenbad; et je dis à tous ces petits alliés: « C'est votre intérêt; un grand em-
» pereur vivrait à vos dépens, si vous ne
» l'étiez pas, et s'en trouverait peut-être
» mieux. On est obligé ainsi de ménager vos
» pays. Si vous ne vous protégez pas vous-
» même, en le défendant, gare qu'un autre
» Louvois ne fasse mettre encore tout l'em-
» pire à feu et à sang ».

Villars ne fut pas la dupe des ordonnances de la faculté pour la guérison des maux que je n'avais pas. Il écrivit à un prisonnier qu'il me renvoyait: « Si vous êtes dans l'armée
» que va commander M. le prince Eugène,
» assurez-le de mes respects. J'apprends qu'il
» va prendre les bains le 20 juin; il me semble
» qu'il n'était pas autrefois si attentif à sa
» santé. Nous verrons bientôt quelle sorte de
» bains il aura voulu prendre ». J'assemblai mon armée d'Autrichiens et d'alliés Allemands à Coblentz, où j'eus une longue con-

Campagne des Pays-Bas avec Marlborough.

férence avec l'électeur de Trèves. Les Français avaient 100 mille hommes dans les Pays-Bas; Marlboroug n'en avait que 60 mille. On me donna ordre de marcher à son secours. J'y fis aller mes troupes à marches forcées, et j'y allai moi-même en poste, craignant qu'on ne s'y battît sans moi. Cadogan vint me complimenter à Maëstricht. Il me dit que les Français avaient surpris Gand, Bruges et Plaskendaël, et qu'on avait besoin de moi. Je passai par Bruxelles, où mon entrevue avec ma mère, après vingt-cinq ans de séparation, fut bien touchante, mais bien courte; et je trouvai Marlborough campé à Asch, entre Bruxelles et Alost; et apprenant que les ennemis avaient leur gauche de l'autre côté de la Dendre, je demandai à Marlborough, en arrivant, si son intention n'était pas de livrer bataille : « C'est mon » avis, me dit-il tout de suite, et je vois avec » plaisir, mais sans en être étonné, que nous » avons tous deux fait la réflexion que sans » cela on couperait notre communication » avec Bruxelles. Je voudrais attendre vos » troupes. — Je ne vous le conseille pas, lui » répondis-je; car les Français auraient le

» temps de se retirer ». Vendôme voulut nous disputer le passage de la Dendre. Il dit au duc de Bourgogne, que de mauvais conseillers engagèrent à marcher vers Gand : « Quand on marque au prince Eugène l'en» vie d'éviter un engagement, il sait vous y » obliger. » Je vis cette phrase-là dans la lettre justificative qu'il fit imprimer à son retour de Paris.

Bataille d'Oudenarde.

Cadogan alla à Oudenarde, et dans quelques heures fit faire un pont sur l'Escaut : « Il est encore temps, dit Vendôme au duc » de Bourgogne, d'arrêter votre marche et » d'attaquer, avec ce que nous avons ici, la » partie de l'armée des alliés qui a passé la » rivière ». Celui-ci hésite, s'arrête sur la hauteur de Gavres, perd du temps, veut retourner sur ses pas, envoie vingt escadrons pour disputer le passage, les rappelle, et dit : « Marchons à Gand. — Il n'en est » plus temps, dit Vendôme ; vous ne le » pouvez plus à présent ; dans une demi» heure vous aurez les ennemis sur les bras. » — Pourquoi m'avez-vous donc arrêté ? lui » dit le duc de Bourgogne. — Pour atta» quer tout de suite, lui répondit-il. Voilà

» déjà Cadogan maître du village de Hurne » et de six bataillons ; formons-nous au moins » du mieux que nous pouvons ». Rantzan commença l'attaque ; il culbuta une colonne de cavalerie, et l'aurait été à son tour, sans le prince électoral d'Hanovre, qui, dans la mêlée, eut son cheval tué sous lui. Grimaldi commanda trop tôt et maladroitement une charge. « Que faites-vous? lui crie Vendôme » qui accourt au grand galop ; vous vous y » prenez mal. — Le duc de Bourgogne l'a » ordonné, lui répondit-il ». Celui-ci, piqué d'être contrarié, ne songe qu'à contrarier l'autre. Vendôme veut faire charger la gauche. « Que faites-vous ? lui dit le duc de Bour- » gogne. Je vous le défends ; il y a un ravin » et un marais impraticables. » Qu'on juge de la colère de Vendôme qui y avait passé un moment auparavant. Sans cette mésintelligence, nous aurions été peut-être battus ; car notre cavalerie fut plus d'une grosse demi-heure en bataille, avant que l'infanterie pût la rejoindre. C'est même à cause de cela que je fis abandonner le village de Hurne, pour en envoyer les bataillons soutenir les escadrons à l'aile droite ; mais le

duc d'Argyle arriva, avec toute la diligence possible, à la tête de l'infanterie anglaise; ensuite la hollandaise, quoique beaucoup plus lentement. *Nous voilà*, dis-je à Marlborough, *en état de nous battre*. Il était six heures du soir: c'était le 11 de juillet, nous avions encore trois heures de jour. J'étais à la droite à la tête des Prussiens; quelques bataillons tournèrent le dos, après avoir été attaqués avec une furie sans égale: ils se rallièrent et réparèrent leur faute, et nous regagnâmes le terrain perdu. Le combat s'engagea alors tout le long de la ligne. Le coup-d'œil était superbe; c'était un rideau de feu. Celui de notre artillerie fit beaucoup d'effet: celle des Français, par l'incertitude qui régnait dans l'armée, suite de la désunion des chefs, fort mal postée, n'en fit pas beaucoup. Chez nous c'était le contraire; on s'aimait, on s'estimait; jusqu'au maréchal Ouverkerke des Hollandais, vénérable par son âge et ses services, mon ancien et celui de Marlborough, il nous obéissait et se battait à merveille.

Voici bien une preuve de notre bonne harmonie. Mes affaires allaient mal à la droite que je commandais. Marlborough qui

s'en aperçoit, m'envoie un renfort de dix-huit bataillons; à peine, sans cela, pouvais-je me soutenir où j'étais. J'avance alors, et je fais plier la première ligne. Mais je trouve à la tête de la seconde, Vendôme, à pied, la pique en main, animant ses soldats. Il fit une si vigoureuse résistance, que je n'en serais jamais venu à bout sans Natzmer, à la tête de ses gens d'armes du roi de Prusse, qui perce, enfonce, et me fait remporter un succès complet.

Marlborough achetait le sien plus cher à la gauche, où il attaquait de front pendant qu'Ouverkerke délogeait l'ennemi des haies et des villages. Nassau, Frise et Oxenstiern poussèrent cette infanterie au-delà des défilés; mais ils furent mal menés par la maison du roi, qui vint à son secours. Je rendis la pareille à milord duc. J'envoyai Tilly, qui, faisant un grand circuit, vint prendre à dos cette brave maison du roi, près de nous arracher la victoire; mais alors enfin elle fut décidée. L'obscurité de la nuit nous empêcha de poursuivre, et m'inspira un moyen d'augmenter le nombre des prisonniers que nous avions faits. J'envoyai des tambours à divers

endroits, avec ordre de battre la retraite à la française ; et je postai plusieurs de mes officiers français réfugiés, pour crier de tous les côtés : *A moi, Picardie! à moi, Champagne! à moi, Piémont!* Les soldats français y coururent, et j'en fis une bonne récolte. En tout, nous en prîmes sept mille. Le duc de Bourgogne et ses mauvais conseillers s'étaient déjà retirés depuis long-temps. Vendôme ramassa tous les débris, et se chargea de l'arrière-garde.

Comme on avait déjà commencé à se tirer les uns sur les autres, tant il faisait noir, Marlborough attendit le jour pour atteindre l'ennemi, avant qu'il arrivât dans Gand. Son détachement ne le trouva que trop tôt. Vendôme avait posté ses grenadiers à droite et à gauche du grand chemin, et ils mirent en déroute notre cavalerie poursuivante. Vendôme, par-là, sauva les restes de l'armée qui entra dans Gand, toute débandée, avec les ducs de Bourgogne et de Berry, et le comte de Toulouse. Sa présence calma les soldats.

Ils tinrent tous un conseil de guerre dans l'auberge appelée la Pomme-d'Or. L'avis des

princes et de leurs cours fut, à l'ordinaire, détestable. Vendôme se fâcha, leur témoigna son indignation d'avoir été contrarié par eux, et leur dit, que ne voulant plus l'être, il ordonnait à l'armée d'aller camper derrière le canal de Bruges, à Lovendeghem. Je le plaignis du fond de mon cœur, comme l'année 1704, l'électeur de Bavière, et en 1706, le duc d'Orléans.

Eugène va voir sa mère à Bruxelles.

Comme j'étais sûr que Marlborough ne pouvait que faire de bons arrangements, le lendemain de la bataille j'allai revoir ma mère à Bruxelles. Que de larmes de tendresse ne versa-t-elle pas en me revoyant avec quelque gloire de plus! Je lui dis que la part de celle de Marlborough, ainsi qu'à Hochstet, m'avait cependant paru plus grande. La joie de la vengeance se mêla un peu à celle de notre victoire. Elle était bien aise de voir humilier le grand roi qui l'avait exilée. Nous ne pûmes nous empêcher de nous égayer un peu sur ses anciennes devises et la place des Victoires. Les quinze jours que je passai ainsi avec elle furent les plus agréables de ma vie. Je me séparai d'elle avec d'autant plus de peine, que c'était vrai-

semblablement pour ne nous revoir jamais ; mais heureusement on ne se le dit pas. Le dernier jour de mon séjour les troupes de la Moselle arrivèrent. Nous fûmes alors de la même force que les Français. J'envoyai huit bataillons pour renforcer le corps de Marlborough, qui couvrait la Flandre ; je laissai le reste pour couvrir Bruxelles, et je le rejoignis au camp d'Elchin. Lui, Ouverkerke et moi fûmes d'avis d'envoyer un gros détachement dévaster l'Artois et la Picardie, pour obliger Vendôme à quitter son camp. Vendôme, qui nous devina, y resta inébranlable. Je proposai le siége de Lille. Des députés des états-généraux s'avisèrent d'être d'un autre avis. Marlborough fut du mien ; ils furent obligés de se taire. Me voilà chargé du siége, et Marlborough de le couvrir contre l'armée du duc de Bourgogne. Celui-ci, avec soixante mille hommes, campa près du Pont-des-Pierres ; et moi, avec quarante mille, après avoir investi la ville, je pris mon quartier-général à l'abbaye de Looz, le 13 du mois d'août. Le brave et habile Boufflers, avec une garnison de seize bataillons, et quatre régiments de dragons, me préparait

Siége de Lille.

bien de la tablature. La besogne, loin d'être aisée, était dangereuse; car Mons n'était pas à nous. Ma première attaque du fort Catelen fut repoussée. Mon entreprise, le même jour, pour faire saigner une grande mare d'eau qui m'incommodait, ne réussit pas mieux. Je fis faire des épaulements, car le feu de la place nous incommodait tellement, qu'un boulet de canon emporta la tête du valet-de-chambre du prince d'Orange, dans le moment qu'il lui passait sa chemise. On se doute bien qu'il fut obligé d'en prendre un autre, et de reculer son quartier. J'ouvris la tranchée, et le 23 les assiégés firent une sortie où Betendorff, lieutenant-général qui y commandait, fut fait prisonnier. Boufflers le traita à merveille. La fête de S. Louis, qu'il célébra par trois décharges générales de toute son artillerie, nous coûta quelques hommes. La nuit du 26 au 27, les assiégés firent une terrible sortie. Je fis emporter le poste du moulin de St.-André. Boufflers me le reprit, et j'y perdis six cents hommes.

L'armée française s'approche de cette place.

Marlborough me fit dire que Berwick ayant renforcé le duc de Bourgogne, l'armée, forte de cent vingt mille hommes,

marchait au secours de Lille. Les députés des états-généraux se mêlant toujours de tout, et toujours mourant de peur, me demandèrent un renfort pour lui. Je me rendis à son camp pour le lui offrir ; il me dit : *Allons reconnaître ensemble le terrain entre la Deule et la Marck.* Et après l'avoir examiné, il me dit : *Je n'en ai pas besoin ; je rapprocherai seulement mon camp du vôtre.* Vendôme proposa de ne pas perdre un jour pour attaquer l'armée d'observation et celle du siége. *Je ne le puis*, dit le duc de Bourgogne ; *j'ai envoyé un courrier à mon grand-père, pour savoir s'il le veut.* On tint des conférences à Versailles, et le roi envoya sa bête de Chamillard au camp de son petit-fils. Il monta avec lui sur le clocher du village de Seclin, pour observer nos deux armées, et il décida qu'il fallait renoncer à nous livrer bataille.

Je ne conçois pas comment Vendôme n'en devint pas fou ; un autre, moins zélé, aurait tout envoyé au diable ; et lui, meilleur petit-fils d'un roi de France que l'autre, se donna la peine de le mener la veille reconnaître de si près la position de Marlborough,

que ce prince y fut frisé d'un boulet de canon. J'étais retourné encore au camp de Marlborough pour y être son volontaire, si on l'avait attaqué.

Mais (lorsque j'y pense encore) un Chamillard, c'est tout dire, un jeune prince sans caractère, et un vieux roi qui avait perdu le sien... c'était bien de quoi mettre la rage dans le cœur de Vendôme, à qui l'on fit faire une retraite, comme s'il avait été battu. Je continuai le siége, bien sûr de ne pas être interrompu, et je pris la redoute de la porte de Flandre, et quelques autres; mais après trois heures de combat pour une des plus essentielles, j'en fus chassé et poursuivi jusque dans mes tranchées: je n'en bougeais guère, et le roi de Pologne et tous mes jeunes princes à mes côtés, car il fallait donner l'exemple et des ordres. Je fis donner deux assauts pour faciliter la prise du chemin couvert. Toujours repoussé; mais un carnage horrible. Cinq mille Anglais, que Marlborough m'envoie pour réparer mes pertes, font des merveilles, mais sont mis en déroute. On entend: *Vive le Roi et Boufflers!* Je dis quelques mots d'anglais à ces braves gens, qui se rallient

autour de moi ; je les ramène dans le feu ; mais une balle au dessus de l'œil gauche me renverse sans connaissance. On me croît mort, et moi aussi. On trouve un tombereau ; on me traîne jusqu'à mon quartier : on désespère de ma vie, puis de ma vue. Point du tout, je revins à moi. La balle ne m'avait frappé qu'obliquement. Voilà encore une attaque manquée. Il ne revint pas quinze cents hommes des cinq mille, et douze cents travailleurs y furent tués.

Obligé d'aller me faire traiter, et de ne me mêler de rien pendant quelque temps, je laissai le commandement du siége à Marlborough, qui remit le sien à Ouverkerke. Il parvint à se loger sur un tenaillon de la gauche ; mais une mine terrible culbuta l'attaque et les attaquants. Marlborough en contre-mina quelques unes, et se donnait toutes les peines possibles pour m'en épargner à mon retour. Il m'obligea à manger en public pour rassurer mon armée, et s'en retourna à la sienne.

Le chevalier de Luxembourg me trompa en introduisant des munitions de guerre dont les assiégés avaient bien besoin ; et un capitaine, nommé Dubois, à la nage, me trompa

en portant un billet de Boufflers au duc de Bourgogne, pour l'assurer que, depuis quarante jours que la tranchée était ouverte, je n'étais pas encore entièrement maître d'aucun ouvrage. *Malgré cela, Monseigneur*, ajoutait-il, *je ne pourrai tenir que jusqu'au 15 ou 20 d'octobre.*

Je manquais de poudre. Une seule lettre de Marlborough à son amie, la reine Anne, m'en fit envoyer avec quatorze bataillons, sur la flotte du vice-amiral Binghs qui les débarqua à Ostende. Tout le monde sait la bêtise de Lamotte qui, non seulement me laissa arriver ce convoi, mais fit battre complètement tout son corps destiné à l'empêcher. Tout-à-fait rétabli de ma blessure, je visitai jour et nuit les travaux que Boufflers, toujours présent aussi partout, arrêtait ou contrariait sans cesse.

J'imaginai de donner de fréquentes alarmes pendant plusieurs nuits à une demi-lune, pour l'attaquer ensuite en plein midi; étant persuadé que les soldats, fatigués, prendraient ce temps-là pour se reposer. Cela me réussit. Je fis donner un assaut à un angle saillant, et je réussis. Je fis attaquer le

chemin couvert, et je réussis. De là, je fis une brèche à la courtine, et en élargis une sur un bastion : je réussis ; et lorsque je travaillai enfin à la descente du fossé, le maréchal qui avait inventé tous les jours quelque nouvel artifice, tantôt en boîtes de fer-blanc, tantôt en pots de terre remplis de grenades, et enfin tout ce que la valeur et la science lui inspiraient, demanda à capituler le 22 de septembre.

Boufflers demande à capituler.

Je ne lui fis d'autres conditions que de lui promettre de signer celles qu'il me proposerait. « C'est pour vous marquer, lui écrivis-« je, monsieur le maréchal, ma parfaite « estime pour votre personne, et je suis sûr « qu'un galant homme comme vous n'en « abusera pas. Je vous félicite de votre belle « défense. »

Mon conseil de guerre, que j'assemblai par politesse, me fit des représentations sur l'article, que la citadelle ne serait point attaquée du côté de la ville. Je m'y rendis, ayant mon projet dans la tête, et j'écrivis à Boufflers : « Quelques raisons m'empêchent, » monsieur le maréchal, de signer cet ar-» ticle-ci ; mais je vous donne ma parole

» d'honneur de l'observer. J'espère, dans » six semaines, vous donner moi-même de » nouvelles preuves de mon admiration. »

Boufflers se retira dans la citadelle, et j'entrai dans la ville avec Marlborough, le roi de Pologne, le landgrave de Hesse, etc. Nous allâmes le matin à l'église, et le soir à la comédie; et toutes les affaires de la capitulation étant finies le 29 octobre, je fis ouvrir la tranchée ce même jour devant la citadelle.

Siége de la citadelle.

Avant que je parle de ce siége, il faut que je raconte ce qui m'arriva pendant celui de la place. Un commis de la poste écrivit au secrétaire du général Dopf de me porter deux lettres, dont l'une venait de La Haye, et l'autre de je ne sais où. J'ouvris celle-ci, et ne trouvai qu'un papier graissé. Persuadé, comme je le suis encore, que c'était une méprise, ou quelque nouvelle inutile que j'aurais pu lire peut-être, si je m'étais donné la peine de mettre ce papier devant le feu, je le jetai. On le ramassa, et on prétend qu'un chien à qui on l'attacha autour du cou, mourut empoisonné vingt-quatre heures après.

Ce qui me fait croire que cela n'est pas vrai, c'est qu'à Versailles on était trop généreux, et à Vienne trop dévot.

Le neuvième jour, les assiégés firent une vigoureuse sortie. Le prince de Brunswick, qui la repoussa, reçut un coup de fusil à la tête. Le 11, plus vigoureuse sortie encore du chevalier de Luxembourg, qui chassa mes troupes de leurs boyaux et nous fit replier jusqu'à Sainte-Catherine. Un de mes excellents officiers de l'état-major eut la tête emportée d'un coup de canon à côté de moi. L'ennemi perdit assez de monde avant de rentrer dans la citadelle. Je fis tout réparer.

Me voilà tout d'un coup obligé d'abandonner le siége, dont je laissai la direction au prince Alexandre de Wurtemberg. L'électeur de Bavière faisait celui de Bruxelles. Marlborough et moi nous le lui fîmes lever, après un joli combat et quelques belles manœuvres bien combinées dont il eut tout l'honneur ; car je ne pus pas passer l'Escaut où je voulais. L'électeur de Bavière fut un peu honteux. Les princes français l'auraient été aussi, si la joie de retourner à Versailles ne les en avait pas empêchés.

Je retournai au siége, mais quel changement! Le maréchal avait profité de mon absence pour chasser les assiégeants du premier chemin couvert que je leur avais laissé. Après l'avoir fait reprendre, ainsi que les autres postes abandonnés, j'écrivis au brave Boufflers : « L'armée française s'est retirée, » monsieur le maréchal, vers Tournay; l'é- » lecteur de Bavière vers Namur; les princes » vers leur cour. Ménagez votre personne » et votre brave garnison. Je signerai encore » tout ce que vous voudrez. » Il me répondit : « Rien ne presse encore ; permettez- » moi de me défendre le plus long-temps » que je pourrai. Il me reste assez d'ou- » vrage pour mériter encore plus l'estime » de l'homme que je respecte le plus. » Je fis donner l'assaut au second chemin couvert. Le roi de France s'en douta apparemment, car il écrivit au maréchal de se rendre. Malgré la répugnance que celui-ci y avait, il était prêt à le faire lorsque, dans un billet que le duc de Bourgogne avait ajouté à la lettre du roi, il lut : *J'ai su d'un certain endroit que l'on veut vous faire prisonnier de guerre.* Je ne sais où il avait trouvé cela, mais ce

prince, estimable à la paix, ne pouvait jamais que dire et faire des sottises à la guerre. Ce billet, cependant, fit quelque sensation pour un moment. Généraux et soldats jurèrent de périr tous plutôt sur la brèche. Boufflers en pleura de joie, à ce qu'on m'a raconté; et prêt à prendre ce parti, il se ressouvint de mon billet, qui valait mieux que celui du duc de Bourgogne, et après quatre mois de tranchée ouverte devant la ville et la citadelle, il m'envoya, le 8 de décembre, tous les articles qu'il voulait que je signasse: ce que je fis sans aucune restriction. J'allai bien vite, avec le prince d'Orange, lui rendre visite, et véritablement hommage à son mérite. Je l'embrassai bien cordialement et acceptai un souper, à condition, lui dis-je, que ce sera un souper de citadelle affamée, pour voir ce que vous comptiez manger sans l'ordre exprès du roi. On nous servit un rôti de chair de cheval. Les gourmands de ma suite ne prirent point goût à cette plaisanterie, mais furent bientôt consolés en voyant arriver des provisions de la ville qui nous firent faire une excellente chère.

Capitulation de la citadelle.

Le lendemain je lui donnai un aussi bon

dîner que je pus à mon abbaye, où il vint me rendre visite. On fut fort gai et confiant; on parla guerre, politique, et Louis XIV. Je m'observai sur ce dernier article; et ne parlant que de ses grandes qualités, je priai le maréchal de me mettre à ses pieds. Je m'amusai beaucoup des flatteries, à ce sujet, des députés des états-généraux qui, croyant être bien fins, voulaient par-là le disposer à la paix qu'ils souhaitaient ardemment. Je n'osai jamais être seul avec le maréchal, de peur qu'on ne fît des commérages sur notre compte, et que l'un ou l'autre ne parût suspect à leur cour, où l'on a toujours de bons amis qui ne dorment jamais. Après mes marques de considération pour cet illustre vaincu, partout où nous étions ensemble, au spectacle et à nos promenades dans les rues où je le voyais adoré de tout le monde, je le fis conduire, lui et sa brave garnison, à Douai, avec une grosse escorte et tous les honneurs possibles.

Dans une de nos conversations, je lui dis: « Si vous aviez pu être dehors et dedans à-» la-fois, monsieur le maréchal, et s'il n'y » avait pas eu d'autres princes de France

» que M. de Vendôme, que j'appelle ainsi » par amour pour Henri IV, je n'aurais ja- » mais pris Lille. » Je fis reprendre Gand et Bruges; et Marlborough et moi, après avoir mis nos troupes en quartier d'hiver, nous allâmes passer un mois à Bruxelles; mais ma mère n'y était plus (1).

1709. Eugène va à La Haie avec Marlborough.

Le 9 de janvier nous partîmes pour La Haye. Ce ne fut qu'honneurs et festins, présents pour Marlborough, et feux d'artifice pour moi : mais j'en empêchai un magnifique, en priant les états-généraux d'en donner l'argent à leurs braves soldats que j'avais fait estropier; et le 20 janvier je partis pour Vienne, pour rendre compte et demander des ordres.

J'en reçus pour faire la paix, si l'on m'accordait tout ce que je demanderais. Je retournai le 8 avril à La Haye, où je trouvai les plénipotentiaires du roi de France. La famine, le froid d'un hiver comme on n'en avait jamais vu, l'épuisement d'hommes et

(1) La mère du prince Eugène était morte à Bruxelles, où elle avait épousé secrètement le duc d'Ursel. Elle s'était retirée dans cette ville après avoir été exilée de Paris, ayant été compromise dans l'affaire des empoisonnements de la marquise de Brinvilliers.

d'argent, lui en donnaient bien l'envie : mais les vaincus oublient qu'ils le sont dès qu'ils commencent à entrer en négociation : c'est de l'entêtement que l'on prend pour de la fermeté, et ils finissent par être plus vaincus encore.

Voilà encore cent mille hommes dans les Pays-Bas, aux ordres de Marlborough et aux miens, et cent mille hommes aux ordres de Villars. « Je vais, dit-il au roi en partant, » chasser vos ennemis si loin, qu'ils ne re- » verront plus les rives de l'Escaut; et, par » une bataille en arrivant, regagner tout ce » qu'on a pris à votre majesté. »

Siége et reddition de Tournai.

Sans vouloir l'éviter, car il était brave de corps et d'esprit, il prit une position extrêmement avantageuse : c'était un de ses grands talents. Il lui manquait très peu de chose pour être un parfait homme de guerre. Avec des renforts qui nous venaient de tous les côtés, nous étions plus forts que lui; mais il n'y avait pas moyen de l'attaquer où il était. Pour l'obliger à en sortir, nous résolûmes le siége de Tournay. La tranchée fut ouverte le 7 de juillet, et le drapeau blanc fut arboré le 28; et le 21 d'août, après la plus terrible guerre souterraine que j'aie jamais vue (car

dans vingt-six jours les assiégés firent jouer trente-huit mines), la citadelle se rendit. Villars ne remua pas. « Allons prendre Mons, » dis-je à Marlborough, peut-être que ce dia- » ble d'homme se lassera d'être si prudent. » Madame de Maintenon ne le croyait pas autant qu'il l'était, quoiqu'elle l'aimât beaucoup; car elle permit à Louis XIV de lui envoyer le maréchal de Boufflers pour l'aider. Des ennemis de Villars, à Versailles, crurent lui donner un dégoût ; mais j'ai déjà prouvé que les braves gens s'aiment, s'entendent et s'estiment.

Les deux maréchaux auraient bien voulu sauver Mons sans hasarder une bataille. Nous en étions aux compliments pour savoir qui obligerait l'autre à la donner. Dès que nos troupes de Tournai furent arrivées : « Ne » perdons point de temps, dis-je aussitôt; et » malgré cent vingt mille hommes, les bois, » les haies, les villages, les trouées, les tri- » ples retranchements, cent pièces de canon » et les abattis, finissons la guerre en un » jour ».

Bataille de Malplaquet.

Les députés de Hollande et quelques pauvres généraux se récrièrent, représentèrent

et m'ennuyèrent ; je voulus bien leur dire que les anciens soldats français étaient morts dans les six ou sept batailles que Marlborough et moi nous avions gagnées ; et nous nous décidâmes à donner la bataille de Malplaquet. Le 11 septembre, un brouillard épais qui s'éleva, dérobait aux maréchaux nos dispositions ; nous le dissipâmes à huit heures du matin, par une décharge générale de toute l'artillerie. A cette musique militaire succéda celle de tous les hautbois, tambours, fifres et trompettes. Nous vîmes alors Villars se promener dans tous les rangs. Comme il faut toujours parler du roi aux Français : *Mes amis*, leur disait-il, à ce qu'on m'a raconté, *le roi m'ordonne de combattre, n'en êtes-vous pas bien aises ?* Il y eut des cris de *Vive le roi et M. de Villars*. J'attaquai, sans crier, le bois de Sars. Je ralliai les gardes anglaises qui, dans le commencement, s'étaient éparpillées, les uns par trop de courage, et les autres par une raison contraire ; mes bataillons allemands les soutinrent. Malgré cela nous étions culbutés, sans le duc d'Argyle, qui, en grimpant courageusement sur le parapet du retranchement, me rendit maître

du bois. Tout cela me valut une balle derrière l'oreille, qui engagea tous ceux qui étaient autour de moi, à cause du sang que je perdais, à me conseiller de me faire panser. *Si je suis battu*, leur répondis-je, *cela n'en vaut pas la peine, et si les Français le sont j'en aurai tout le temps.* Qu'aurais-je eu de mieux à faire que de me faire tuer, après tant de responsabilité que j'avais prise sur moi, encore dans cette occasion-ci? Qu'on me pardonne cette digression et cette personnalité; mais on est homme. Tâcher de réparer les torts qu'on a eus, est, je l'avoue, plus noble; mais survivre à sa gloire est terrible. Mes affaires de la droite allant bien, je voulus décider celles de milord duc à la gauche, qui allaient lentement. En vain le prince d'Orange avait planté un drapeau sur le troisième retranchement; tout le corps hollandais était presque en entier couché à terre, tué ou blessé. Pendant six heures Marlborough se battait avec le centre et la gauche, sans aucun avantage marqué. Ma cavalerie, que j'envoyai à son secours, fut culbutée en chemin par celle de la maison du roi, qui le fut elle-même par une batterie

qui la prit en flanc. Marlborough enfin, sans moi, avait gagné du terrain. Ainsi il me fut aisé de tourner le centre de l'armée ennemie, qui était resté en l'air par la défaite des ailes. Boufflers faisait pour Villars ce que je faisais pour Marlborough; et quand il le vit tomber de cheval, blessé dangereusement au-dessus du genou, et la victoire leur échapper, il ne songea qu'à faire la plus belle retraite, dans le meilleur ordre possible. Je crois que ce n'est pas trop dire que de mettre la perte des deux armées à quarante mille hommes. Ce qui n'avait pas péri était mort de fatigue. Je fis reposer mes restes, enterrer tout ce que je pus, et ensuite marcher à Mons.

Prise de Mons.

Il n'y avait que cinq mille hommes. J'ouvris la tranchée le 25 de septembre; et prêt à donner l'assaut à l'ouvrage à cornes de Bertamont, le 22 d'octobre, Grimaldi capitula. Nos troupes entrèrent en quartier d'hiver; et moi, obligé de postillonner sans cesse, j'allai avec Marlborough à La Haye, pour caresser les états-généraux prêts à nous échapper. Je leur conseillai de dire aux conférences de Gertruidenberg qu'ils ne voulaient point entendre parler de paix à moins,

Voyage à La Haie et ensuite à Vienne.

qu'elle ne fût générale. C'est un bon moyen pour faire durer la guerre ; car il y a à parier que de quatre ou cinq puissances, il y en a une dont ce n'est pas l'intérêt. J'étais sûr de la reine Anne, parce que j'étais sûr de Marlborough ; il me seconda parfaitement. J'allai en rendre compte à l'empereur. Je lui fis un petit tableau de l'Europe, dont je vis que son conseil n'avait pas la moindre idée. J'exposai l'envie que je remarquais à plusieurs puissances de nous quitter. On a du cœur de loin. On me dit que je ferais une belle campagne. Je répondis que j'avais fait tuer plus de monde qu'on ne pourrait m'en donner, mais que j'essayerais.

Je ramassai trois cent mille florins pour mon armée, qui depuis long-temps n'était pas payée, et des recrues tant que je pus, pour renforcer Heister contre les rebelles de Hongrie, qu'on n'avait ni le talent de battre, ni l'esprit d'apaiser.

Je retournai bientôt après aux Pays-Bas 1710.
par Berlin, où j'allai descendre le 1er. d'avril, chez mon ami, le prince d'Anhalt-Dessau. Il fallait empêcher le roi de Prusse, qui s'imaginait que celui de Suède lui donnerait

de l'ouvrage, de retirer ses troupes d'Italie, où le duc de Savoie, méditant une invasion dans le Dauphiné, en avait besoin.

Nouvelle campagne en Flandre.

Frédéric-Guillaume me le promit, me donna une belle épée et une tabatière de vingt-quatre mille florins; ce qui était beaucoup pour un prince pauvre et avare. J'allai chercher, le 15 d'avril, à La Haye, Marlborough; et, en arrivant en Flandre, nous trouvâmes les lignes des Français, depuis Maubeuge jusqu'à Ypres, emportées par Cumberland. Nous allâmes mettre le siége devant Douai.

Mes équipages, venant de Hollande par eau, furent pris par un partisan français, près d'Anvers : vaisselle, cassettes et présents que je venais de recevoir. Louis XIV, sensible apparemment à tout ce que je lui avais fait dire de respectueux par le maréchal de Boufflers, me fit tout rendre. Je donnai cinq cents ducats et une épée d'or à ce partisan. Je fis ouvrir la tranchée la nuit du 5 au 6 de mai. Albergotti fit une vigoureuse sortie, le 8, qui me dérangea beaucoup. Aucuns commandants n'en ont fait autant que lui. Il en faisait quelquefois jusqu'à quatre dans un jour.

Villars, rétabli de sa blessure, arriva de Paris pour nous faire lever le siége. Nous prîmes une bonne position; et, quoiqu'elle ne fût pas aussi forte que celle qu'il avait prise à Malplaquet, l'année d'auparavant, il la respecta. Tant de batailles et de places perdues depuis le commencement du siècle, avaient rendu les Français bien circonspects, et Villars lui-même : c'est tout dire. Le 24 de juin Douai se rendit.

J'eus aussi ma circonspection à mon tour. Je voulais prendre Arras, et alors rien ne m'arrêtait jusqu'à Paris; mais Villars fit échouer mon projet par une position excellente, où je n'osai pas l'attaquer. Je m'en consolai par la prise de Béthune. Ce fut l'affaire de huit jours. Le 14 d'août, nous eûmes un joli avantage. Villars, toujours courageux pour sa personne, quand il ne pouvait pas l'être pour son armée, donna cinq cents chevaux à Broglio, pour enlever un grand fourragement, et marcha lui-même à la tête de cinquante escadrons pour le soutenir. Broglio, pressé d'attaquer, tomba dans une embuscade, et Villars s'en retourna très piqué.

Prise de Béthune.

Marlborough avait bien envie de l'attaquer. Je lui dis: *Je parie qu'il n'y en aura pas moyen; allons le reconnaître.* — *Et bien*, me dit-il, après l'avoir trouvé lui-même, *continuons à prendre des places.* Nous fûmes ouvrir la tranchée le 16 devant St.-Venant, et on capitula le 28.

Siége d'Aire. Le siége d'Aire n'alla pas si vite. Ce ne fut qu'au commencement de novembre, qu'après de grands efforts de valeur des deux côtés, les assiégeants emportèrent le chemin couvert. Le brave Quebrinta se défendit, malgré cela, jusqu'au 8. On prit des quartiers d'hiver. La Haye étant la clef de la coalition que je voyais à tout moment prête à se déranger, j'y allai encore avec Marlborough, et je retournai à Vienne le 26 janvier.

1711. Voyage à Vienne. J'y trouvai l'empereur et ses ministres toujours indécis entre leur morgue particulière et l'intérêt général. « Une corde ou un » cordon, en un mot, leur dis-je, à Ragotzi » et à Caroli. Finissez donc cette ennuyeuse » rebellion; vous en aurez bon marché, car » les Turcs vont marcher en faveur de Char- » les XII; et à moins que Pierre Ier. ne

» fasse quelque sottise, il les occupera long-
» temps ».

Ils m'envoyèrent (je puis dire à moi, puisqu'ils croyent que le président de guerre est le grand-vizir) un ministre nommé Zéphala-Aga, pour que j'assure de leur part l'empereur qu'ils ne lui en voulaient plus; mais que c'était aux Russes, dont sa Hautesse, dit-il, voulait se venger, pour des raisons connues de toute la terre. C'étaient ses propres paroles.

Mort de Joseph Ier.

Joseph Ier. fut attaqué de la petite-vérole. Il n'y avait pas de bons médecins à Vienne; on en fit venir un de Lintz: elle sortit si bien en abondance que je le crus sauvé. Je voulus aller prendre congé de lui avant d'aller aux Pays-Bas; il me fit dire que je n'avais déjà que trop exposé ma vie pour lui, et qu'il en avait besoin ailleurs qu'à la petite-vérole. Je n'insistai pas, et partis le 16 avril. Trois jours après, j'appris sa mort par l'ignorance de la faculté de médecine de la haute et basse Autriche, qui disputa toute la nuit sur les moyens de remédier à une grande chaleur d'entrailles qu'éprouvait l'empereur. Je regrettai beaucoup ce prince,

âgé de trente-trois ans ; le premier, depuis Charles-Quint, qui eût du caractère et qui ne fût pas superstitieux ; et je songeai à le servir même après sa mort. Je courus chez presque tous les électeurs, pour les disposer à assurer la couronne impériale à son frère, et j'allai solliciter encore les Hollandais de continuer leur crédit en argent et en amitié au roi d'Espagne, Charles II, qui devint l'empereur Charles VI.

Les protestants ne manquèrent pas de publier que la cour de Rome, quelquefois humiliée par Joseph Ier., avait gagné les médecins ; mais il ne faut jamais croire les libelles diffamatoires, et ces auteurs de prétendues anecdotes particulières ou de doutes malicieux. Depuis long-temps on veut toujours que les grands personnages meurent empoisonnés.

Changements à la cour d'Angleterre.

Tallard, plus dangereux à la paix qu'à la guerre, que je n'aurais pas laissé prisonnier en Angleterre, si j'avais pu me douter qu'il y prendrait du crédit, fit triompher les Torys et écraser les Whigs. Son assiduité auprès de mademoiselle Mashan, nouvelle favorite de la reine, au lieu de la duchesse

de Marlborough ; ses succès de société ; ses présents de vins de Bourgogne et de vins de Champagne aux très honorables membres du Parlement, qui en étaient amateurs, changèrent la face des affaires de l'Europe ; et puis un M. Ménager, qui y fut envoyé par Louis XIV. On en verra les suites.

Marlborough jouait de son reste aux Pays-Bas. Il trouva pourtant moyen d'y finir sa carrière militaire avec gloire ; il força les lignes des Français derrière la Senzée, et prit la ville de Bouchain.

Marlborough est rappelé.

On lui trouva mille défauts, la duchesse étant disgraciée : de fier qu'il était, on le fit insolent ; et d'un peu trop économe, on le fit malversateur et concussionnaire. Ses amis, comme on se doute bien, se conduisirent en amis ; c'est tout dire. Il fut rappelé : ce fut pour moi un coup de foudre. Les Français s'assemblaient sur le Rhin ; je fis revenir des Pays-Bas, Vehlen avec un gros détachement ; et partant de La Haye, le 19 de juillet, je rassemblai très vite à Francfort toutes les troupes que je pus ramasser, et je pris une si bonne position dans un camp près de Mühlberg, que je fis faire, et couvris l'élection

de la couronne impériale, qui aurait manqué si j'avais reçu un échec. Les Français n'osèrent pas la déranger : ce fut pour moi une campagne de sagesse plutôt que de gloire.

La reine Anne ne se gênait plus. Elle avait mal reçu l'ambassadeur d'Hollande, et fait défendre sa cour à Gallas, celui de l'empereur, prenant pour prétexte des propos qu'il devait avoir tenus sur son compte. Charles VI m'ordonna de réparer les gaucheries de Gallas, s'il en avait fait, et de regagner le cabinet de St.-James.

Voyage du prince Eugène à Londres.

En bon cousin de Victor-Amédée, j'aurais dû faire ce qu'il aurait fait à ma place, crier contre Marlborough encore plus haut que ses ennemis, et ne pas le voir. Mais, par calcul même, les petits esprits devraient faire semblant d'avoir de l'ame. On voit trop par où ils veulent réussir. Ils sont méprisés, et manquent leur coup. La reconnaissance, l'estime, le partage de tant de travaux militaires, et la pitié pour un disgracié, me firent jeter avec attendrissement dans les bras de Marlborough. D'ailleurs, dans des occasions pareilles, le cœur l'emporte. Le peuple, qui me suivait partout depuis que

j'avais mis le pied à terre à Londres, s'en aperçut, et m'en aima davantage: l'opposition et les honnêtes gens de la cour m'en estimèrent plus. D'une façon ou de l'autre, tout était fini pour l'Autriche. Je caressais beaucoup les gens en place. Je fis des présents; car on achète beaucoup en Angleterre. J'offris de faire rappeler Gallas. Je présentai un mémoire à ce sujet, et priai la reine de faire prendre d'autres bases au congrès d'Utrecht, où étaient déjà ses plénipotentiaires, pour que l'empereur pût y envoyer les siens. On me fit une réponse si vague, que si la cour de Vienne m'avait cru, on n'aurait pas compté du tout sur les faibles secours du duc d'Ormond, qui partit pour commander les Anglais à la place de Marlborough, et je n'aurais pas perdu la bataille de Denain. Voici comme cela se passa. Malgré la belle réception de la reine, qui me donna, à mon départ, son portrait, j'allai dire aux états-généraux que nous ne pouvions plus compter que sur eux; et passant par Utrecht pour faire mes observations, je trouvai le ton des Français si changé, si élevé, que je fus plus sûr que jamais de ce que j'avais annoncé. A

Bataille de Denain.

mon arrivée à l'abbaye d'Anchin, où je rassemblai mon armée, qui était de plus de cent mille hommes, d'Ormond vint me faire les plus belles promesses, et eut la bonté de consentir à ce que je passasse l'Escaut au-dessous de Bouchain; mais après avoir feint de consentir au siége de Quesnoi, il chercha d'abord à m'en détourner; et puis, sans se gêner, me refusa d'y concourir. Je lui dis : « Eh bien, monsieur, je me passerai de vos » dix-huit mille hommes. — Je les mènerai, » me dit-il, pour aller prendre possession de » Dunkerque, que les Français doivent me » remettre. — Je félicite les deux nations, » lui dis-je, de cette opération, qui fera au- » tant d'honneur à l'une qu'à l'autre. Adieu, » monsieur ». Il donna ordre à toutes les troupes à la solde d'Angleterre de le suivre. Très peu lui obéirent. J'avais prévu le coup. Je m'étais assuré du prince d'Anhalt et du prince de Hesse-Cassel.

Le 30 de juillet, je pris le Quesnoi; je donnai la direction du siége de Landrecy au prince d'Anhalt, et j'entrai dans les lignes que j'avais fait faire entre Marchiennes et Denain. Les Hollandais avaient placé de

grands amas de munitions de guerre et de bouche à Marchiennes. J'eus beau leur représenter qu'ils seraient mieux au Quesnoi, qui n'est qu'à trois lieues de Landrecy, qu'à dix de distance, l'économie de ces messieurs s'y opposa. C'est ce qui me fit dire avec humeur, et en jurant, à ce qu'on m'a raconté, un jour qu'on parlait devant moi des conquêtes d'Alexandre: *Il n'avait point de députés hollandais à son armée.* Je fis entrer dans les lignes vingt de leurs bataillons et dix escadrons, sous les ordres du comte d'Albemarle, et je m'approchai du Quesnoi, avec le gros de mon armée, pour observer les mouvements de Villars. Pendant toutes ces chicanes, dont je prévis bien que je serais la dupe, et qu'ignorait Louis XIV, je le faisais trembler sur son trône. A très peu de distance de Versailles, un de mes partisans enleva Berenghen, croyant que c'était M. le dauphin; d'autres pillaient la Champagne et la Lorraine. Growenstein, avec deux mille chevaux, levait des contributions partout, répandait l'alarme et assurait que je le suivais avec mon armée. C'est alors qu'on prétend qu'il a dit:

« Si Landrecy est pris, je me mettrai à la » tête de ma noblesse, et je me ferai tuer » plutôt que de voir mon royaume perdu ».

Villars ne se croyant pas assez fort pour m'attaquer (ce que j'avais désiré), pensa à délivrer Landrecy d'une autre manière. J'ai parlé de mon chagrin d'avoir à Marchiennes des magasins d'où dépendait la continuation du siége. Deux lieues d'étendue étaient trop pour le corps hollandais. Sans la défection du corps anglais on aurait pu les défendre. Voici ce qui prouva le talent de Villars et une espèce de tort que j'eus à me reprocher: pour cacher un mouvement à sa gauche vers l'Escaut, avec le plus grand secret et célérité possible, il attira, avec sa droite, mon attention vers Landrecy, comme s'il voulait attaquer les lignes de contrevallation. Il ramena tout d'un coup cette droite vers sa gauche, qui, pendant la nuit, avait jeté aisément des ponts, puisque l'Escaut n'est pas large dans cet endroit. Ces deux ailes réunies s'avancèrent à l'insu du comte d'Albemarle, qui essaya avec sa cavalerie, inutilement, de battre ce qui avait passé. Il comptait sur moi; mais je comptais sur lui.

A ses premiers coups de canon, je marchai à son secours avec un gros détachement de dragons, au grand trot, pour leur faire mettre pied à terre, s'il eût été nécessaire, suivi de mon infanterie qui arrivait à grands pas. La lâcheté des Hollandais rendit mes efforts inutiles. S'ils avaient seulement tenu une demi-heure dans le poste de Denain, j'arrivais à temps. Je l'avais calculé ainsi, mettant les choses au pis, fussé-je même trompé par la manœuvre de Villars.

Je ne trouvai que huit cents hommes et trois ou quatre généraux noyés dans l'Escaut, et tous ceux qui avaient été surpris dans les retranchements, tués sans s'être défendus. Albemarle et tous les princes et généraux au service de Hollande, furent faits prisonniers en cherchant à rallier leurs troupes. On voulut noircir la conduite du premier, auprès des états-généraux. J'écrivis au pensionnaire Heinsius : « Ce serait à moi, » monsieur, à jeter les fautes ou les mal- » heurs de cette journée sur le comte d'Al- » bemarle, si j'avais un seul reproche à lui » faire. Il s'est conduit en homme d'hon- » neur; mais je défie le plus habile général

» de se tirer d'affaire, quand ses troupes, » après une méchante décharge, lâchent le » pied honteusement. Votre obstination à » laisser vos magasins à Marchiennes, est » cause de tout. Assurez leurs hautes puis- » sances de la vérité de ce que je vous écris, » de mon mécontentement et de mon pro- » fond chagrin ».

Je fus obligé de lever le siége de Landrecy, et devant me rapprocher de Mons, pour la subsistance de mon armée, je ne pus empêcher Villars de reprendre Douai, le Quesnoi et Bouchain.

Je m'examine souvent avec toute la rigueur possible. Il me semble que si j'avais mis vingt bataillons de plus dans les lignes, ce qui aurait été nécessaire pour les garder, Villars, plus fort que moi alors, m'aurait battu. Hors des lignes, posté comme je l'étais, je pourvoyais à tout. Pouvais-je m'attendre qu'une heure de plus ou de moins, au plus tard, aurait décidé de ma gloire, de la guerre et du salut de la France? L'artillerie des lignes, qui en étaient fraisées, devait seule me donner le temps d'arriver. Au lieu d'être bien servie, elle fut aussi

lâchement abandonnée que les retranchements. Les deux torts que j'ai eus, c'est de ne pas m'être moqué des représentations des députés au sujet de Marchiennes, et d'avoir confié un poste si important à leurs troupes, dont l'élite avait péri à Malplaquet.

Malheureux en Hainaut, je préparai tout pour être heureux en Flandre au commencement de la campagne prochaine, et je terminai celle-ci par envoyer un détachement pour surprendre le fort de la Kenoque.

On se doute bien que j'ai essuyé des critiques à Vienne, à Londres, à La Haye, et des chansons à Paris. En voici une, entre autres, que je trouvai assez jolie, parce que c'était en peu de mots mon histoire :

Eugène, entrant en campagne,
Assurait d'un air hautain,
Qu'il irait droit en Champagne
Pour y gourmer du bon vin.
L'Hollandais, pour ce voyage,
Fit apporter son fromage
Dans Marchienne et dans Denain ;
Mais Villars, piqué de gloire,
Leur cria : « Messieurs, tout beau ;
» Pour vous c'est assez de boire
» L'eau bourbeuse de l'Escaut. »

J'allai à Utrecht pour voir l'air du bureau des négociations. L'Angleterre, la Savoie, le Portugal et la Prusse étaient prêts à signer leurs traités; et la Hollande ne tenait qu'à un fil.

Voyage à Vienne.

J'allai à Vienne en rendre compte à l'empereur. A peine arrivé, Charles VI me dit: « Vous avez raison; la Hollande vient de » signer aussi: Zinzendorff me le mande, et » m'envoie les propositions de la France » pour faire la paix, que sûrement vous ne » me conseillerez pas à ce prix. Votre majesté » me rend justice, lui dis-je; nous obtien- » drons la neutralité pour les Pays-Bas; et » avec les troupes que vous en ferez venir, » ainsi que de Naples et de la Lombardie, » nous pourrons tenir les Français en échec » sur le Rhin ».

Je courus tous les états et cours d'empire, pour chercher des hommes et de l'argent. Nos armées n'étaient pas plus payées qu'à l'ordinaire. Je ramassai trois millions d'écus d'un côté, et un million de florins d'un autre. Mais la lenteur des princes et des cercles à marcher de leurs quartiers, fit que je ne pus pas prévenir les Français sur

Campagne sur le Rhin.

le haut Rhin. Charles VI me montra l'envie de commander lui-même son armée. Je lui remontrai qu'il ne pourrait pas s'y faire honneur. Je ne devinai que trop juste, voyant bien que Villars en voulait à Landau. Je fis faire des lignes à Etlingen, où je fis entrer la moitié de mon armée, et je postai l'autre à Mühlberg, où j'espérais que mes renforts arriveraient avant la prise de Landau ; mais le prince de Wurtemberg fut obligé de capituler.

J'espérai au moins d'empêcher les Français de faire le siége de Fribourg. Je leur fermai toutes les gorges des montagnes ; je fis des détachements, des retranchements, des abattis et des redoutes sur tous les points principaux. L'infériorité de mes forces me faisant craindre que si j'étais battu, la paix qui devait se faire nécessairement bientôt, serait détestable, je rappelai toutes mes troupes, et ne laissai que dix-huit cents hommes à Aubonne, pour défendre le passage des montagnes. Villars fit attaquer les hauteurs par ses grenadiers. Les troupes des cercles que j'y avais placées derrière des abattis, firent comme les Hollandais à Denain, étant

parties à la première décharge. Le duc de Bourbon et le prince de Conti commencèrent l'attaque des défilés à sept heures du soir. Aubonne, entraîné par les fuyards, ne put les rallier qu'à une assez grande distance, pour ne pouvoir plus rentrer dans ses retranchements, et se contenta de jeter douze bataillons dans Fribourg. Après tant de batailles depuis treize ans, les troupes de l'empereur même n'étaient plus que des recrues. Le meilleur de mes retranchements du Hohlgraben étant forcé, rien n'arrêta la marche de Villars au travers de la forêt Noire, et il ouvrit la tranchée devant Fribourg, le 1er. octobre. Harsch disputait le terrain pied à pied. La nuit du 14 au 15 on prit d'assaut le chemin couvert, et l'on y perdit dix-sept cents hommes. Quand les habitants virent que Harsch attendait, pour se rendre, l'assaut du corps de la place qui était écrasé de boulets, le saint-sacrement, le prêtre le plus âgé qui le portait, le magistrat, les femmes, les enfants se rendirent chez lui. Le feu des remparts continua comme auparavant, et quand la brèche fut assez large pour y entrer par compagnies,

Prise de Fribourg par les Français.

le 1er. novembre il abandonna la ville, et se retira dans le château. On se défendit, on se battit, on s'écrivit; on demanda, on refusa, on accorda, on prolongea les suspensions d'armes jusqu'au 21, et puis on capitula.

Adieu l'Empire, adieu ses deux boulevarts, disait-on généralement à toutes les cours d'Allemagne qui mouraient de peur. Pourquoi sont-elles incorrigibles? Si les petits ministres, ou les grandes ou petites maîtresses n'étaient pas gagnés par la France, elles pourraient mettre 100 mille hommes pour défendre d'abord le passage du Rhin, et puis les forteresses faites et à faire. Il y a de bien mauvais Allemands en Allemagne.

Eugène conseille à l'empereur de faire la paix.

Ces mêmes cours et états d'Empire m'ayant aussi contrarié que, quelques années auparavant, le prince Louis de Baden, m'avaient mis hors d'état de secourir ces deux places. J'avoue que cela me dégoûta furieusement de la guerre, et que je fus un des premiers à conseiller la paix à l'empereur. La France venait de faire des efforts prodigieux, parce que ses ressources sont infinies. C'est la volonté d'un seul, et une seule nation. La monarchie autrichienne est composée de cinq

ou six qui ont des constitutions différentes. Quelle différence de culture, de population, d'argent et de crédit! Le titre d'empereur n'apporte pas un homme, ni un kreutzer: il faut même négocier avec son empire pour qu'il ne soit pas Français; avec les Bohêmes, pour qu'ils ne se réfugient pas en Prusse ou en Saxe, de peur de devenir soldats; avec ses Lombards, prêts à devenir Savoyards; ses Hongrois, prêts à devenir Turcs; et ses Flamands, prêts à devenir Hollandais.

Négociations à Rastadt avec Villars.

La Houssaie fut chargé de sonder le terrain de la part de Louis XIV; et de celle de Charles VI, Undheim, ministre palatin. Le premier nomma Villars pour traiter avec moi à Rastadt, où je fus nommé en même temps. Villars y arriva le premier pour faire les honneurs du château, me dit-il, et vint me recevoir au bas de l'escalier. Jamais on ne s'embrassa avec plus de franchise militaire, et, j'ose le dire, d'estime et de tendresse. Notre amitié de jeunesse, de compagnons d'armes en Hongrie, et de cour à Vienne, quand il y était ambassadeur, interrompue par de brillants faits de guerre de part et d'autre, rendit cette entrevue si touchante,

que les officiers et soldats de nos escortes s'embrassaient aussi avec cordialité. Une conversation d'une heure dans mon appartement, où Villars me conduisit, posa les bases du traité. « Je m'attendais, dis-je à Villars, » en riant, à vos prétentions exorbitantes, » et je les regarde comme non avenues; car » dans le fond du cœur, vous trouvez les » miennes raisonnables. Vous enverrez un » courrier pour marquer mes oppositions; il » reviendra avec l'ordre de ne rien faire de » ce que je vous propose. Votre second vous » apportera la nouvelle qu'on commence à » entendre raison à Versailles, et nous signe- » rons. » Tout ce que je lui prédis arriva en partie; et en attendant l'autre, je lui dis: « Permettez-moi, mon cher maréchal, d'al- » ler, en attendant, passer le carnaval à Stutt- » gard, chez le duc de Wurtemberg. Mon » corps a besoin de repos; mais depuis deux » ans, grâce à vous, mon esprit en a encore » bien plus besoin.—Eh bien, dit-il, moi je vais » me divertir à Strasbourg, en attendant que » Contades, que j'envoie au roi, me rapporte » de nouvelles instructions; et permettez » aussi que je vous donne un bal ce soir,

» comme si nous ne devions pas nous battre » peut-être dans quinze jours. On croira nos » souverains les meilleurs amis du monde, » et il n'y a que leurs ambassadeurs qui le » soient, si vous voulez consentir, monsei- » gneur, à ce que je prenne ce titre, bien » cher à mon cœur. » Pendant le temps que nous restâmes ensemble, je lui rendais bals et soupers. Il faisait meilleure chère que moi; la mienne était un peu trop allemande: je ne m'y connaissais plus. A nous voir le soir ensemble, on n'aurait pas dit que nous nous disputions tous les matins. Pendant les fêtes qu'il me donnait, sa conversation me paraissait encore plus piquante et plus aimable que jamais. On ne pouvait pas l'être plus que lui. Il avait bien plus de choses intéressantes à me dire, que quand nous nous sommes connus. Nous parlâmes un jour de la différence de nos nations. « La vôtre me paraît » imperturbable, me dit Villars, ne faisant » que plus ou moins parfaitement bien, ja- » mais trop mal.— Et votre nation, lui dis-je, » n'est jamais la même. Il y en a deux chez » vous : une capable de discipline, de fatigue » et d'enthousiasme, quand elle a à sa tête

» Villars, Vendôme et Catinat; et puis une » autre de Bleinheim et Ramillies, quand il » y a du Versailles dans vos affaires.

» L'esprit, l'intelligence de vos Français » peuvent leur être quelquefois nuisibles, » parce qu'ils jugent tout et très vite.

» En vérité, nous causons, sans nous en dou- » ter, me dit-il, comme Annibal et Scipion.

» Que pensez-vous des Turcs? Sont-ils tou- » jours aussi bêtes que de mon temps, où je » commençais, monseigneur, à vous admi- » rer?—On ne les changera jamais, lui dis-je; » mais on en pourrait tirer parti sans cela. » Si un bacha, un renégat, un général des » alliés de la Porte mettait des pelotons à » leur façon, en seconde ligne dans les inter- » valles de la première, et d'autres en troi- » sième dans ceux de la deuxième, et puis » encore des réserves et leurs spahis sur les » ailes, avec leurs hurlements et leur manière » d'avancer avec 50 hommes et un petit » drapeau, ils seraient invincibles.

» Vous allez vous fâcher, me dit Villars. » Savez-vous la bêtise qu'on a dite à votre su- » jet, à cause de la perte de la bataille de De- » nain? — Cela m'amusera, lui dis-je. — Eh

» bien, c'est que vous aviez une maîtresse à » Marchiennes; une danseuse italienne, belle » comme le jour, y avait son quartier; et » vous n'avez eu des troupes dans ce poste » que pour sa sûreté et la vôtre, quand vous » y alliez passer la nuit. » Je ris beaucoup avec lui de cette histoire. « Il est vrai, lui » dis-je, que je me serais avisé bien tard de » cette fièvre des sots, qu'on appelle amour. » J'aurais mieux fait de l'avoir à Venise et à » Vienne, de notre temps. Vous y aviez des » femmes, si je m'en souviens; mais c'était » sans les aimer, ni en être aimé; car elles » prennent volontiers un Français par air. » — Cela nous arrive souvent en France, me » répondit-il: c'est aussi par air; c'est un mé- » tier même, quand on n'a rien à faire. Cela » nous est presque nécessaire pour sauver » notre réputation. Voyez ce qu'on a dit de » MM. de Vendôme et de Catinat. »

Il me passa quelques plaisanteries sur son amie, madame de Maintenon; sur le clocher d'où Chamillard était venu me reconnaître, et me fit beau jeu sur le duc de Bourgogne, les Villeroi, les Tallard, les Marsin et les LaFeuillade. « J'ai été charmé, lui dis-je, des

» vous savoir sabrant les Huguenots, et con-
» vertissant dans les Cevennes, plutôt que
» devant moi à Hochstet. » Je n'eus pas de peine à le faire convenir que, sans sa blessure, il m'aurait battu à Malplaquet; il en eut davantage à vouloir me prouver que je n'avais pas eu quelque petit tort à Denain.

Peut-être que ces petites flatteries servirent à une apostille favorable à l'empereur, dans sa dépêche à Louis XIV. Je lui glissai dans la conversation, que je ne connaissais pas encore cet empereur-ci, et qu'il me paraissait extrêmement têtu. Je vis avec plaisir Villars causer avec quelques membres des états de l'Empire; je me doutai bien qu'il apprendrait que j'en avais obtenu 5 millions pour commencer la guerre, et nous nous séparâmes.

Contades alla comme le vent et revint de même, le 26 de février. Les nouvelles instructions à demander, le conseil à assembler, le changement des conditions, les discussions, et peut-être quelques petits courriers particuliers qui arrivaient sans que je le susse, tout ça fut l'affaire de six semaines. 1714. Signature de la paix.

Villars m'envoya Contades, pour me prier d'ajouter foi à tout ce qu'il me dirait de la

part du roi. Nous retournâmes tous les deux bien vite à Rastadt; et voyant qu'il n'y avait que très peu d'articles de changés à mes propositions, je signai le 6 mars.

Je ne pus m'empêcher de rire des titres que prenait l'empereur; comme, par exemple, roi de Corse, d'Alger, de Jaen, des Canaries; duc d'Athènes et de Néopatri, seigneur de Tripoli, etc., et à côté le sérénissime prince et seigneur Louis XIV; puis mes titres en abondance, et à côté le général de l'armée française, nommé de Villars; et j'admirai l'impertinence de nos chancelleries. « Je m'en vais à Vienne, lui dis-je, » pour faire ratifier notre traité, parce que » j'ai peur qu'on n'y change quelque chose, » et je vous reverrai bientôt. » J'y fus reçu à merveille des gens raisonnables de la cour et de la ville, très ennuyés de la guerre. Je fis nommer des ministres plénipotentiaires pour mettre à tout cela les formalités nécessaires avec ceux du roi très chrétien. Ce fut à Bade qu'on s'assembla pour cela, et Villars et moi nous nous y rendîmes pour signer encore une fois le même traité.

Nous craignîmes un instant tous les deux

que la mort de la reine Anne, arrivée précisément dans ce moment, n'y changeât quelque chose ; mais nos ministres subalternes furent assez raisonnables pour ne pas nous faire là-dessus des représentations.

Le seul chagrin que j'eus alors, ce fut de me séparer de Villars pour ne plus le revoir de ma vie. « Nous ne nous battrons et ne » signerons plus vraisemblablement ensem- » ble, lui dis-je ; mais nous nous aimerons » et estimerons toujours. » Ce brave homme s'attendrit aussi en me quittant, et je partis pour Vienne.

1715. Le prince Eugène prend part à l'administration.

Les courtes années de paix que j'y passai furent plus fatigantes pour moi que celles de la guerre. Beaucoup de conférences avec les ministres d'Angleterre et de Hollande pour le traité des barrières aux Pays-Bas ; beaucoup de conférences avec ceux de l'empereur, Harrach et Sinzendorff, pour le rétablissement des finances. Elles étaient dans un désordre inouï. J'avais payé l'armée quand et comment je le pouvais. Un commandant général devait être un chevalier d'industrie. On avait protesté quelquefois mes lettres de change. Comme on met

des diamants au Lombard, j'avais mis quelquefois des provinces en gage. Enfin, petit à petit, malgré l'inintelligence des différents chefs des départements, j'améliorai un peu les revenus de l'état.

Mort de Louis XIV.

Quand j'appris la mort de Louis XIV, j'avoue que cela me fit le même effet qu'un beau vieux chêne couché par un coup de vent. Il avait été debout si long-temps! La mort, avant d'effacer les grands souvenirs, les rappelle tous au premier moment. L'histoire a de l'indulgence dans les commencements. Ceux du règne de ce grand roi n'en avaient pas besoin : à présent, l'âge avait rongé les ongles du lion. Une régence devait nous donner le temps de respirer ; mais voici cependant ce qui nous mit encore tout en l'air.

Au commencement de mai je donnai audience à un ambassadeur turc, qui vint prier l'empereur de ne pas se mêler des affaires de la Sublime-Porte avec Venise.

En rentrant en moi-même, je n'ose point décider s'il n'y eut point un peu de personnalité qui me fit parler. La gloire est quelquefois une hypocrite qui se cache sous le

manteau de l'honneur des états. On imagine des insultes; on prête des injures, des insolences et de mauvaises intentions, et on fait périr cinq cent mille hommes ; mais cette fois-ci plusieurs ministres, et Guido Stahrenberg même, qui ne m'aimait pas, furent de mon avis. Charles VI me nomma pour commander cent vingt-cinq mille hommes, dont cinquante-cinq mille furent détachés en deux corps.

Charles VI me conféra le gouvernement général des Pays-Bas. Je conférai la place de vice-gouverneur à un italien nommé Prié. Je crois que j'aurais pu mieux choisir.

Voici encore de nouveaux besoins d'argent. Kaunitz en alla chercher en Empire, et le Pape nous accorda un bref pour lever des dîmes et des droits extraordinaires sur le clergé de toutes les provinces de notre monarchie.

Les Turcs mettaient Temeswar en bon état de défense, lorsqu'un incendie, qui y brûla quarante maisons, et un autre à Belgrade, qui y brûla trente barques chargées de munitions, leur fit croire que Mahomet désapprouvait leur guerre. Ce moment de su-

perstition fut peut-être celui de mon bonheur; car Loffelholtz s'empara de Mitrovitz sans résistance.

Le bacha se plaignit de cette hostilité. Loffelholtz répondit qu'elle avait commencé de sa part par le feu que ses saïques avaient fait sur des troupes impériales qui descendaient la Save. Le pauvre Bacha, qui n'en savait peut-être rien, fit empaler ceux qui avaient tiré, et je fis prendre cela pour un premier mouvement de colère, plutôt que pour une réparation.

On ne sait jamais trop qui a tort des deux parts, au commencement d'une guerre. On se brouille, on se plaint, on récrimine, et on donne une bataille avant que tout cela s'éclaircisse. Le grand-seigneur voulut et n'osa pas faire arrêter le résident de l'empereur; mais il envoya le grand-vizir avec cent vingt mille hommes, qui, croyant être bien fin, fit mine de marcher en Dalmatie, et se rabattit vers Belgrade, avec ordre de ne point passer les limites des deux empires.

Campagne contre les Turcs.

Après avoir vu naître et mourir un petit archiduc, je partis de Vienne le 1er. juillet, sur une vraie ou fausse nouvelle que les

Turcs voulaient passer la Save. Langlet s'empara de Ratheza. La Sublime-Porte nous détacha un grand manifeste assez adroit pour être d'un chrétien, et qui avait de la raison et l'air de bonne foi; mais il nous fut aisé de prouver qu'on avait déjà empalé un espion turc trouvé dans notre camp, et qu'un renégat hongrois rassemblait des déserteurs de toutes les nations, pour faire un corps au service de la Porte.

Le 27 de juillet j'allai à Peterwaradin, et le grand-vizir, dans les anciens retranchements de Semlim. Je n'eus pas de peine à l'en tirer; car ayant autant d'envie de se battre que moi, il fit la moitié du chemin. Il s'appelait Hali, et était si ennemi des chrétiens, qu'après avoir racheté cent mille florins la tête de Breuner, fait prisonnier, il ne la lui fit pas moins couper ensuite, comme on le lira. Favori de son beau-père Achmet III, grand intrigant de sérail, ignorant et présomptueux, c'était le Villeroi des Turcs. *Ce grand-vizir des infidèles,* disait-il en parlant de moi, *n'est pas ce qu'on pense. On le verra, car je marche à lui.* En effet, il passe la Save. Je le fais reconnaître par Jean Palfy, qui a

deux chevaux tués sous lui, et se retire en bon ordre, puisque soixante-dix mille spahis veulent l'envelopper; mais il gagne un défilé. Voilà, dis-je, pour cette fois-ci, de leur part une hostilité bien prononcée, précisément à Carlowitz où l'on avait fait la paix dix-sept ans auparavant. Le 2 d'août, je fais passer le Danube. Ce nuage de spahis, qui croyait avoir eu quelque avantage à la grande escarmouche dont j'ai parlé, arrive trop tard pour m'en empêcher. Ils me trouvent campé derrière de vieux retranchements; et dès qu'Hali arrive avec ses janissaires, le voilà qui veut m'y assiéger à leur ordinaire. Approches, boyaux, parallèles, batteries, tout cela était ébauché et presque fini en quelques endroits à la pointe du jour. Ils font, ainsi que je l'ai déjà dit, du Romain, sans s'en douter, en se retranchant tout de suite en arrivant. Le 5 août, à 8 heures du matin, ils me saluent de toute leur artillerie. Je me doutais bien que ce fameux grand-vizir ferait des sottises, et serait embarrassé de sa supériorité. Ne pouvant pas me déborder à cause de mes flancs bien appuyés, même en marchant, il fit de petits paquets de

Bataille de Peterwaradin.

troupes qui ne donnèrent pas. C'étaient peut-être des réserves que son esprit lui avait fait imaginer (car il n'en manquait pas, ni de courage non plus), mais qui ensuite furent oubliées. Le prince de Wurtemberg, à qui je fis faire la première attaque à ma gauche, perçait, pénétrait partout. Mais ma droite allait mal. Les huit colonnes devant se rompre pour passer par les ouvertures de mes retranchements, et ne pouvant se déployer à cause de la proximité de ceux des Turcs, furent mal menées. Lanken et Wallenstein furent tués. Ce fut là que j'eus encore la plus grande obligation à Bonneval. Tout était tué à côté de lui; lui-même blessé au bas-ventre d'un coup de lance. Il n'avait plus que vingt-cinq hommes; mais il me donna le temps d'envoyer Palfy, avec deux mille chevaux, sur le flanc des janissaires, jusqu'alors vainqueurs à cette attaque. Nous le devînmes alors; mais ce fut après cinq heures de combat. J'entrai dans la superbe tente du grand-vizir Hali; et les aumôniers des premiers régiments des environs y firent à haute voix, pour remercier le Dieu des armées, des prières répétées

par les soldats, d'un air militaire et religieux à la fois.

J'envoyai de là le capitaine Zeil, de mon régiment, à l'empereur, avec la relation qui n'était que de cinq ou six lignes. Il est aisé d'être modeste quand on est heureux.

Je n'eus garde de poursuivre les Turcs, car ils étaient encore bien plus forts que nous. Ils furent foudroyés, en se retirant, par l'artillerie de Peterwaradin. Le malheureux Hali alla mourir le lendemain, à Carlowitz, des deux blessures qu'il reçut en voulant rallier les fuyards à la tête de ses gardes; et c'est quelques minutes avant d'expirer qu'il fit massacrer le jeune Breuner dont j'ai parlé, *afin*, dit-il, *que ce chien ne me survive pas. Que n'en puis-je faire autant à tous ces chiens de chrétiens!*

Prise de Temeswar.

Le 25 août je pris mon camp devant Temeswar, que je fis investir; et je m'amusai à faire prendre le joli kiosque et jardin du bacha, et une mosquée que les Turcs aimèrent mieux abandonner que profaner, disaient-ils, en la défendant.

Le 1.er septembre, on ouvrit la tranchée. Je grondai bien le prince Emmanuel de Por-

tugal, qui, non content de s'y trouver, se mit à la chasse d'un petit groupe de Turcs qu'il voyait. Il eut son cheval tué, et une forte contusion au genou. Heureusement qu'il ne se corrigea pas, et s'exposa toujours beaucoup ces deux campagnes. Le 9, les Turcs firent une pauvre sortie, et le 24, un secours qu'on voulut jeter dans la place fut bien rossé.

Le 30, nous prîmes d'assaut la palanque, d'où dépendait à peu près le sort de la ville; mais cela fut bien cher. J'y perdis un grand nombre d'officiers distingués à la guerre, et de bonne compagnie. Le 13 octobre, Temeswar capitula. Quelques jours de pluie encore m'auraient peut-être fait lever le siége. Quel bonheur! les Turcs demandèrent grâce pour quelques cowirouzzers. Je me souviens que je répondis à cet article de la capitulation : *Cette canaille peut se retirer où elle voudra.* Ce nom n'est rien moins qu'indifférent; il veut dire rebelle : et quoiqu'il soit destiné à ceux de Hongrie, il est assez bon que le soldat le donne à tous les ennemis de la maison d'Autriche, comme s'ils en étaient les sujets, et par conséquent les re-

garde avec le mépris qu'on a pour les traîtres. Un rien donne quelquefois un ton utile et avantageux à une armée.

Le prince Eugène part pour Vienne. Le pape lui envoie des décorations.

Je partis pour Vienne; mais, chemin faisant, j'essuyai à Raab tout l'ennui de la cérémonie du bonnet et de l'estoc bénis dont il plut au pape de me décorer.

Le vénérable vieillard Heister, que j'en avais fait gouverneur après la bataille et le siége où il s'était encore distingué (ayant voulu s'y trouver encore, malgré son grand âge), vint me recevoir à la tête de la garnison. L'évêque Gindor me mit le bonnet sur la tête. J'écrivis une belle lettre en latin au S. Père, et je continuai ma route avec le chevalier Rospoli qui m'avait apporté tout cela, que j'avais pris comme volontaire auprès de moi, et qui fut tué en duel, peu de temps après, pour une fille.

1717. Personne ne se plaignit d'une taxe énorme, mais très bien répartie, imposition et contribution que je proposai sur toute la monarchie, en lui fournissant des moyens de commerce auxquels personne n'aurait pensé. Charles VI ordonna à tous ceux qui avaient pu s'en mêler, de me laisser

faire, et il s'en trouva bien. Le fameux juif Oppenheim me fournit, en très peu de temps, des remontes et des magasins. Cela coûta un peu cher ; mais j'étais pressé.

On accourait de tous les côtés pour servir sous moi : il y avait de quoi faire un escadron de princes et de volontaires. Parmi les premiers, un prince de Hesse, deux de Bavière, un Bevern, un Culmbach, un de Wurtemberg, deux de Ligne, un de Lichtenstein, d'Anhalt-Dessau, le comte de Charolai, les princes de Dombes, de Marsillac, de Pons, etc.

L'empereur me fit présent d'un magnifique crucifix de diamants, et m'assura bien que toutes mes victoires venaient et viendraient de Dieu ; c'était se dispenser de reconnaissance à mon égard. Je partis pour Futack, où je rassemblai l'armée à la fin de mai.

Il fallait s'emparer de Belgrade qui, depuis trois siècles, avait été tant de fois pris et repris. Heureusement que je n'y trouvai point le cordelier Jean de Capistran, qui, le crucifix à la main, et dans le plus grand feu, toute la journée, défendit si bien la

place ; et Hunniade, qui y commandait contre Mahomet II, en 1456. Hunniade mourut de ses blessures ; l'empereur perdit Belgrade ; Mahomet perdit un œil, et le cordelier fut canonisé.

Siége de Belgrade.

Le grand seigneur avait malheureusement trop bien remplacé l'étourdi grand-vizir qui avait été tué. C'était le bacha de Belgrade, nommé Hastchi Hali, qui fit les dispositions les plus judicieuses pour la conservation de la place, et me donna bien de l'embarras. Le 10 de juin, je passai le Danube : mes princes volontaires se jetèrent dans les barques pour arriver les premiers et pouvoir charger les spahis avec quelques escadrons de Mercy, qui avaient déjà passé en dessous de Panczova, pour protéger le débarquement des uns et le pont construit pour les autres, sur 84 barques. Le 19, j'allai, avec une grosse escorte, reconnaître la place où je voulais marquer le camp. Douze cents spahis arrivèrent sur nous avec une furie sans égale et leurs cris de *allah! allah!* Je ne sais pas comment un de leurs officiers perça un escadron en avant de moi, pour venir me chercher à la tête du second, où j'étais

par prudence, ayant bien des ordres à donner. Il me manqua. J'allais lui faire raison avec mon pistolet, quand un dragon, à côté de moi, le jeta en bas de son cheval. Nous eûmes, le même jour, un combat naval qui dura deux heures; et nos saïques ayant eu l'avantage, je restai maître des opérations sur le Danube. Le 20, je fis tirer une ligne de contrevallation sous un feu terrible de la place. Sur la fin de juin, j'avançai mon camp si près de Belgrade que les boulets passaient sans cesse au dessus de ma tente. Un orage vint détruire tous mes ponts; et, sans la valeur d'un officier hessois, dans une redoute, je ne sais comment j'aurais pu rétablir celui de la Save.

Voulant prendre la place du côté de l'eau, je fis attaquer un fort à l'embouchure de la Donawitz, par Mercy, qui tomba de cheval d'un coup d'apoplexie. On l'emporta, le croyant mort. Il fut guéri depuis heureusement; mais étant averti de son accident, j'allai le remplacer, et le fort fut pris. Le prince de Dombes manqua d'être tué à côté de moi, d'un boulet qui fit cabrer mon cheval. Marcilly est tué en se défendant vail-

lamment dans un poste que je le charge de retrancher. Il demande du secours à Rodolphe Heister, qui lui en refuse, et qui heureusement est tué (pour sa punition de lâcheté) d'un boulet de canon qui vient le chercher derrière ses chevaux de frise. J'arrive, par hasard, d'abord avec une grosse escorte; j'envoie chercher un gros détachement; j'arrête et bats complètement les janissaires, en laissant, à la vérité, cinq cents hommes tués sur la place, Taxis, Visconti, Suger, etc. Le bacha de Romélie, le meilleur officier des Musulmans, y perdit aussi la vie.

Le 22 de juillet, mes batteries furent achevées. Je bombardai, brûlai et écrasai si bien la place, qu'elle aurait capitulé, si l'on n'y avait pas appris que le grand-vizir venait d'arriver le 30 à Nissa, avec deux cent cinquante mille hommes.

Le grand-visir vient attaquer les assiégeants.

Le 1.er d'août, on le vit paraître sur les hauteurs qui dominaient mon camp, depuis celles de Krotzka, en demi-cercle, jusqu'à celles de Dedina. Les Musulmans qui les couronnaient formaient le plus bel amphithéâtre du monde, très agréable à la vue,

excellent pour un peintre, mais détestable pour un général. Enfermé entre cette armée et une forteresse qui avait trente mille hommes de garnison, le Danube à droite, et la Save à gauche, mon parti était pris. Je comptais sortir de mes lignes pour les attaquer, malgré l'avantage du terrain ; mais la fièvre qui ravageait déjà mon armée ne m'épargna pas. Me voilà sérieusement malade, et dans mon lit, au lieu d'être à la tête des troupes que je voulais conduire au chemin de l'honneur.

Le prince Eugène est malade.

Je conçois qu'on fut un peu inquiet à la cour, dans la ville, et même dans mon armée. Il fallait de l'audace et du bonheur pour s'en tirer. Le général qui m'aurait remplacé aurait pu et presque dû croire qu'il était perdu s'il se retirait, et battu s'il ne se retirait pas. Chaque jour empirait notre situation. La grosse artillerie des Turcs était arrivée sur les hauteurs dont j'ai parlé. Nous en étions si bombardés, ainsi que de la place, que je ne savais plus où mettre ma tente ; car en y entrant et en sortant, plusieurs de mes domestiques avaient été tués. Aux petites escarmouches (car nous en avions souvent) avec les spahis, mes jeunes

volontaires ne manquaient pas d'aller faire le coup de pistolet, quoique le canon s'en mêlât toujours ; et un jour d'Esrade, gouverneur du prince de Dombes, eut la jambe emportée à côté de lui, et un de ses pages fut tué. Tous nos princes, que j'ai nommés plus haut, se distinguaient et m'aimaient comme leur père.

J'avais fait ravager le pays derrière l'armée du grand-vizir; mais ces gens-là, ainsi que leurs chevaux et surtout leurs chameaux, vivent presque de rien. Il n'y avait pas d'heure que je ne perdisse une vingtaine d'hommes, par la dyssenterie, ou par le canon des lignes que les infidèles avançaient beaucoup, chaque nuit, vers mes retranchements. J'étais moins assiégeant, presque, qu'assiégé. Mes affaires allaient mieux vers la ville. Une bombe, dans un magasin à poudre, acheva de la détruire, et fit périr trois mille hommes.

Bataille de Belgrade.

Mais enfin me voilà rétabli de ma maladie; et le 15 d'août, malgré les mauvais conseils des gens qui n'aiment pas les batailles, elle est décidée. Je me doutai bien que l'ennui et le désespoir la feraient réussir.

Je ne dormis pas comme Alexandre,

avant la bataille d'Arbelles; mais c'est ce que faisaient les Turcs, sans être des Alexandres. Je donnai des instructions courtes et claires, suivant tout ce qui pouvait arriver; je sortis de mes retranchements à une heure après minuit. L'obscurité d'abord, et puis le brouillard, rendirent mes premiers efforts un jeu de hasard. Quelques uns de mes bataillons de l'aile droite, tombèrent en marchant, sans le vouloir, dans un boyau des Turcs. Confusion terrible parmi eux, qui n'ont jamais ni postes avancés, ni espions; et chez nous pareille confusion, impossible à peindre. On tire à gauche et au centre de part et d'autre, sans savoir où. Les janissaires se sauvent de leurs retranchements; j'ai le temps d'y faire jeter des fascines et des gabions pour faire passer ma cavalerie qui les poursuit, je ne sais comment; mais le brouillard se dissipe, et les Turcs s'aperçoivent d'une terrible ouverture au centre. Sans ma seconde ligne, que j'y fis marcher tout de suite, pour boucher ce trou, j'étais perdu. Je voulus alors marcher en ordre; point du tout, je suis mieux servi que je ne croyais. La Colonie, à la tête de ses Bavarois, s'em-

porte, et s'empare d'une batterie de dix-huit pièces de canon. Je suis obligé de faire mieux que je ne voulais; je soutiens les Bavarois; et les Turcs, après avoir couru jusque sur les hauteurs, perdent tout l'avantage de leur terrain. Une grosse troupe de leur cavalerie veut se jeter sur la mienne, qui s'était trop avancée : même un régiment entier est haché en pièces; mais deux autres qui arrivent à propos pour le secourir, décident la victoire. Ce fut là que j'attrapai un coup de sabre : ce fut, je crois ma treizième et dernière blessure. Tout était dit à onze heures du matin. Viard, pendant la bataille, contint la garnison de Belgrade qui capitula le même jour. J'oubliais qu'il n'y avait pas là de Boufflers; je fis le généreux : j'accordai les honneurs de la guerre à la garnison qui, ne sachant pas ce que c'est, n'en profita pas. Hommes, femmes, enfants, charriots et chameaux sortirent tous pêle-mêle, soit par terre, soit par eau.

Capitulation de Belgrade.

A Vienne, les dévots criaient au miracle; mes envieux criaient au bonheur. Charles VI était, je crois, au nombre des premiers, et Guido Stahrenberg, au nombre des seconds.

J'y fus bien reçu, comme on peut s'y attendre.

On a déjà vu que je me faisais quelquefois un procès à moi-même. Voici le mien sur cette victoire, dont j'ai plus à me justifier qu'à me glorifier : mes partisans en ont dit trop de bien, et mes jaloux, trop de mal. Ils auraient plutôt dû proposer de me couper la tête à cette occasion que pour Zenta ; car je n'y risquai rien : j'étais sûr de battre ; et ici, non seulement je pouvais être battu, mais abîmé, perdu, si un orage ou le canon des lignes turques, à gauche sur le bord du Danube, avait ruiné mes ponts ; mais j'avais, à la vérité, la supériorité en saïques, travailleurs et artilleurs pour les protéger ou les réparer, et un corps à Semlin.

Pouvais-je m'attendre à la lenteur ou à la mauvaise volonté des autorités qui se croisent, où il y a tant de vices de l'intérieur en administration, et tant d'ignorance des chefs des départements civils et commissariatiques? C'est ce qui me fit manquer de tout ce qu'il me fallait pour commencer le siége, et prendre Belgrade avant l'arrivée du grand-vizir ; et ce qui m'empêcha ensuite de le

prévenir sur les hauteurs ; c'est ce que j'aurais pourtant fait sans ma maudite fièvre, avant que son artillerie y fût arrivée. Et puis cette malheureuse *dyssenterie* qui mettait mon armée à l'hôpital, ou plutôt au cimetière ; car chaque régiment en avait un derrière son camp..... pouvait-on s'y attendre aussi ? Ce sont les deux raisons qui me firent attaquer, et par conséquent tout et rien risquer ; car j'étais tout aussi bien perdu d'une façon que de l'autre. J'élevais retranchements contre retranchements : j'en savais un peu plus là-dessus que mon camarade le grand-vizir ; et si j'avais eu assez de monde en santé pour les garder, je l'obligeais, faute de vivres (puisque sept milles derrière son camp avaient éte ravagés, comme j'ai déjà dit), à décamper, et par conséquent Belgrade à se rendre. Ainsi, si ce manuscrit se trouve, point de louange, mon cher lecteur, ni de blâme. Enfin je m'en suis tiré peut-être, comme a dit Charles VI, son jésuite, et les bonnes ames en Dieu qui me souhaitaient au diable, par la protection de la vierge, puisque la bataille se donna le jour de l'Assomption.

L'Europe se barbouillait ailleurs. Quelque ame charitable conseilla à l'empereur de m'envoyer négocier à Londres, comptant procurer à un autre la gloire facile de terminer la guerre.

Je ne fus point assez bête pour donner dans ce piége, et je partis pour la Hongrie au commencement de juin, avec une belle épée de quatre-vingt mille florins que l'empereur m'avait donnée. 1718.

A propos d'amis et d'ennemis, il faut que je dise, sur mes succès, que j'en dus souvent aux étrangers qui avaient servi dans mes armées. En Français, j'ai eu Commercy, Vaudemont, Stainville, Rabutin, Erbeville, Saint-Amour, Dupigny, Montigny, Corbeille, Bonneval, Langalleri, Castel, Viard, Aubonne, deux Mercy; des princes de Lorraine, de Croy, la Marche, Hautois, Gondrecour, La Colonie, Batté, Faber, Marisny, Martigny, Langlet, et le duc d'Aremberg, que je puis compter comme étranger, étant des Pays-Bas. Ils avaient tous beaucoup d'officiers français dans leurs régiments. Il y en avait beaucoup aussi dans les deux régiments François et Léopold-

Lorraine, dans le mien, celui de mon neveu Emmanuel, et du prince de Portugal. Hamilton, Brown et deux Wallis étaient Irlandais. J'avais en Italiens, Marcelli, Montecuculli, Veterani, Locatelli, Arragoni, Bagni, Orselti, Maffei, Magni Videlli, Negrelli, Rosa Grana, Porica, Perselli, Cavriani, Strasoldo, etc.; et en Espagnols, Vasques, Galbes, Cordua, Ahumada et Alcandeta.

Je pourrais compter aussi pour étrangers (car ils passent presque pour tels à Vienne), les Hongrois, dont j'avais deux Palfy, Nadasdi, Esterhazy, Spleni, Ebergeni, Baboczai. Ce qui prouve qu'il y avait beaucoup d'Autrichiens à la cour, et peu à l'armée, c'est que mes Allemands étaient presque tous de l'Empire. Les chefs et fils aînés de famille ne servent pas dans ce pays-ci. C'est en vain que j'ai voulu en amener la mode.

La paix se fait avec les Turcs

Les Turcs avaient envie de faire la paix, et l'empereur aussi. Je m'en serais bien passé, car, j'avoue que j'aimais la guerre. Toutes les cours envoyèrent des négociateurs à Passarowitz. Pour avoir de meilleures conditions, je marchai au grand-vizir, qui venait d'arriver avec son armée près de Nissa.

J'en aurais eu bon marché, car il n'avait que quatre-vingt mille hommes; et, très disposé à lui livrer bataille, un maudit courrier vint m'apporter la fâcheuse nouvelle que le traité de paix avait été signé le 21 de juillet. Chez nous, cela ne s'appelle qu'une trève, que l'on prolonge tant qu'on veut, ou que l'on rompt selon les circonstances. Celle-ci n'était que de vingt-cinq ans. C'était un cardinal, qui devait être l'ennemi de Mahomet, qui sauva son empire. Ainsi la politique se joue de la religion. Alberoni fit déclarer l'Espagne contre nous.

Si les réparations que je faisais faire à Orsowa et à Belgrade, des fortifications et des quartiers à régler en Hongrie, ne m'y avaient pas retenu, j'aurais été faire respecter l'empereur dans mon gouvernement général des Pays-Bas. Prié avait apaisé la première émeute, en faisant venir de Luxembourg le régiment de dragons du prince Ferdinand de Ligne. Il y en eut une seconde; on fit feu sur la place de Bruxelles; et au lieu de continuer à employer la force, Prié eut peur, parce qu'on lui dit que les gens de la campagne venaient pour venger la mort des

Révolte dans les Pays-Bas.

gens de la ville. On aurait dû le rappeler ; mais l'adroit Italien, se doutant que ce serait
1719. mon avis, répara sa faiblesse. Fort de vingt-cinq mille hommes, que j'engageai l'empereur d'envoyer aux Pays-Bas, à une troisième rebellion (car les bourgeois de Bruxelles voulaient sapper de jour en jour l'autorité du souverain), il fit pendre, le 18 de décembre, les cinq des plus coupables, et couper la tête à Anniessens, le plus ancien des doyens. Quand sa tête sauta sur l'échafaud, les sots rebelles trempèrent leurs mouchoirs dans son sang, ainsi qu'autrefois dans celui d'Egmont et de Hornes ; et tout fut fini. Ennuyé de ces tracasseries, à qui l'on ne pouvait pas donner le nom de révolte, et des commérages de Prié, et Bonneval qui, de trois cents lieues, voulait me faire mettre l'épée à la main, et qui alla, sur d'autres commérages, se faire Turc, je priai l'empereur de donner à sa sœur un gouvernement où je n'avais pas le temps d'aller faire entendre raison. Voici ce que j'avais écrit à Prié, pendant les troubles ; ce qui prouve qu'on ne savait ce qu'on disait, quand on croyait que je le soutenais. Je n'ai jamais aimé les espèces : « Représen-

» tez aux Flamands que leur intérêt était de
» faire croire qu'ils pourraient se révolter,
» pour être un peu ménagés par la cour ;
» mais de ne jamais le faire, puisqu'ils prou-
» veraient leur pauvre caractère et la nul-
» lité de leurs moyens. Représentez qu'avec
» quatre mèches au coin d'une ville, on la
» fait trembler. Représentez aux moins bêtes,
» qu'on ne gagne jamais à une révolution,
» car on ne sait que mettre à la place de ce
» qu'on a détruit ; et que le plus mauvais
» des souverains vaut mieux que les plus
» habiles gens qui lui succèdent. Représentez
» aux plus honnêtes gens qu'une révolution,
» pour la perfectionner, exige des crimes
» qui font horreur, mais sans lesquels on se
» moque des révoltés, et qu'ils doivent choi-
» sir entre la potence et l'obéissance ; et
» vous, M. de Prié, entre votre rappel et le
» Spielberg ; la vigueur pour prévenir les
» troubles, et la rigueur pour les punir. »

L'empereur me fit son vicaire-général en Italie, avec 150 mille florins d'appointements.

Eugène s'occupe des arts pendant la paix.

Alberoni, notre ennemi enragé, ayant été chassé, et son Philippe IV ayant accédé

à la quadruple alliance, je pus songer à mon plaisir. J'en eus à bâtir mon palais des faubourgs, un peu à la turque, ou en arabe, avec mes quatre tours que je savais bien n'être pas de véritable architecture; mais qui retraçaient un grand souvenir. C'est l'endroit où le grand-vizir avait eu sa tente en 1529; et je construisis ma ménagerie au Beugebey, comme était le camp du muphti, avec des tours où il y avait eu des tentes pour la prière.

Mes cartes, mes plans, mes belles éditions que j'avais achetées à Londres, et d'excellents ouvrages français, latins et italiens, bien reliés, m'occupaient à arranger, ainsi que mes cascades, grands jets d'eau et superbes bassins. Pour en revenir à mes tours, qu'on me reprochait, je répondis à leurs détracteurs: « Je connais, comme vous, les » cinq ordres des Grecs, comme les sept » ordres de bataille de Végèce. J'aime mieux » un ordre à moi, dans ces deux genres. Je » m'en suis bien trouvé. »

Présents que le grand-seigneur envoie au prince Eugène.

Un moment assez agréable pour moi encore fut une ambassade turque, où le grand-seigneur, en m'envoyant les deux plus beaux

chevaux arabes que j'aie jamais vus, un cimeterre et un turban, me fit dire: *L'un est le symbole de ta valeur, l'autre de ton génie et de ta sagesse.* J'aime ce compliment oriental, et me méfie de ceux des chrétiens. 1720.

Ce fut une des années les plus tranquilles de ma vie. Tout aux arts et à la société, je ne fis pas grand'chose.

L'on suivit mon conseil en protégeant les protestants contre les trop-catholiques, et l'électeur palatin, à qui, sans cela, le roi de Prusse, avec ses 100 mille hommes, aurait prouvé qu'il était le protecteur de sa religion. On punit malgré moi Nimsch, pour avoir écrit contre moi, disait-on, et avoir eu une correspondance avec Alberoni; mais j'obtins, au moins en partie, grâce pour lui. Puisque je ne me suis pas seulement soucié des excellentes chansons de Rousseau et de Bonneval, à plus forte raison de quelques mauvaises phrases ou clameurs de mauvais goût.

1722. Manière de vivre du prince Eugène pendant la paix.

Je n'eus pas grand'chose à dire, et bien peu à faire. Charles VI déploya sa magnificence au mariage de sa nièce. Je donnai beaucoup de fêtes aussi; et j'avoue que ma

cour militaire de mes anciens camarades de guerre me faisait plaisir. Celle de l'empereur était, comme de raison, plus illustre en rang, mais non en mérite. Tout ce qu'il y avait de plus grand en empire y était. Mais le local de la Favorite, palais bourgeois, dans une rue du faubourg, n'était pas favorable aux divertissements, ni à la dignité. La dépense en habits, qui tous étaient superbes, ne me plaisant pas, je portais souvent mon uniforme, et quelques généraux m'imitaient.

Je recevais beaucoup de monde chez moi entre le dîner et le spectacle, parce que je trouve qu'on fait plus d'affaires dans un salon que dans un cabinet. Je m'y promenais avec quelque ministre étranger, ou je m'asseyais dans un coin avec un des nôtres: l'air communicatif fait parler. En revanche je voyais souvent la morgue des autres repousser tout le monde; et cachant leur médiocrité sous le manteau de la gravité et de la discrétion, ces messieurs ne connaissaient personne, ni l'opinion du public, ni particulière; et moins secrets que discrets, ils ignoraient tout ce qui se passe. C'est ainsi que les souverains sont souvent trompés, n'étant

pas répandus dans la société! Il n'y en a pas un seul de la maison d'Autriche qui ait été méchant, excepté Philippe II, toute sa vie, et une ou deux fois Ferdinand II. Charles VI n'était que malheureux dans ses choix. Son ministre des finances était un imbécille. Je le fis renvoyer et mettre à sa place Gundacker-Stahrenberg, homme de mérite. Strattman en avait infiniment, et beaucoup d'esprit. Jorger avait du jugement, parlait et écrivait fort bien.

1723. Caractère de Charles VI, et conseils que lui donne le prince Eugène.

Charles VI alla se faire couronner roi de Bohême: encore des plaisirs et des cérémonies. Charles VI avait cet air espagnol peu communicatif, et se donnait peu la peine de rire, quoiqu'il aimât assez les bouffons. C'est ce qui arrive toujours aux gens qui ne sont pas gais par eux-mêmes. Il était bon et juste. Léopold avait, je crois, plus d'esprit; mais Joseph, qui en avait bien plus qu'eux deux, était aimable et aurait gouverné par lui-même. Je lui dis, peu de temps avant sa mort: « N'employez, sire, que d'honnêtes gens; » mais si vous trouvez quelquefois une ame » damnée qui veuille se charger de l'odieux » dans les intrigues, et qui n'ait pas de honte

» d'être désavouée, servez-vous-en sans l'es-
» timer. L'honneur des états n'est pas aussi
» chatouilleux que celui des particuliers.
» Mauvaise foi et bassesse sont, indépendam-
» ment de l'horreur qu'elles inspirent, mau-
» vaise politique; mais adresse et dissimula-
» tion sont permises. N'allez pas trop loin
» vis-à-vis de Rome et du clergé. Vous n'ai-
» mez pas la France : je le conçois fort aisé-
» ment; car, quoique vaincue par nous à pré-
» sent, elle a plus de ressources que votre
» majesté. Si nous continuons à nous en bien
» tirer, malgré le changement qui se prépare
» en Angleterre, après avoir fait la paix, ne
» recommencez pas, et ne menacez jamais
» aucune puissance sans être prêt à frapper.
» Un roi jeune, soldat et ambitieux, à la tête
» de celle-là, conquerrait la terre. Heureu-
» sement que Louis XIV, quand il l'était,
» revenait bien vite danser l'*aimable vain-*
» *queur* à Versailles, et entendre un opéra
» de son louangeur Quinaut ; et qu'à pré-
» sent il n'a plus long-temps à vivre.» Quoi-
que Joseph ne fût pas un bigot comme son
successeur, il n'aurait jamais trompé les ac-
tionnaires de la compagnie d'Ostende ; et

avec son grand caractère, il n'aurait pas fléchi comme lui, devant les puissances maritimes. Il me disait un jour : « A la place de » mon père, je n'aurais pas couru à Lintz, » quand vous êtes entré à notre service. Je » ne me serais point laissé enfermer dans » Vienne; mais j'aurais fait l'aide-de-camp » du duc de Lorraine à la bataille de Vienne. » Je connais messieurs les courtisans. J'en » ai vu comme cela pour moi au siége de » Landau. Ils font semblant de trembler » pour nous, et ils tremblent pour eux. »

Le sévère et glacial Léopold ne l'aimait pas; il lui préférait Charles, son cadet, moins pétulant et plus espagnol en tout, et ne pouvait pas lui passer son goût pour le plaisir, et ses vivacités. Il est vrai qu'il eut une fois grand tort de rosser devant lui et beaucoup de monde, à une fête publique, un de ses gens qui ne le servait pas bien.

Quand je ne me mêlais pas directement des petites affaires, on me reprochait ma paresse, autorisée, disait-on avec malice, par tant de travaux militaires. Si j'étais entré dans tous les petits détails, on m'eût reproché d'être minutieux. Je les laissais à Koch,

Etlet et Brockhausen, mes référendaires. On criait contre eux; cela m'était fort égal. J'avais pour moi la bonne compagnie, le peuple et les soldats, que j'aimais mieux que quantité de grands seigneurs dont j'avais eu lieu d'être mécontent pour leur défaut de talents à la guerre. Je soutenais ces trois messieurs, disait on. Je connaissais leur assiduité et capacité. Je n'étais pas une girouette à tourner à tout vent. Ils m'entendaient à demi-mot, et j'aurais fait plus de tort aux affaires en changeant, que de bien en redressant peut-être quelques petits abus qu'on a peine à découvrir et empêcher.

Je lisais beaucoup et me faisais lire: je n'en avais presque jamais eu le temps. J'étais étonné de trouver chez les Grecs, les Romains, et les Français des premières années de Louis XIV, bien des choses que j'avais faites, sans m'en douter, par instinct apparemment. Je pris la résolution de donner ma bibliothèque à l'empereur après ma mort; car la sienne en a bien besoin, et ma nièce point du tout. Elle aimera mieux jouer et tenir une petite cour.

1724. Je m'appliquai beaucoup à l'intérieur. Je

disais aux ministres : Ne pouvez-vous pas renvoyer cette armée d'inutiles, à commencer par tant de présidents et de dicasters, qui empêchent l'argent d'arriver dans la poche du souverain ; imaginer une capitation répartie suivant le revenu ou le gain de chaque individu ; loger chaque pauvre et le faire travailler ; consulter des Anglais, des Hollandais, des banquiers pour un bon systéme de finances et de manufactures ; faire venir des Flamands pour l'agriculture ; faire défricher nos bruyères par les moines ou par des soldats à qui l'on y bâtirait des villages ; emprunter du clergé à deux pour cent ; creuser un lit à la rivière de Vienne pour emporter les immondices de l'esplanade qui empestent la ville, et y faire un beau quai planté de quatre allées de platanes ; joindre les rivières par des canaux ; raccommoder les chemins par les propriétaires des terres voisines, sans se ruiner à faire des chaussées ; doubler notre population par les huguenots de la révocation de l'édit de Nantes et les émigrés de l'Empire maltraités par leurs petits tyrans de souverains ?

Je disais à nos généraux : Ne peut-on pas, pour épargner les sujets de l'empereur, faire des régiments turcs, polonais, prussiens, saxons, italiens, en engageant à la désertion, et enrôlant les déserteurs; et faire une armée hongroise, bohémienne, autrichienne et wallone, où il n'y aurait que des officiers de leur nation pour entretenir l'émulation; donner des semestres aux gens du pays; avoir de grosses garnisons à Vienne, Presbourg, Olmutz, Gratz, Lintz, Bruxelles, Luxembourg et Milan; faire un camp retranché sur chaque frontière, puisque les forteresses coûtent trop; faire et remonter des haras pour que l'argent ne sorte pas du pays, etc.?

On a donné à Charles VI une maîtresse, tout comme à un autre, la spanische Altheim; elle ne l'était pas plus que pour moi l'italienne d'autrefois et la Bathiany d'à présent; mais, comme son ami, je lui disais : Ne pouvez-vous pas engager l'empereur à se faire aimer des électeurs et premiers princes de l'Empire; à les attirer à Vienne par des fêtes magnifiques; à leur donner des toisons ou quelque autre ordre (à faire) à leurs mi-

nistres; des drapeaux à leurs bâtards, et des pensions, ou de jolis officiers en recrue, à leurs maîtresses?

Je disais au confesseur : Empêchez les accusations, les délations, la bigoterie, l'irréligion. les soupçons, les préventions, les cabales, les injustices, faute d'entrer dans des détails; les ministres et les moines de s'enrichir, les uns par trop de bienfaits, et les autres par des fondations et des *ex voto*. Permettez que chaque couvent entretienne un certain nombre d'invalides.

La police, ou plutôt le trop de police, mon révérend père, lui disais-je, est aussi de votre métier; qu'elle serve à empêcher et découvrir les vols et les correspondances qui menaceraient l'état : ce n'est pas faire sa cour à nos empereurs que de leur donner de la méfiance; car loyaux comme sont les princes de la maison d'Autriche, ils résisteront, j'espère, et S. M. n'écoutera pas ce minime italien qui, si vous n'y prenez garde, prendra du crédit. C'est démoraliser une ville que de corrompre les valets pour rapporter ce que l'on dit à souper. Un ministre apprend peut-être ce qui ne lui est point

agréable. L'espion lui dit : « Un tel prétend » que votre excellence est une bête. »

Il n'y a pas de révolution à craindre d'un si bon peuple et d'une domination si douce. Ainsi, point de cette ridicule inquisition de lettres et de propos. Parlez conscience à vos maîtres, si un ministre ignorant et les intrigants en faveur conseillent la guerre, à moins que le grand nombre de gens en place ou généraux ne la jugent indispensable. Qu'on parle, qu'on s'explique ; point de bassesse ni d'aigreur ; conduite ferme, excellente défensive préparée : on sauvera bien des cent mille hommes et des millions.

Je disais à l'empereur : Empêchez, sire, que les Prussiens ne s'élèvent, que les Russes ne se forment, et s'informent de nos affaires, et que les Français n'aient la prépondérance. Votre monarchie est un peu décousue ; mais elle tient par-là même au nord, au midi, à l'orient. Elle est de plus au centre de l'Europe. Il faut que votre majesté lui donne la loi.

J'en reviens à la spanische Altheim. Comme Charles VI aimait à parler espagnol, il la distinguait. Il aurait fait l'amour

avec la même gravité qu'il tua à la chasse son grand écuyer. Il en fut désespéré ; mais rien ne parut sur sa face impériale.

Il aurait été à désirer que cette femme eût amené en Autriche la galanterie de son pays, comme la mère de Louis XIV, à qui la cour de France a dû la politesse, le goût, l'aménité des mœurs, encore un peu sauvages jusqu'alors par les troubles où cette nation mobile et cruelle comme les enfants avait commis tant de barbaries. Les Allemands n'en sont pas capables ; mais sans galanterie, heureusement point sans amour, quoique gêné par la dévotion des souverains, ce qui le rendait plus piquant, on ne s'en amusait pas moins à Vienne. Il y a tant de belles femmes, qu'on avait beau en chercher de laides pour dames de cour, on n'en trouvait presque point, et l'intention de leurs majestés impériales, pour que leurs antichambres et galeries ne fussent pas dangereuses, ne fut jamais remplie.

Le congrès de Cambrai allait assez mal ; on envoya Riperda à Vienne. On s'en rapporte à Zinzendorff et à moi pour demander, refuser, et enfin s'accommoder ; et nous si-

gnâmes, le 1er. mai, le traité entre l'Autriche et l'Espagne. Je me trouvai fort bien de la société du duc de Richelieu, ambassadeur de France, que le cardinal de Fleury fit rappeler ridiculement pour de prétendues conjurations du diable, dans un jardin de Léopolstadt. Il était aimable, bien fait, séduisant et d'une jolie fatuité. Par une double finesse de sa part, de politique et d'amour, il voulut, il crut avoir madame de Bathiany; et comptant être bien fin, jouait quelquefois avec nous au piquet. Cela nous amusait beaucoup. Le désir d'une aventure d'éclat nous le rendait, à tous les deux, tous les jours plus agréable. Il n'eut ni la femme, ni le secret; mais nous étions enchantés de son redoublement de soins pour nous plaire.

1726. Le prince Eugène s'occupe de finances et de commerce.

De guerrier, financier, postillon, négociateur, on me fit commerçant. J'établis la compagnie d'Ostende, que l'or et la jalousie des puissances maritimes fit supprimer ensuite; et une autre à Vienne, pour trafiquer, exporter, naviguer sur le Danube et la mer Adriatique, où je fis de Trieste un port à contenir deux escadres de vaisseaux de guerre, pour escorter et protéger les vaisseaux mar-

chands. Je fis faire encore quelques petits ports, ou au moins des abris sur le golfe de Venise. On m'en sut beaucoup de gré dans toute la monarchie.

Je passai toute cette année-là à consulter les marchands, les banquiers, les négociants, à en attirer des pays étrangers, à écrire en Angleterre et en Hollande, pour établir de bonnes maisons de commerce à Ostende, à Anvers; et en Espagne, Italie et Turquie même, pour en établir à Trieste et Fiume. Cela m'intéressa, m'amusa et m'occupa infiniment. J'empêchai les mauvais calculs de nos ministres des finances qui n'avaient jamais étudié ni voyagé. Je fis venir des consuls, espèces de gens qu'on ne connaissait seulement pas chez nous. J'établis des haras en Hongrie et en Bohême, pour que l'argent ne sortît pas du pays; et je puis dire que, pendant dix ans, les affaires de l'empereur n'ont jamais été et n'iront peut-être jamais aussi bien. 1727.

Charles VI voulut aller examiner celles de Trieste. Je fus de ce voyage, et je m'y serais bien ennuyé sans le prince François de Lorraine, extrêmement aimable, beau, 1728. Voyage de Trieste.

de vingt ans, et gai comme sa petite cour de Lorraine; quelques jolies dames de cour, qui suivirent l'impératrice qui était du voyage, y répandirent de l'agrément, malgré la sévérité bigote de cette princesse.

Charles VI, quoique le plus grave de tous les hommes qui existent à présent, l'était moins de la moitié que Léopold. Il savait donner à sa cour l'éclat qui lui convient; et avec nous et nos gens, il y avait plus de quinze cents personnes à sa suite. On dansa à Gratz; on tua des chamois en passant, et l'on fut content du port et de la ville de Trieste.

1729. Pour perfectionner mon ouvrage, j'eus bien à batailler encore avec les trop bons catholiques et les grosses perruques de ce pays-ci. Les jésuites sont indulgents quand on sait bien s'y prendre avec eux. Ils me servirent fort bien pour faire rétracter les persécutions qu'on exerçait contre les protestants de ma flotte, à qui l'on défendait l'exercice de leur religion. Il ne m'était resté de matelots que ceux qui n'en avaient pas du tout, ou des hypocrites. C'était encore pire; car, comment se fier à ces deux

classes de gens qui ne craignaient pas Dieu et ne craignaient que l'empereur? Les honnêtes marchands et matelots suédois, danois, de Hambourg et de Lubeck, revinrent ou restèrent, grâce à une couple de ministres évangéliques que j'entretins sur nos vaisseaux.

J'eus le plaisir d'avoir enfin la première foire à Trieste; et après quelque travail sur les finances, de trouver assez d'argent pour lever trente-six mille hommes dont l'empereur voulait augmenter son armée. Il avait raison de se tenir prêt à tout évènement: c'était le moyen de conserver la paix; mais je crus démêler que les intérêts particuliers de quelques intrigants, ou quelques gens zélés, mais bornés, ne seraient pas fâchés de la faire rompre à la première occasion. Les Français sont adroits à pénétrer ce qui se passe, et moyennant cela, à être toujours en meilleur état que les autres. 1730.

Le duc de Liria était ministre d'Espagne, Robinson, ministre d'Angleterre. On ne prit pas long-temps le change sur mes longues conférences avec eux; et le 22 de juillet, un traité d'une alliance défensive entre 1731. Traité d'alliance entre l'Autriche, l'Angleterre et l'Espagne.

nos trois cours fut signé. Je n'aime pas les préparatifs de longueur, ni les demi-mesures, ni les demi-moyens. On ne sait point ce qui se passe à sa cour, et on le sait dans les cours étrangères. C'est le premier jour qu'on entre en campagne que le public doit être informé des alliances.

1732. Par exemple, la cour de Versailles ne fut pas la dupe du voyage de Carlsbad, où j'accompagnai l'empereur, qui fit semblant d'y aller prendre les eaux.

Entrevue avec le roi de Prusse.

On vit bien qu'il était question d'une entrevue. Le roi de Prusse nous attendait à Prague; et au moment que je me rhabillais pour aller lui faire ma cour, voilà qu'il entre chez moi. *Point de cérémonie*, me dit-il; *je viens causer avec mon maître.* C'était un Charles XII de paix; il ne rêvait que militaires; mais ce n'étaient que des parades, exercices, habits courts, petits chapeaux et grands hommes. Je fus obligé de l'écouter parler de tout cela, de la belle tenue de ses troupes, et de son économie. Je le pris par-là, et je lui conseillai d'amasser bien de l'argent et bien des hommes, pour nous défendre si nous étions attaqués; car mon système était,

comme on l'a vu, de ne pas faire la guerre; mais une barrière contre la France pour lui ôter l'envie de nous attaquer. Aimant mieux des amis que des alliés, qui sont souvent incommodes, et des espèces de tuteurs, je l'engageai seulement à ne jamais se déclarer contre nous : connaissant son avarice, je craignais, moi, qu'on ne l'y engageât. J'engageai Charles VI à descendre un peu de sa fierté espagnole, pour lui faire au moins un accueil amical. Il lui donna une belle fête qui coûta beaucoup. J'engageai toute la noblesse de Bohême à rendre de grands honneurs au roi. Il aurait mieux aimé un exercice qu'un bal; mais ce n'était pas notre fort. Je m'étais assez bien trouvé de la grande tactique, pour ne pas me soucier de pirouetter à droite et à gauche, et du maniement des armes. Le contraste de la dignité et de la magnificence de notre empereur en mantelkleid d'or, avec ce roi caporal, était très plaisant. Il s'en retourna à Postdam, et nous à Vienne.

C'est alors que je vis clairement la diminution de mon crédit. Le roi de Pologne mourut au mois de février. La Russie nous proposa

1733. Le prince Eugène perd de son crédit à la cour.

de l'aider à faire élire son fils Auguste III, malgré la France qui voulait faire remonter Stanislas sur le trône. Grande conférence à la cour; très peu de partage d'opinions: celle de faire la guerre appartient principalement à ceux qui ne la font pas, comme les ministres, les prêtres, les femmes et les oisifs d'une grande ville. Je leur dis un jour, dans la société où l'on clabaudait là-dessus: « Je voudrais que vos Excellences, et vous, mesdames, fussiez obligées, par l'empereur, à payer chacune 4000 ducats; et vous, messieurs les élégants, à marcher tout de suite, le fusil sur l'épaule ».

Enfin ce soi-disant honneur de l'état était compromis, disait-on, si nous ne la faisions pas..... « Je ne le reconnais, dis-je aux » ministres, que lorsqu'il est soutenu par de » plus grands moyens: ceux de la France » n'ont jamais été si forts; ses finances sont » dans le meilleur état possible, par vingt » ans de paix. A peine en avons-nous eu dix, » depuis celle de Westphalie, c'est-à-dire, » depuis près de 80 ans. Son ministère est » sage. » Je ne voulus pas dire tout haut que le nôtre ne l'était pas, mais je le fis entendre.

« Que nous fait une guerre aussi étrangère » au corps germanique, qui fera cette ré- » flexion, et ne nous enverra point de se- » cours? Les Russes sont trop éloignés pour » nous en donner; et avant qu'ils arrivent, » l'Empire et l'Italie seront envahis. La hau- » teur et le peu d'intelligence qu'ont souvent » les envoyés de l'empereur dans les cours » étrangères, font souvent qu'elles lui échap- » pent et qu'on ne peut compter sur rien; et » malgré mes conversations avec Liria et Ro- » binson, je parie que l'Espagne se déclarera » pour la France, et que l'Angleterre sera » neutre.» Telles bonnes raisons que je pusse alléguer pour prouver que la France serait bien aise de trouver un prétexte à nous faire la guerre; et telles mauvaises raisons qu'on employât pour les combattre, celles-ci prévalurent. On crut peut-être que je refuserais le commandement de l'armée qu'on m'offrit, par politesse; mais on y fut attrapé, car je l'acceptai. Quant à moi personnellement, j'aime la guerre; et je désirais dans celle-ci la fin de Turenne.

Avant d'avoir le temps de rassembler l'armée, dont, en attendant mon arrivée, le com-

mandement fut donné au duc de Bevern ; et pendant que je faisais tous mes arrangements au conseil de guerre, ce que j'avais prévu était arrivé. Le 28 octobre, les Français avaient emporté le fort de Kehl, levé des contributions dans tout l'Empire, et envahi le Milanais. La Sardaigne et l'Espagne s'étaient déclarées contre nous. J'eus beau me tuer à représenter à l'Empire que l'agression de la France devait le faire déclarer pour nous, trois électeurs protestèrent contre cette déclaration, en disant que cette invasion ne regardait pas le chef de l'Empire ; que ce n'était qu'un passage pour aller attaquer l'Autriche ; et que la France avait promis de rendre tout ce qu'elle avait pris, dès que l'empereur se désisterait de son goût pour l'électeur de Saxe.

Invasion des Français en Souabe et en Italie.

1734. Stanislas étant en fuite, le divan de Constantinople commença à prendre l'alarme de la prépondérance de la Russie. Le grand-vizir Hali-Bacha m'écrivit : « Nalkiran est » mort. » (On l'appelait ainsi, dans ce pays-là, à cause de sa force : cela veut dire *briseur de fers à cheval*). « La Pologne a élu un de » ses grands seigneurs. Pourquoi la czarine

» fait-elle deux choses contre les traités avec
» les voisins et la liberté d'un pays où elle veut
» rendre la couronne héréditaire, et annuler
» une élection? La Sublime-Porte en est ga-
» rante, et ne le souffrira pas. »

L'influence de la Russie et l'aigreur contre la France ayant pris le dessus à notre cour, je ne pus pas lui répondre que j'étais de l'avis de la Sublime-Porte. Je justifiai, malgré moi, la czarine, et parmi les mauvaises raisons que je donnai, je dis: « Qu'elle
» n'était entrée en Pologne que pour y faire
» cesser les meurtres et les troubles de plu-
» sieurs partis qui se déchiraient; que celui
» qui avait élu Auguste III, dans le même
» camp où Henri de Valois avait été élu au-
» trefois, était plus considérable que celui
» de Stanislas, trop petit grand-seigneur pour
» être roi, et qu'on ne soutenait que parce
» qu'il était beau-père du roi de France; que
» le fils d'Auguste II avait été élu comme
» Piaste; qu'il l'était tout comme un autre;
» que le primat lui-même l'avait demandé;
» et que mon empereur espérait que le sien
» et lui s'arrangeraient ensemble pour réta-
» blir la paix dans le Nord. »

J'écrivis tout cela aux Turcs, pour ne pas donner lieu aux Russes de les battre; car ils font toujours semblant d'être insultés, et leurs protégés opprimés, pour pouvoir leur prendre quelques forteresses.

Le prince Eugène arrive à son armée sur le Rhin.

J'arrivai le 25 d'pvril à Heilbron. Je fis la revue de l'armée le 27, à quelques lieues de Philipsbourg. Je pleure encore de joie, de tendresse et de reconnaissance, en me rappelant comme j'y fus reçu. Après des cris répétés de: *Vive notre père!* et des milliers de chapeaux en l'air, mes vieux soldats de Hongrie, d'Italie, de Flandre et de Bavière couraient embrasser la genouillère de mes bottes; on m'entourait, on embrassait mon cheval; on m'en jetait à bas presque, à force de caresses. Ce moment-là a été certes le plus beau de ma vie; mais il était empoisonné par la réflexion que je n'avais que 35 mille hommes, que l'ennemi en avait 80 mille, et qu'il publiait qu'il marchait à Vienne. Je les fis entrer dans les lignes d'Etlingen; et comme elles étaient faites pour 100 mille hommes, je ne voulus pas renouveler mon histoire de Denain. Je les abandonnai; mais je fis tant de marches et de contre-marches, d'abattis et

Campagne de Souabe.

de chicanes, que j'empêchai Berwick de pénétrer dans l'intérieur du pays. Il n'eut pas autre chose à faire qu'à mettre le siège devant Philipsbourg. C'est ce que je voulais, pour gagner du temps. Il y eut la tête emportée d'un boulet de canon, huit jours après l'ouverture de la tranchée. J'en fus jaloux. Je fus trompé dans ce projet, ainsi que dans celui d'attaquer les Français dans leurs lignes. Je croyais avoir trouvé un endroit mal fortifié, et avec peu d'artillerie ; ils ne l'avaient négligé que parce qu'il était couvert par un marais qu'on m'avait dit praticable, et que je trouvai impossible à passer ; car j'allai le reconnaître moi-même, parce qu'on ne peut jamais être sûr tout-à-fait d'un rapport : c'est ce que j'ai fait toute ma vie. Je m'en suis bien trouvé, ainsi que d'avoir toujours un crayon en poche, pour écrire dans les tablettes d'un officier l'ordre que je lui donnais à porter. J'avais reçu quelques renforts hessois, hanovriens et prussiens, parmi lesquels je distinguai le prince royal, qui me parut promettre infiniment. D'Asfeld s'était surpassé. Je ne vis jamais rien de si fort ; par exemple, ses fosses ou trous de loups étaient

en cône, et valaient mieux que ceux de Condé à Arras; c'est à cette reconnaissance que je jugeai le jeune prince dont je viens de parler. Quand je voulais me battre, je n'assemblais pas de conseil de guerre; mais cette fois-ci, je fus bien sûr de trouver tout le monde de mon avis. Je voulus passer et repasser ensuite plus haut le Rhin, pour attaquer d'Asfeld. Il y avait pourvu avec 3 mille hommes de cavalerie et 10 mille Suisses.

Ce diable d'homme pensait à tout, et prit enfin Philipsbourg, malgré mes canonnades dans son camp (où je fis un peu le grand-vizir de Belgrade); car mes batteries et mes parapets étaient élevés pour y plonger; et l'eau, outre cela, y était plus terrible que le feu. Je comptais plus sur l'une que sur l'autre; mais quelle nation capable de tout! Richelieu, que j'avais connu si délicat, sybarite voluptueux, et les jeunes gens de la cour, les Duras et les La Vallière, étaient métamorphosés en gens sensés et patients. Il ne leur faut qu'un chef. D'Asfeld était un Spartiate sévère et de bon exemple; et, avant lui, Berwick leur en imposait. On relevait la tranchée en bateau. On y souffrait

avec une patience inouïe. Je n'en avais pas, moi, dans mes souffrances morales ; mais le premier qui aurait attaqué l'autre, aurait été battu; et si je l'avais été, les Français allaient à Vienne; car il n'y avait pas une seule place intermédiaire, ni sur le côté; et l'électeur de Bavière, qui avait à se plaindre, n'attendait que cela pour se déclarer contre l'Autriche, dont la morgue ou la maladresse ne lui faisait des amis nulle part. Nous aurions perdu le peu que nous avions. Le roi de Prusse serait parti bien vite pour Potsdam. Il n'y avait plus de Sobieski pour sauver notre capitale ; je me serais retiré dans les lignes que je fis faire, comme on a vu en 1705 ; mais, en attendant, on aurait chanté publiquement le *Te Deum* à Versailles, et en cachette, dans la chapelle de quelques uns de mes ennemis, à Vienne. On y sentit enfin la vérité de mes raisons contre la guerre ; car on vit alors notre infériorité de moyens, que les aboyeurs et les boutefeux de la société ne peuvent point connaître.

Philipsbourg pris, je me retirai à mon ancien camp de Bruchsal. D'Asfeld voulut assiéger Maïence; je lui en fis passer l'envie; Belle défensive en Souabe.

car j'accourus pour couvrir cette place. On a dit assez de bien, à ce qu'il me semble, de mes marches, pour empêcher les Français de pénétrer en Souabe, par la fôret Noire; je couvris le Wurtemberg; et ils me trouvèrent partout, excepté sur un champ de bataille, car réellement je ne le pouvais pas. Plus fatigués que nous, mais pouvant se renouveler tant qu'ils voulaient, ils entrèrent en quartier d'hiver; et moi, innocent à mes yeux, ne méritant ni les louanges, ni le blâme dont on m'a honoré, content d'une espèce de petite gloire passive, je partis pour Vienne.

Le prince Eugène retourne à Vienne.

J'avais laissé mon neveu, le seul qui restait de ma branche de Savoie, malade à Manheim: il y mourut d'une fièvre chaude, disait-on; mais, je crois, d'autre chose. C'est dommage; il avait de l'esprit, du courage. Il avait vingt ans, il était déjà général-major; mais trop libertin, trop mauvais sujet. Je permets qu'on le soit un peu. J'aime les mauvaises têtes, et déteste les Catons: ils sont presque toujours mal aux coups de fusil; mais mon petit Eugène aimait la mauvaise compagnie et de mauvais amis, et alors on est perdu.

« Qu'avez-vous gagné, sire, dis-je à l'em-

» pereur à ma première audience, à cette » guerre que je conseille encore à votre » majesté de terminer au plus tôt? Après ces » deux batailles perdues en Italie, vos trou- » pes vont en être chassées comme elles le » sont de Naples et de Sicile. C'est une armée » française qui est en Empire; je dis fran- » çaise, pour faire voir la différence de la » mienne qui est un ouvrage de marque- » terie. On attend toujours ces contingents » de cinq ou six petits alliés qui, n'ayant » pas le sou, vendent leurs petits secours à » votre majesté, et leur cœur à la France. » Les grands que la Russie vous envoie ne » se montent qu'à quatorze mille hommes » qu'elle rappellera bientôt; car (que Dieu » nous en préserve!) après nous avoir en- » traînés dans cette guerre-ci, elle entraî- » nera peut-être votre majesté dans une » autre avec les Turcs, qu'ils vont même » commencer à ce que je crois. » Charles VI, taciturne, me dit seulement de dire la même chose au conseil de conférences.

Le prince Eugène conseille à l'empereur de terminer la guerre.

Je fis revenir tous les guerriers à mon avis. Je leur dis, pendant que les puissances maritimes, qui désirent la paix pour l'équi-

Eugène retourne à l'armée du Rhin.

libre de l'Europe, y travailleront, je vais rassembler tout ce que je pourrai, puisque c'est le moyen de la faire finir.

Je partis à la fin d'avril pour Heilbron, et je pris mon excellent camp de Bruchsal, comme l'année d'auparavant; mais comme l'ennemi était beaucoup plus fort, je n'eus autre chose à faire qu'à couvrir toutes les places et les pays en deçà du Rhin. Pour lui rendre inutile la possession de Philipsbourg, je détournai le cours de trois petites rivières qui, au lieu de se jeter dans le Rhin, me firent une inondation superbe depuis cette forteresse jusqu'à Ettlingen, dont les lignes de cette manière ainsi couvertes devenaient inattaquables.

Si j'avais pu en sortir, n'ayant plus affaire à d'Asfeld, remplacé par Coigny, j'aurais mieux fini ma carrière militaire que par cette gloire passive, comme l'année précédente. Je la rendis un peu active en prenant Trarbach, et délivrant l'électorat de Trèves; et ayant même, par Seckendorff, un succès et une affaire assez brillante à Clausen, où les dragons de Ligne et de Styrum se distinguèrent. Ne voyant rien de mieux à faire, rien

à gagner, mais beaucoup à perdre, ainsi que j'avais dit cinquante fois à Charles VI, je fus fort aise, dans le premier moment, d'être rappelé à Vienne, mais me doutant bien pourtant que c'était ma dernière campagne. J'aurais de la peine à exprimer celle que j'éprouvai en prenant congé de mon armée. Cela fut bien triste, je vous assure: il faut être un vieux soldat pour savoir ce que c'est que dire un adieu éternel à de si braves gens, qu'on a menés si souvent à la mort, que j'aurais voulu trouver pour moi d'une manière heureuse, prompte et glorieuse: c'est le seul bonheur que Dieu m'a refusé. Les larmes aux yeux je remis le commandement au duc de Wurtemberg; et en arrivant à Vienne, je trouvai heureusement La Baume, agent que le cardinal de Fleury avait envoyé pour faire des propositions assez raisonnables. La France avait été un peu humiliée en Pologne: sa garnison de quinze mille hommes s'était rendue à Dantzick; le beau-père se sauvait, se cachait et se retirait on ne sait où. Les Russes et Auguste III triomphaient comme on pouvait s'y attendre. Les ministres pacifiques, profitant de la

Rapport du prince Eugène; chagrin qu'il éprouve en quittant son armée.

Paix avec la France.

circonstance, et moi profitant de l'envie qu'avait Charles VI de relever la maison d'Autriche éteinte, en faisant épouser sa fille, Marie-Thérèse, au prince François de Lorraine, dont j'ai déjà parlé, nous fûmes bientôt d'accord, et les préliminaires furent signés.

Le lendemain de cette signature, j'allai chez l'empereur pour le féliciter de s'être tiré d'un aussi mauvais pas que cette guerre, en le priant de prendre garde que la Russie ne l'entraînât encore dans une autre avec les Turcs. Je lui dis : « Sire, à mesure qu'on » vieillit, on ose dire la vérité de plus en plus. » Il faut se demander avant de commencer : » Que veut-on? que peut-on? Vous ne vou- » drez ni ne pourrez prendre et garder Viden » et Nissa; mais vous pouvez perdre Bel- » grade. Les Bosniaques et les Serviens, et » les meilleurs des Asiatiques, seront contre » vous. Il n'y aura contre les Russes que des » Tartares, des Arnautes, chrétiens grecs » de la rive droite du Niester, qui, séparés » par des déserts, ne leur feront pas grand » mal. Ils peuvent vous en faire s'ils sont » victorieux. Une partie de vos sujets est de

Conseils donnés à l'empereur.

» leur religion. L'aigreur se mettra entre vos » deux cours, et l'humeur et la méfiance » parmi les commandants de vos deux ar- » mées impériales.

» On ne court pas, comme je faisais étant » jeune, à toutes les cours, pour empêcher la » coalition de se rompre. Le corps germa- » nique est gagné par l'or ou la séduction de » la France. Faites un dénombrement de vos » pays héréditaires, pour que chaque canton » soit obligé d'avoir chaque régiment cons- » tamment complet. Pour le bien des Hon- » grois et le vôtre, empêchez-les de se révol- » ter, en vous faisant donner tous les ans des » impôts réglés et des recrues. Vous n'avez » point d'argent, mais beaucoup trop d'em- » ployés; ayez des soldats au lieu de con- » seillers.

» Achetez, sire, le roi de Sardaigne, » pour qu'il vous conserve la Lombardie; » et les puissances maritimes, pour qu'elles » vous conservent les Pays-Bas; c'est-à-dire, » donnez-leur en, s'il le faut, la moitié des » revenus pour recevoir l'autre, sans frais, et » empêcher la France de faire d'aussi gran- » des acquisitions. Puisque votre majesté a

» perdu Philipsbourg, qu'elle fasse de Lintz » une forteresse, et s'assure, par la force ou » autrement, de l'électeur de Bavière, si la » France veut vous attaquer; et de l'élec- » teur de Saxe, de la même manière, si le » roi de Prusse, qui grandit à vue d'œil, » gagné par le cardinal de Fleury, menace » la Bohême. Moquez-vous des Turcs; et je » promets à votre majesté un règne glo- » rieux par la tranquillité qu'elle assure à » ses états. » C'est ce que je souhaitai à cet empereur.

C'est à l'histoire à juger si j'ai bien ou mal fini. Je sais que depuis l'année dix-sept, et par conséquent depuis dix-huit ans, je n'ai plus donné de batailles; mais c'était faute d'hommes, d'argent, d'alliés et de crédit à la cour (ce mot me coûte à prononcer); et enfin, je fis rendre la paix à l'Europe après deux campagnes passables, où, si je ne m'y suis pas fait honneur, au moins je n'ai rien à me reprocher.

On dit que pendant ces deux campagnes Guido Stahrenberg, qui était naturellement du parti de son cousin Gundacker, criait beaucoup contre moi. Cela me rappela ce

que Villars m'avait dit à Rastadt : *Nos ennemis ne sont pas en campagne. Les vôtres sont à Vienne, et les miens à Versailles.* Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'on prétend que l'origine de cette haine vient d'une sotte espièglerie qui ne me ressemble pas, et qui était ou insolente, ou de mauvais goût. Il y avait long-temps, d'ailleurs, que j'avais perdu l'habitude de rire; et j'avais même quitté mes petites manières de France, pour pouvoir réussir à la cour la plus sérieuse. Voici cette pauvre anecdote que j'ai entendu raconter. Dans ma première campagne d'Italie, un jour de fête de l'empereur, que je donnais un grand dîner à tous mes généraux, je dois avoir fait mettre des petards sous la chaise de Stahrenberg; et dans le temps qu'il porta son verre à la bouche, pour boire à la santé de l'empereur, les fanfares, trompettes, etc., qui l'accompagnaient, étaient le signal de l'explosion. On crut que c'était une mine : chacun se sauva, excepté lui, sous lequel était ce petit volcan. Il acheva son verre, et le remit tranquillement sur la table. Guido furieux, dit-on, de ce que j'avais voulu éprouver son

courage, ne me l'a jamais pardonné. Quelle apparence que je pusse en douter! Nous nous connaissions depuis le siége de Vienne, où il était, dans la place, capitaine et adjudant de son cousin Rudiger. Il a six ans de plus que moi, et a toujours montré les plus grands talents et la plus belle des valeurs, à laquelle je rends bien justice. Je ne le vois guère, et comme je ne lui crois guère plus de crédit que moi à présent, peut-être que nous nous aimons. Les généraux vieillards et ennemis les uns des autres, sont comme les femmes qui ne s'en veulent plus à un certain âge, parce qu'elles n'ont plus de sexe.

Sinzendorf, de tous les ministres, était celui avec lequel j'aimais le plus à causer. « Je parie, lui dis-je, que votre excellence » sera de mon avis. Il ne faut point de sen- » tences politiques : le tableau de l'Europe » change, comme celui d'une plaine ou d'une » montagne, par les accidents de lumière. » On dit : tel royaume est l'ennemi naturel » de l'autre. Point du tout ; s'ils se touchent, » il faut tâcher d'en avoir l'amitié, si ce » n'est l'alliance, pour se défendre contre

» l'ambition de quelque puissance plus éloi-
» gnée. Pourquoi, après la paix de Rastadt,
» ne s'être pas réuni de bonne foi avec la
» France? Le parti qui lui était opposé en
» Angleterre avait été culbuté; nous aurions
» épargné bien des millions, et des milliers
» d'hommes. Quand on ne peut pas donner
» la loi, on ne doit songer qu'à éviter de la
» recevoir. Mais qu'est-ce qu'on appelle po-
» litique d'une cour, et raison d'état? l'in-
» térêt personnel d'ambition ou de vengean-
» ce du personnage en crédit. Ce dernier
» motif, monsieur le comte... par exemple,
» en rentrant en moi-même, je crois qu'il a
» un peu agi sur moi, ainsi que le premier;
» et l'avidité du pouvoir et de bienfaits a
» agi sur Marlborough. »

« Que pensez-vous des meilleurs gouver-
» nements? me dit Sinzendorf. — Vous allez
» me prendre pour un tyran, lui répondis-
» je : le gouvernement militaire. Les mons-
» tres sont rares; pourquoi précisément y
» en aurait-il sur les sept ou huit trônes de
» l'Europe? Le monstre roi ne serait injuste
» et cruel que pour ses amis, ses alentours;
» mais il ne le serait pas pour un gentilhom-

» me de province, un bourgeois, un pay-
» san, qu'il laisserait gouverner par les lois
» militaires, qui sont les plus claires et les
» plus promptes.

» Votre excellence fait une exception.
» Mais qu'elle réfléchisse à ce que je vais
» avoir l'honneur de lui dire. Le militaire
» est si ennuyé d'être cruel pendant la guer-
» re, qu'il cesse de l'être à la paix. Je vou-
» drais que le premier ministre, qui décide
» de l'un et de l'autre, eût servi, pour savoir
» ce que c'est. Il prendrait des arbitrages
» comme pour un procès, des médiations,
» des modérations, pour ne pas se détermi-
» ner à faire couler tant de sang. — J'avoue,
» me dit Sinzendorf, que les cardinaux
» ministres en ont bien fait répandre, notre
» bon Fleury excepté, qui ne s'en soucie
» pas. Je crois que c'est l'ignorance, la lé-
» gèreté, qui est toujours cruelle, ainsi que
» l'enfance, qui font pencher nos conseils
» à la guerre, plus souvent que vous autres
» braves gens qui la redoutez pour les au-
» tres, la souhaitez pour vous, et, en même
» temps, l'éloignez ou retardez tant que
» vous pouvez. ».

« Vous aurez entendu dire, lui dis-je, que » je n'ai jamais assemblé de conseil de guerre que lorsque je ne voulais rien faire : » cela est vrai, mais c'était à la guerre. Mais » avant de la commencer, j'ai voulu que les » généraux les plus considérables fussent » consultés et donnassent des plans que » nous avons discutés devant notre maître. » Malheur à celui qui, écoutant un courtisan en crédit, qui lui dit : *N'en parlez à » personne, car il faut du secret*, se laisse » entraîner, malgré le bon jugement qu'il » avait peut-être reçu du ciel ! Qu'on se souvienne de la fenêtre de Trianon, cause de » la guerre de Hollande. Ma mère, étant à » Bruxelles, me raconta ce que j'ai vu à cet » égard dans des anecdotes recueillies par » le duc de Saint-Simon. Le mépris d'un » souverain pour de certaines gens jaloux » de sa gloire, les engage souvent à conseiller la guerre. On dit souvent, pour excuser les rois : c'est qu'ils sont mal entourés. » Ceux qui sont habiles font leurs alentours. » Beaucoup de ceux d'Henri III, qui ne » valaient rien sous lui, ont été excellents » sous Henri IV ; et les bons sous Charles V, » n'ont rien valu sous Philippe II. »

L'autre jour qu'il me mena à la chasse, chose sans exemple, par l'étiquette espagnole-autrichienne que je ne désapprouve pas, parce qu'il faut en imposer aux grands pour qu'ils en imposent aux petits, et établir ainsi une cascade de considération, voici à peu près ce que je lui dis en voiture : « Si votre majesté voulait recommen-
» cer la guerre, je ne vois pas de grands
» généraux pour commander ses armées. Il
» faut attendre qu'il en vienne. Conigseg est
» plutôt un homme de cour, et Neipperg
» un homme d'esprit, que deux hommes de
» guerre. Khevenhuller est celui qui vaut le
» mieux. Le premier est aimé et estimé ; le
» second est plus aimable, parce qu'il est
» plus piquant ; il est craint par ses sarcasmes
» très plaisants et son ricanement ; mais il
» a un beau sang-froid aux coups de fusil. Le
» troisième entend mieux les marches, les
» camps, l'organisation et le mouvement des
» troupes. Hildbourghausen a de l'audace et
» peu de jugement. Comme il a épousé ma
» nièce, on croit que je me suis occupé de
» son instruction. On nous fait trop d'honneur
» à tous les deux ; on l'appelle Eugène le
» blanc, parce qu'il est aussi blond que je

» suis noir. Je voudrais que le duc de Lor-
» raine, gendre de votre majesté, et le
» prince Charles son frère, âgés, l'un de
» vingt-six ans, et l'autre de vingt-deux,
» fussent plus appliqués. Ils ont de l'esprit,
» de la valeur, à ce que je crois, et se feront
» adorer. Le deuxième aura plus de talent:
» il faut user sobrement des princes du sang;
» mais s'ils ont quelque mérite. Appelés de
» meilleure heure au commandement des
» armées, ils ont plus de séve, et osent
» beaucoup plus. Essayez ceux-ci, sire;
» peut-être qu'on s'en trouvera bien. Les
» autres généraux d'ailleurs n'en savent pas
» davantage; mais qu'ils n'aient que de petits
» commandements au commencement. Pour
» un duc d'Enghien à Rocroy, et un Gaston
» de Foix à Ravenne, on a trouvé des igno-
» rants, comme un dauphin, un duc de
» Bourgogne, etc. ». Je ne lui avais jamais parlé si long-temps d'affaires. Il ne les aimait pas plus que son père. C'était toujours une audience assez courte, ou des conseils de conférence. Je les aime assez, parce que l'on n'ose pas y émettre une opinion dont on ait à rougir, pour ne pas perdre l'estime

de son voisin, qui y est obligé de rendre compte de son département. Un souverain peu accessible ne l'est pas, moyennant cela, aux petits honteux avis, délations, calomnies et préventions.

Occupations du prince Eugène pendant la paix.

Me voici à peu près retiré de tout. Je joue tous les soirs au piquet, chez madame de Bathiany, avec Taroca, Windischgratz et Tessin, ambassadeur de Suède. C'est plutôt pour causer. On cause mieux quand on ne dit pas *causons;* et autour d'une table de jeu, on est plus à son aise pour cela. Autrement, c'est un éteignoir de société, que le jeu de commerce. J'aimais mieux, à la guerre, des jeux d'hasard. A mon quartier-général, les gens qui gagnaient étaient gais ; ceux qui perdaient s'en battaient mieux : cela est bientôt fait, et le temps est plus précieux que l'argent.

J'aime la société des jeunes gens ; ils sont plus purs, n'étant pas gâtés par l'intrigue. Je vois beaucoup le commandeur Sinzendorf, homme de beaucoup d'esprit, et de société ; Frédéric Harrach, qui ajoute à cela un grand talent dans les affaires. Je prévois qu'il aura de grands emplois, ainsi qu'à

la guerre, Dhaun, Brown, qu'on prononce *Braûn* et *Daûn*. Le premier est celui qui a le plus de mérite ; le second aura de l'audace ; et le dernier, plus de talents pour la discipline et les détails essentiels, sans être pourtant minutieux. Joseph Venzl-Lichteinstein est encore un brave général, bon citoyen, et vraiment grand seigneur. Seckendorf et Schmettau, avec des qualités militaires, dépendent un peu trop des circonstances.

Le jeune Cobentzel, de beaucoup d'esprit, venait souvent chez madame de Bathiany. Un jour, il lui dit : « On croit, madame, que » vous avez épousé le prince Eugène. — Je » l'aime bien trop pour cela, lui répondit-» elle ; j'aime bien mieux avoir une mau-» vaise réputation que de lui ôter la sienne, » et d'abuser ainsi de ses soixante-douze » ans ».

Kaunitz, du même âge que Cobentzel, sans avoir autant de trait, de promptitude dans la conversation, donne aussi de grands aperçus. Il a des idées justes et profondes.

J'aime presque autant madame de Strattman que ma soi-disante maîtresse, sa sœur.

« Si vous n'étiez pas dévote, et si j'avais » vingt-cinq ans, qu'arriverait-il ? disais-je » un jour à madame de Bathiany. — Rien, » me répondit-elle. Ce serait comme à pré- » sent. Je suis dévote; d'abord, parce que » j'aime Dieu, et que je crois et espère en » lui (c'est presque ma seule prière) ; en- » suite, parce que c'est la sauve-garde de ma » tranquillité, qui vient au secours de mon » amour-propre offensé, si l'on me quittait ; » et puis, pour pouvoir me moquer des » femmes qui ont des amants. Je suis dévote, » parce que je n'ai ni crainte, ni espoir, ni » désir dans cette vie ; et que le bien que je » ferai aux pauvres, par humanité, tourne » même au profit de mon ame. Je suis dévote, » parce que les méchants me craignent ; et » ils m'ennuient. Je suis dévote, pour n'avoir » pas toujours à soigner ma réputation. Les » femmes qui ne le sont pas n'osent rien dire, » ni rien faire : elles sont comme les filous, » qui croient voir partout des archers de la » police après eux.

» Mais je déteste celles qui font semblant » d'être dévotes, ou qui ne le sont qu'à cause » de l'immortalité de l'ame. La mienne

» périrait avec moi, que je tâcherais malgré » cela, d'être bonne, ainsi que je fais à » présent. Ce n'est pas tant par crainte de » Dieu, que par reconnaissance de ses bien- » faits, et amour pour lui, que je suis dévote, » sans l'afficher, comme ces dames qui en » font métier, pour plaire à la cour, plutôt » qu'au ciel ».

J'ai été heureux dans cette vie; je veux l'être dans l'autre. Il y a de vieux dragons qui prieront le ciel pour moi; et je compte plus sur leurs prières que sur celles de toutes les vieilles femmes de la cour, et du clergé de la ville. La belle musique simple ou bruyante du service divin me fait plaisir. L'une a quelque chose de religieux qui en impose à l'ame; l'autre me rappelle, par les fanfares de trompettes et timbales qui ont si souvent mené mes soldats à la gloire, le dieu des armées qui a béni nos armes, sans croire, comme j'ai déjà rapporté qu'on disait quelquefois à la cour, que ce fût ce qu'on appelait le miracle de la maison d'Autriche.

Je n'ai connu la vengeance qu'en espièglerie; en voici une par exemple. Les souve-

rains compromettent quelquefois les accusateurs vis-à-vis des accusés. On m'envoya, à ma dernière campagne, une lettre que le général feld-zeugmeister Harrach avait écrite, pour me faire ôter le commandement de l'armée. Un jour qu'il était chez moi, après avoir déployé cette lettre sur ma table, je sortis un moment, pour qu'il la pût voir aisément, étendue telle qu'elle était ; et quand je rentrai, je jouis bien de son embarras. Je n'ai guère eu le temps de pécher ; mais j'ai donné de mauvais exemples, peut-être du scandale sans le savoir, par la négligence des pratiques de la religion, à laquelle j'ai pourtant toujours cru, et que je connais très bien. J'ai quelquefois médit ; mais j'ai cru y être obligé, en disant : un tel est un poltron, un tel est un fripon. J'ai été quelquefois colère ; mais qui ne jurerait pas en voyant un général ou un régiment qui ne fait pas son devoir, ou un adjudant qui ne vous comprend pas ? J'ai trop été insouciant en soldat, et vécu en philosophe ; je veux mourir en chrétien. Je n'ai jamais aimé les bavards, ni à la guerre, ni en croyance ; et c'est peut-être après avoir vu d'un côté des

impiétés ridicules, comme celles des Français dont j'ai parlé, et de l'autre, des bigoteries espagnoles, que je me suis toujours tenu éloigné de ces deux genres. J'ai tant vu la mort de près, que je m'étais familiarisé avec elle; mais à présent ce n'est plus la même chose. Je la cherchais, et maintenant je l'attends; et en l'attendant je vis tranquille. Je regarde le passé comme un beau songe. Je ne vais à la cour que les jours de gala. Quand il y a un opéra italien sérieux ou bouffon, ou un beau ballet, je vais au spectacle. S'il y avait une troupe française, j'irais voir *Athalie*, *Esther* et *Polyeucte*. Quand Bourdaloue me fait tout craindre, Massillon me fait tout espérer. Nous sommes nés la même année, et je l'ai connu, à son entrée dans le monde, parfaitement aimable. Bossuet m'étonne; Fénélon me touche. Je les avais vus aussi dans ma jeunesse; et Marlborough et moi, nous avons rendu au dernier tous les honneurs possibles, quand nous avons pris Cambrai. J'ai oublié les épigrammes de Rousseau, même son ode pour moi; mais je relis ses psaumes et ses cantiques. J'ai encore de la mémoire, comme on voit, et

je crois n'avoir rien oublié que mes ennemis de ce pays-ci, auxquels je pardonne de tout mon cœur. Etranger et des succès!... c'était trop pour eux. Je me porte assez bien, quand mes soixante et douze ans, les fatigues de je ne sais plus combien de campagnes, et les suites de je ne sais combien de blessures, pèsent sur ma santé : le chevalier Carelli, mon médecin et mon ami, me donne un certain remède pour guérir, à ce qu'il dit, l'humide radical qu'il trouve un peu desséché. J'ai encore bien des choses à faire pour l'embellissement de mes jardins et palais ; par exemple, devant celui-ci que j'habite, et où j'ai employé quinze cents ouvriers (puisque c'était un temps de disette, et que cela fit du bien à la ville de Vienne), je veux acheter tout le terrain pour faire une belle place, et au milieu une superbe fontaine. Si je vis encore quelque temps, j'écrirai encore ce que je me rappellerai, et ce qui me viendra à la tête, que je me trouve assez fraîche, quoique, pour m'éloigner, on n'ait pas manqué de dire qu'elle baissait considérablement. Je l'ai eue assez forte pour ne pas mourir de chagrin, quand j'ai été contrarié,

ainsi qu'a fait, il y a près de trente ans, mon ami le prince Louis de Bade. J'en ai haussé les épaules, et j'ai été mon train. Par exemple, si je me mêlais encore d'affaires, je dirais à l'empereur : « Prenez bien des précautions pour votre succession ; elle sera diablement embrouillée. Deux ou trois puissances auront des prétentions. Prévenez tout de votre vivant. Voilà le cas de faire postillonner, comme je faisais de mon temps, courant à Munich, Berlin, Londres, La Haye, etc. » On laisse tomber l'armée et l'artillerie. On ne sera pas en état de résister, si l'on ne s'accommode pour prévenir tout ce qui arrivera à la mort de Charles VI ; et si, avant cela, on ne se refuse pas à faire la guerre aux Turcs. Je souhaite bien du bonheur à la maison d'Autriche, qui sera bientôt Autriche-Lorraine, et je désire qu'elle s'en tire. J'ai assez écrit aujourd'hui, et je vais monter à cheval pour aller voir un lion qui vient de m'arriver à ma ménagerie, sur le chemin de Schweikelt.

DERNIÈRE PARTIE

DE LA VIE

DU PRINCE EUGÈNE,

EXTRAITE DE SON HISTOIRE PUBLIÉE EN 1740.

1736. VERS le commencement d'avril, le prince Eugène fut attaqué d'une maladie dangereuse, qui paraissait être une suite de ses fatigues continuelles, jointes à un âge fort avancé. On crut d'abord qu'il n'en échapperait pas, et la cour en fut fort alarmée; mais l'habileté du chevalier Carelli, premier médecin de sa majesté impériale, ramena bientôt l'espérance. On commença à se flatter que le prince vivrait encore long-temps, dès qu'on le vit quitter le lit, et bientôt après reprendre son train de vie ordinaire.

Le vendredi, 20 d'avril, son altesse sérénissime dîna dans son hôtel avec douze con-

vives, qu'elle fut recevoir au premier degré, et qu'elle reconduisit ensuite selon sa coutume. On remarqua, comme un signe de vigueur, que buvant du café après le repas, elle s'assit sur un tabouret; sur quoi quelqu'un l'ayant supplié de souffrir qu'on lui donnât une chaise à dossier, le prince répondit qu'il n'était pas nécessaire, et que depuis long-temps il s'était accoutumé aux tabourets, et à demeurer assis sans s'adosser.

Le soir du même jour, Eugène alla chez la comtesse de Bathiany, où il trouva le comte de Windischgratz, l'ambassadeur de Suède, et une autre dame qui était venue voir la comtesse. Le prince Eugène fut le premier qui proposa de jouer au piquet. Personne n'osa contredire, quoiqu'on vît bien que l'application au jeu ne pouvait qu'altérer la santé de son altesse, qui paraissait ce soir-là extrêmement faible, quelque effort qu'elle fît pour montrer de la vigueur.

On apporte des cartes. Sur ces entrefaites le comte de Tarouca, ambassadeur de Portugal, arrive; on le met de la partie. Le jeu dura jusqu'à neuf heures. Eugène n'en pouvait plus, il tenait toujours la bouche

ouverte, à cause de la difficulté qu'il avait de respirer, et ne disait pas un mot.

Tarouca s'aperçut de la violence que le prince se faisait. Il en témoigna quelque chose ; mais Eugène n'en voulut pas convenir: sur quoi Tarouca, qui savait que la comtesse de Bathiany avait beaucoup de crédit sur l'esprit de ce prince, lui dit tout bas de s'en servir pour le faire consentir à souffrir qu'on le transportât chez lui, afin d'y prendre le repos dont il avait besoin. La comtesse l'obtint, et le prince Eugène, après avoir pris congé d'elle et de la compagnie, se retira dans son palais.

En arrivant chez lui, il dit à son maître-d'hôtel qu'il n'avait point envie de souper, mais de dormir. On le porta dans l'appartement où était son lit.

Le chevalier Carelli avait composé un certain remède dont son altesse sérénissime devait prendre une certaine quantité tous les soirs, avant de se coucher. L'homme-de-chambre du prince le fit ressouvenir de ce remède en le déshabillant, et lui demanda s'il ne voulait pas le prendre. *Il n'y a rien qui presse*, lui répondit Eugène; *que je le*

prenne aujourd'hui ou demain, cela revient au même. J'aime mieux attendre à demain matin.

Dès qu'il fut au lit, tout le monde se retira; la porte de son appartement resta ouverte. A minuit, l'homme-de-chambre y revint; et s'approchant fort doucement du lit, il comprit que le prince respirait comme un homme qui dort. Il se retira.

Mort du prince Eugène.

Le lendemain 21, à dix heures et demie du matin, l'inspecteur des appartements de l'hôtel entra dans la chambre du prince, en faisant tant soit peu de bruit pour l'avertir qu'il était là; mais ne l'ayant point entendu tousser, comme il avait accoutumé de faire, il courut en donner avis à l'homme-de-chambre, qui vint sur-le-champ ouvrir les fenêtres de l'appartement. Comme il voyait que son maître ne lui disait rien, il crut qu'il dormait encore: il était pourtant dans le doute, sachant bien que son altesse n'avait pas accoutumé de dormir si tard.

Pour s'éclaircir de tout cela, il tire le rideau, et le premier objet qui s'offre à lui, c'est le prince Eugène mort et étouffé dans son lit.

Ce ne fut d'abord qu'un cri dans toute la maison. L'affliction des domestiques fit bientôt connaître aux bourgeois de quoi il s'agissait. On ne vit plus que des visages où la douleur était peinte. Une foule de monde accourait de toutes les rues de Vienne pour voir ce héros, dont la perte affligeait également la cour et la ville. On fut obligé de poser des sentinelles aux portes, pour empêcher le désordre et la confusion.

Le corps fut ouvert en présence des plus habiles médecins et chirurgiens de Vienne et de la cour impériale. On remarqua que tous les intestins étaient encore sains et frais, excepté le cœur, qui paraissait un peu flétri. Ce qu'on appelle en terme de médecine l'*humide radical* se trouva desséché, et l'on aperçut dans le gosier un reste d'humeur visqueuse et flégmatique qui était ce qui l'avait suffoqué ; de sorte qu'il fut aisé de juger, que sa maladie n'était qu'une sécheresse d'humeurs qui avait causé l'extinction des esprits vitaux, et conséquemment la mort de ce prince. C'est pour cela que le chevalier Carelli prétendait que si son altesse sérénissime avait voulu prendre régulièrement le

remède qu'il lui avait donné, et qui était fait pour délayer et liquéfier la viscosité de ses humeurs, elle aurait pu vivre encore long-temps. On peut aussi en douter, sans hasarder son salut ; car les médecins ne prophétisent qu'après coup, c'est-à-dire, lorsqu'on ne peut plus vérifier leurs prédictions, et sont par conséquent de très mauvais prophètes.

Cependant le corps du prince Eugène ayant été embaumé, fut placé sur un lit de parade, et sous un baldaquin magnifique, dans une des salles de son hôtel. Il y fut exposé pendant trois jours, revêtu de son uniforme comme colonel d'un régiment de dragons. L'habit était d'écarlate, galonné d'or, avec des parements de velours noir. On l'avait aussi revêtu de ses bottes avec ses éperons. Près de son chevet et contre la muraille, paraissaient son casque, sa cuirasse, ses brassards, ses gants, etc. Sur le côté droit était le bonnet ducal, symbole de son origine, placé sur un coussin de velours noir, avec le collier de l'ordre de la Toison-d'Or. Un peu plus bas, aussi sur des coussins de velours noir, et du même côté,

on voyait son bâton de commandement et son épée. A gauche étaient le chapeau et l'estoc, ou l'épée, qui lui furent envoyés par le pape après la victoire de Peter-Waradin. Soixante grosses torches de cire blanche, dans autant de chandeliers d'argent, brûlaient nuit et jour autour du lit de parade; et le lieutenant-colonel du régiment de dragons du prince défunt était en sentinelle, l'épée nue à la main, devant le cadavre, pour empêcher les curieux de s'en trop approcher.

Toutes les cloches des églises de Vienne sonnèrent pendant les trois jours que le corps du prince resta exposé. Enfin l'empereur le fit inhumer dans l'église de St.-Etienne, avec toute la pompe et la magnificence possibles. Le catafalque qui fut construit à cette occasion dans cette église, avait soixante-dix pieds de hauteur, était orné de douze colonnes de l'ordre composite, dont une partie soutenait le corps de l'ouvrage, et les autres étaient à côté, chargées de trophées d'armes, et de drapeaux de toutes espèces. Sur le faîte du catafalque, le prince Eugène paraissait à cheval, couronné des mains de la victoire.

Toutes les figures étaient de grandeur naturelle. Je ne m'étendrai pas davantage sur la description de cet ouvrage. J'ajouterai seulement que sa construction coûta de fort grosses sommes, et que le sieur Lucas Hildbrand, chevalier du Saint-Empire, premier ingénieur et architecte de l'empereur, en eut la direction; qu'il n'oublia rien pour faire un ouvrage qui répondît à la grandeur de celui à l'honneur et en mémoire de qui on l'avait ordonné; et qu'il s'en acquitta d'une manière qui satisfit la cour et les étrangers qui étaient accourus de divers endroits, pour voir les funérailles du prince Eugène. Leurs majestés impériales, toute la cour, et la plus grande partie de la noblesse autrichienne, y assistèrent. La foule fut extraordinaire, et les obsèques telles qu'on n'en avait pas vu depuis très long-temps de pareilles. Le père Peickart, jésuite, prononça, en langue allemande, l'oraison funèbre du défunt, en présence de l'empereur et de l'impératrice. Il prit son texte au deuxième livre des Machabées, chap. 6, vers 31. *Et iste quidem hoc modo vitâ decessit. . . . . universæ genti memoriam mortis suæ ad*

exemplum virtutis et fortitudinis derelinquens.

Et celui-ci a ainsi quitté la vie, laissant à toute sa nation le souvenir de sa mort pour un modèle de vertu et de courage.

Il divisa son discours en deux points; dans le premier il exposa la valeur du prince Eugène dans les combats et dans les siéges; et dans l'autre, il fit voir que ce héros était un exemple de vertu en temps de guerre comme en temps de paix.

Portrait du prince Eugène.

Au reste le prince Eugène, quoique d'une taille médiocre, était cependant très bien fait de sa personne. Il avait le tour du visage un peu long, le teint brun, et tel qu'il convient à un guerrier; les yeux noirs, vifs et pleins de feu; la bouche ni petite ni grande; il la tenait presque toujours ouverte. Son nez était bien fait, quoique un peu long; il s'était accoutumé à prendre beaucoup de tabac. Son visage était maigre, et ses joues un peu enfoncées. Ses cheveux étaient noirs; il les porta jusqu'à ce qu'ayant commencé à grisonner, il les fit couper et prit perruque. Il avait naturellement l'air grave et sérieux; mais lorsqu'il était question d'être gai, il

savait l'être autant qu'un autre. Lorsqu'il se faisait voir aux troupes, il paraissait je ne sais quoi de grand et de majestueux dans sa personne, qui imprimait du respect depuis le premier des généraux jusqu'au dernier des soldats. Il était surtout aimé de ceux-ci, à cause des ressources qu'il avait pour ne les faire manquer de rien dans des pays où, sous tout autre général, ils seraient morts de faim et de misère. Dans les longues guerres que les trois empereurs, sous lesquels le prince Eugène a vécu, ont eu à soutenir, les troupes ont souvent manqué d'argent, et de bien d'autres choses. Eugène a toujours trouvé les moyens de les faire subsister. Je ne crois pas qu'il ait jamais fait couper sa vaisselle pour payer l'armée, comme M. de Turenne; mais il a souvent fait distribuer des provisions à ses dépens aux troupes, lorsqu'il n'a pu leur en fournir aux dépens du pays où il était, ou de ceux qui en étaient voisins. La générosité de Turenne et celle de M. de Vendôme étaient une véritable prodigalité. Je ne sache pas que le prince Eugène ait jamais refusé des contributions qu'on lui est venu apporter, comme a fait Turenne; mais aussi

jamais personne ne l'a accusé d'être avare, comme on en a accusé Marlborough et Villars avec tant de raison. Eugène était libéral sans être prodigue. On ne saurait nier que la guerre ne l'ait enrichi, autant que les libéralités de l'empereur; mais on ne peut lui refuser la justice d'avoir fait, en temps de paix, un usage de ses trésors digne de la grandeur de son ame.

Comme il aimait les beaux-arts, plusieurs savants étaient ses pensionnaires; le poète Rousseau pourrait en être garant. Dans un temps où la peste avait ravagé la ville de Vienne, et que les vivres y étaient devenus chers, le prince Eugène employait quinze cents personnes à l'embellissement de son palais, et leur donnait double récompense, quoiqu'il n'eût pas besoin des deux tiers de ces malheureux. La beauté de ce palais, ses meubles, ses peintures, ses cabinets pleins de raretés, sa bibliothèque, ses jardins, ses jets d'eau, ses statues, sa ménagerie, et mille autres belles choses qu'il renferme, sont autant de preuves de la magnificence de ce héros et de son bon goût. La splendeur des repas qu'il donnait

tous les jours à un bon nombre de personnes, marquait assez son caractère généreux et magnifique. Son ardeur à rendre service, qu'une infinité de gens ont éprouvée, est un témoignage authentique de son humeur bienfaisante. S'il ne pouvait pas accorder ce qu'on lui demandait, du moins payait-il de politesse ; de sorte que l'on s'en retournait content, soit qu'il eût accordé, soit qu'il eût refusé.

Les qualités de son esprit répondaient à celles de son ame. Il l'avait très orné, nourri d'une vaste et profonde lecture, et doué d'une pénétration extraordinaire. Il avait le jugement droit, et rarement il se trompait sur le mérite des hommes. Son discernement était admirable ; dans un clin-d'œil il démêlait les caractères les plus obscurs et les plus cachés. Il parlait fort peu ; mais tout ce qu'il disait était juste, et pesé au poids du bon sens. Il ne médisait jamais de personne ; mais aussi était-il fort sobre de louanges, et il n'en donnait qu'au vrai mérite. S'il ne pouvait pas dire du bien de quelqu'un, il n'en disait rien du tout. Personne ne l'a surpassé dans l'art de garder un secret ; jamais il ne lui

échappa rien qui pût trahir ce qu'il avait une fois résolu de ne confier à personne. Il pardonnait aisément à ses ennemis. Il en eut plusieurs qu'il connaissait très bien, mais dont il ne chercha jamais à se venger.

Jamais il ne voulut se marier, ayant pour maxime qu'une femme est un meuble embarrassant pour un homme de guerre, qui oublie son devoir pour penser à elle, et ménage souvent trop sa vie, pour se conserver à une épouse.

Toute la succession du prince *Eugène*, qui n'avait point fait de testament, tomba, après son décès, à la princesse *Victoire de Savoie*, fille du prince *Louis-Thomas de Soissons*, frère du prince *Eugène*, qui fut tué en 1702, au siége de Landau. Elle se tenait à Chambéry, d'où elle se rendit à Vienne par la Suisse. Elle n'eut pas sujet de se repentir de son voyage. La succession qui lui était échue ne pouvait être plus considérable, à moins que d'hériter d'une souveraineté.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Page
Avis des éditeurs de cette troisième édition. 5
Avis de l'éditeur. 7
Préface de l'auteur. 19
Le prince Eugène quitte la France, et entre au service d'Autriche. 21
Bataille de l'île de St.-André. 23
Siége de Bude. 24
Première blessure. . . . . *Id.*
Siége de Neuhausel. 26
Victoire sur les Turcs près du mont Hersan, dont le prince Eugène est chargé de porter la nouvelle à Vienne. 30
Assaut et prise de Belgrade. 34
Voyage en Piémont, pour négocier avec le duc de Savoie. 55
Seconde blessure. 37
Bataille de Staffarde. . . . . *Id.*
Dangers que court le prince Eugène dans une mêlée. 40
Invasion en Dauphiné 41
Bataille d'Orbassan. 45
Troisième campagne avec le duc de Savoie. 45
Prise de Casal. . . . . *Id.*
Le duc de Savoie fait sa paix avec la France. 64
Louis XIV fait proposer au prince Eugène d'entrer à son service. 48
Seconde campagne contre les Turcs. . . . . *Id.*
Bataille de Zenta. 49
Disgrâce du prince Eugène. 51

Page
Léopold lui rend le commandement avec plein pouvoir. 53
Campagne peu importante contre les Turcs. 54
Conversations avec Villars. 56
La guerre se rallume avec la France. Le prince Eugène va commander en Italie. 58
Combat de Carpi et d'Ostiglia. 60
Catinat est remplacé par Villeroi. 62
Bataille de Chiari. 63
Surprise de Crémone. 66
Arrivée du duc de Vendôme à l'armée française. 69
Bataille de Luzara. 71
Mort de Commerci. 72
Eugène est nommé président du conseil aulique. . . . 74
Irruption des Hongrois jusqu'aux portes de Vienne. . 75
Bataille d'Ochstet. 78
Le prince Eugène retourne en Italie. 82
Mort de Léopold. . . . . *Id.*
Bataille de Cassano ou du Ritorto. 85
Passage de l'Adige et du Pô par l'armée impériale. . . 90
Marche du prince Eugène pour secourir Turin. . . *Id.*
Bataille de Turin. 93
Siége de Toulon. 98
Voyage à Vienne. 101
Voyages et négociations auprès de différentes cours. . 102
Campagne des Pays-Bas avec Marlborough. 103
Bataille d'Oudenarde. 105
Eugène va voir sa mère à Bruxelles. 110
Siége de Lille. 111
L'armée française s'approche de cette place. 112
Boufflers demande à capituler. 117
Siége de la citadelle. 118
Capitulation de la citadelle. 121

Page
Eugène va à La Haye avec Marlborough. 123
Siége et reddition de Tournai. 124
Bataille de Malplaquet. 125
Prise de Mons. 128
Voyage à La Haye, et ensuite à Vienne. . . . . *Id.*
Nouvelle campagne en Flandre. 130
Prise de Béthune. 131
Siége d'Aire. 132
Voyage à Vienne. . . . . *Id.*
Mort de Joseph Ier. 133
Changements à la cour d'Angleterre. 134
Marlborough est rappelé. 135
Voyage du prince Eugène à Londres. 136
Bataille de Denain. 137
Voyage à Vienne. 144
Campagne sur le Rhin. 145
Prise de Fribourg par les Français. 146
Eugène conseille à l'empereur de faire la paix. . . 147
Négociations à Rastadt avec Villars. 148
Signature de la paix. 153
Le prince Eugène prend part à l'administration. . . 155
Mort de Louis XIV. 156
Campagne contre les Turcs. 158
Bataille de Peterwaradin. 160
Prise de Temeswar. 162
Le prince Eugène part pour Vienne. Le pape lui envoie des décorations. 164
Siége de Belgrade.. 166
Le grand-vizir vient attaquer les assiégeants. . . . 168
Le prince Eugène est malade. 169
Bataille de Belgrade. 170

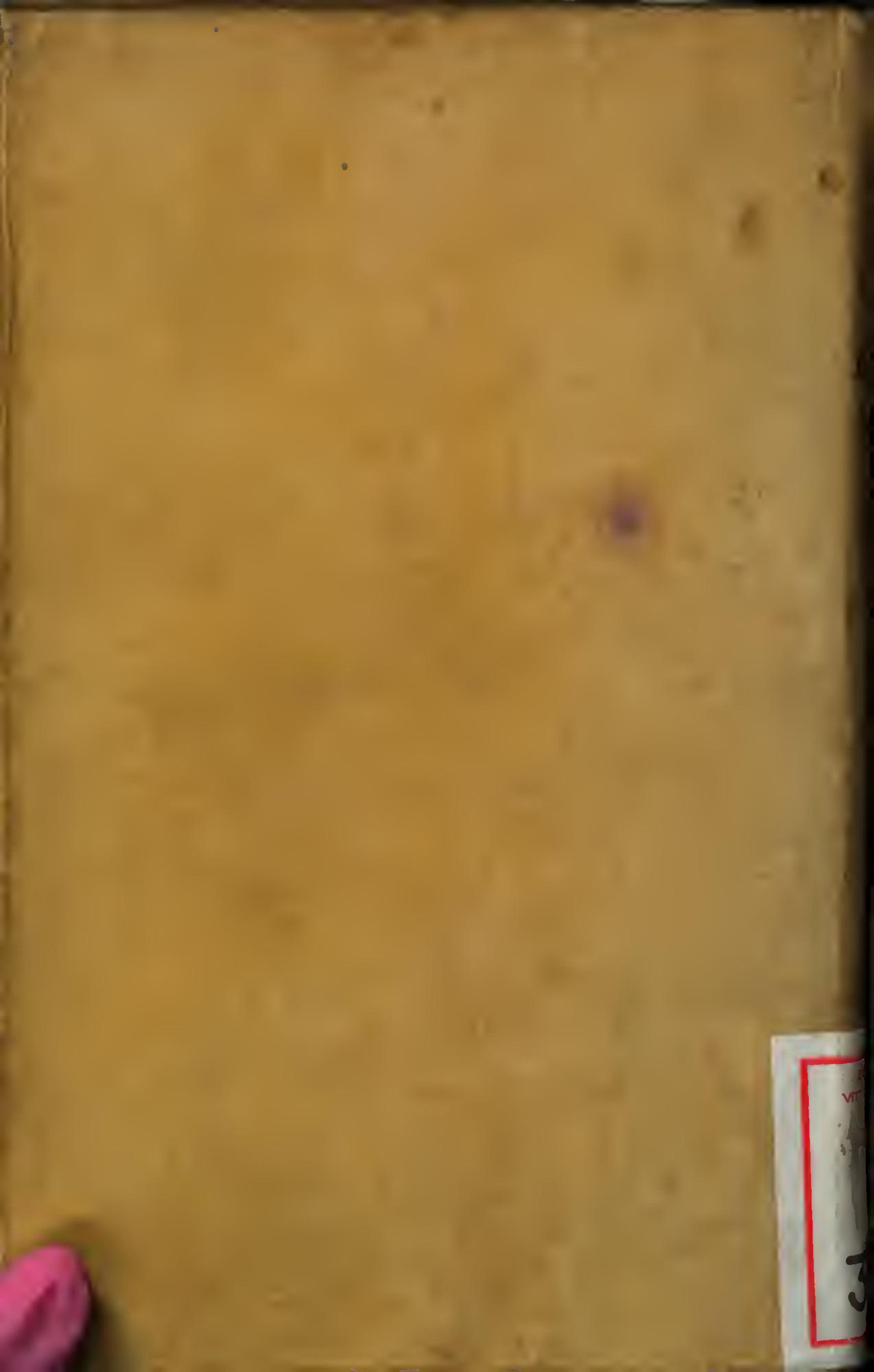
Page
Capitulation de Belgrade. 172
La paix se fait avec les Turcs. 176
Révolte dans les Pays-Bas. 177
Eugène s'occupe des arts pendant la paix. 179
Présents que le grand-seigneur envoie au prince Eugène. 180
Manière de vivre du prince Eugène pendant la paix. . 181
Caractère de Charle VI, et conseils que lui donne le prince Eugène. 183
Le prince Eugène s'occupe de finances et de commerce. 192
Voyage de Trieste. 193
Traité d'alliance entre l'Autriche, l'Angleterre et l'Espagne. 195
Entrevue avec le roi de Prusse. 196
Le prince Eugène perd de son crédit à la cour. . . 197
Invasion des Français en Souabe et en Italie. . . . 200
Le prince Eugène arrive à son armée sur le Rhin. . . 202
Campagne de Souabe. . . . . *Id.*
Belle défensive en Souabe. 205
Le prince Eugène retourne à Vienne. 206
Le prince Eugène conseille à l'empereur de terminer la guerre. 207
Eugène retourne à l'armée du Rhin. . . . . *Id.*
Rappel du prince Eugène; chagrin qu'il éprouve en quittant son armée. 209
Paix avec la France. . . . . *Id.*
Conseils donnés à l'empereur. 210
Occupations du prince Eugène pendant la paix. . . 220
Dernière partie de la vie du prince Eugène. 228
Mort du prince Eugène. 231
Portrait du prince Eugène. 236

FIN DE LA TABLE.

VAM554627

Digitized by Google

Digitized by Google

1147.
B.
35.

Digitized by Google